LA REVUE DE PARIS

JUIN

WLADIMIR D'ORMESSON	Le Concile œcuménique
PAUL LÉAUTAUD	Journal littéraire
ROBERT D'HARCOURT...	Eichmann et l'Allemagne
MARCEL JOUHANDEAU .	Dames du Temps jadis
CHRISTIAN MURCIAUX .	Yolande d'Aragon
ROBERT PASCAL	Marianne à Venise
PAUL MILLIEZ.....	La Réforme hospitalière
IDELETTE DE BURE	Douce Fenella
MARCEL GABILLY	L'Équipée d'Alger
GUILLEVIC	Euclidiennes
DENISE BOURDET.....	Robert Debré
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre et son Public
MARCEL THIÉBAUT	Roger Martin du Gard

Le Mois à Paris, par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, PIERRE DE BOISDEFFRE, PIERRE-HENRI SIMON, HENRI QUEFFÉLEC, PHILIPPE SÉNART, MICHEL PERRIN, GEORGES PILLEMENT, ROBERT CAMPBELL, JEAN MISTLER, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 3 NF 50 1961 - 68e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
WLADIMIR D'ORMESSON	Le Concile œcuménique	3
PAUL LÉAUTAUD	Journal littéraire	21
ROBERT D'HARCOURT	Eichmann et l'Allemagne	35
MARCEL JOUHANDEAU	Dames du Temps jadis	43
CHRISTIAN MURCIAUX	Yolande d'Aragon	54
ROBERT PASCAL	Marianne à Venise	70
PAUL MILLIEZ	La Réforme hospitalière	91
IDELETTE DE BURE	Douce Fenella	101
MARCEL GABILLY	L'Equipée d'Alger	109
GUILLEVIC	Euclidiennes	117
DENISE BOURDET	Robert Debré	125
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre et son Public	130
MARCEL THIÉBAUT	Roger Martin du Gard	134
Le Mois à Paris		153

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

LE PETIT MINISTRE
par Jules ROMAINS
de l'Académie Française

PROMENADES AVEC CLAUDEL
par Marthe BIBESCO

LA BATAILLE POUR GIBRALTAR
par A. GOUTARD

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	NF	35,00	**Étranger** : Un an (12 numéros)	NF	40,00
— : Six mois (6 numéros)		17,50	— : Six mois (6 numéros)		20,00

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$	8,35	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	405
Canada	$ canadiens	8,15	Par Chèque bancaire	Fr.B.	417
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	35	**Italie**	Lires	5.180
Par Chèque bancaire	Fr.S.	36	**Angleterre**	£	2,19
			Allemagne	Marks	34,80
			Hollande	Florins	31,50
Espagne	Pesetas	338	**Portugal**	Escudos	237

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro,
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1961.

Avoir un compte en banque au

CRÉDIT LYONNAIS

c'est :

— être de son temps,
— s'assurer une référence de premier ordre,
— bénéficier des services d'une organisation efficace et sûre.

1.650 CL AGENCES

LA PLUS GRANDE BANQUE FRANÇAISE DE DÉPOTS

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE FRANCE

Le Compte Rendu des Opérations de la BANQUE DE FRANCE pour l'exercice 1960 vient d'être présenté à M. le Président de la République.

Comme les années précédentes, ce document comporte trois parties. La première décrit l'évolution de l'économie intérieure et du commerce extérieur. La seconde, consacrée à l'examen des éléments dont dépend de façon plus directe la tenue du franc, expose les facteurs qui ont agi sur les réserves de change et sur la trésorerie de l'Etat, et décrit la politique suivie en matière de crédit. La troisième analyse l'évolution du bilan de la Banque.

En conclusion, le Rapport donne un aperçu des perspectives qui s'offrent à la France, au printemps de 1961.

CRÉDIT NATIONAL

L'Assemblée générale ordinaire du CRÉDIT NATIONAL s'est tenue le 3 mai 1961. Elle a fixé à 6,50 NF net d'impôt par action, le dividende de l'exercice 1960.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Conformément à une récente décision de la Commission de Contrôle des Banques, la situation est présentée cette fois à la date du 5 avril, c'est-à-dire échéance du fin de mois entièrement réglée.

Elle se totalise à 11.050 millions de NF, en augmentation de 293 millions de NF sur la situation de fin février.

Les comptes de dépôts s'élèvent à 10.389 millions de NF, le Portefeuille-Effets figure pour 6.926 millions de NF et les Comptes courants débiteurs pour 1.516 millions de NF.

CRÉDIT LYONNAIS

Les Profits et Pertes de l'exercice 1960, après déduction de tous frais généraux autres que le premier intérêt de 3 % aux parts bénéficiaires, ainsi que de l'amortissement des dépenses de premier établissement et des provisions jugées nécessaires, s'établissent à 10.103.134,94 NF contre 9.820.783,96 NF pour l'exercice 1959.

Les comptes seront soumis pour approbation à la Commission de Contrôle des Banques ainsi qu'une proposition d'attribution à chaque part bénéficiaire d'une somme de 2 NF brut égale à celle répartie pour l'exercice 1959.

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 5 avril 1961

La situation établie au 5 avril, c'est-à-dire après règlement de l'échéance du 31 mars, conformément aux récentes instructions de la Commission de Contrôle des Banques, se totalise à 12.782 millions de NF contre 12.547 millions au 28 février.

Au passif, les Comptes de chèques, les Comptes courants et les Bons et Comptes à échéance fixe progressent de 9.573 millions à 9.826 millions de NF.

A l'actif, les Banques et Correspondants passent de 1.102 à 1.161 millions de NF et les Avances et Débiteurs divers de 190 à 309 millions. Le Portefeuille effets s'établit à 8.150 millions contre 8.207 millions.

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'Assemblée générale ordinaire, qui s'est tenue le 5 mai 1961 sous la présidence de M. Henri Lafond, a approuvé les comptes de l'exercice 1960 faisant apparaître un bénéfice de 9.257.182,22 NF.

Le dividende de l'exercice est fixé à 9,50 NF par action de 100 NF nominal. Il sera mis en paiement à partir du 15 mai 1961 au prix net de 7,69 NF, compte tenu de la retenue à la source ; dans l'état actuel de la législation, le montant du crédit d'impôt est de 2,4284 NF.

A la suite des affectations décidées par l'Assemblée pour la prime de fusion résultant des apports de la Compagnie Algérienne, pour la plus-value dégagée par la réévaluation du Portefeuille-Titres et pour le bénéfice de l'exercice 1960, le montant total des réserves officielles s'élève à 40.041.820,89 NF, y compris le report à nouveau antérieur qui est maintenu.

L'Assemblée a également renouvelé les mandats d'administrateur de MM. Charles Bungener et Pierre Vernes.

LE CONCILE DU RENOUVEAU CHRÉTIEN

par WLADIMIR D'ORMESSON

QUAND le pape Pie XII quitta cette terre — il y aura bientôt trois ans — l'on pouvait craindre qu'un grand silence ne se fît à Rome pour un temps indéterminé. Sans éclats, par la seule vertu de sa pureté et parce qu'il portait à toutes les formes de l'activité humaine une attention aiguë, Pie XII s'était acquis, même dans les pays où le nombre des catholiques est infime, une autorité morale extraordinaire. Comment la papauté s'accommoderait-elle d'une telle perte ?

Si les papes se succèdent, leur mission reste la même. Chacun cependant marque son règne. Il est même frappant de constater à quel point les personnalités des derniers papes ont ajouté au prestige de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Tour à tour, et sur des plans très différents, un Pie IX, un Léon XIII, un saint Pie X, un Benoît XV, un Pie XI, un Pie XII ont mis en évidence la richesse de l'action pontificale. Et voici que l'on aperçoit déjà la place que Jean XXIII occupera dans les annales de l'Eglise catholique. Il sera le pape du XXe concile.

Le pape Jean XXIII a véritablement obéi à une inspiration surnaturelle, un an à peine après son accession au magistère suprême, en décidant que cette Assemblée des Evêques, successeurs des Apôtres, aurait lieu au siège de la chrétienté. Rarement — nous le verrons — de plus graves problèmes se sont posés à l'Eglise. On ne risque guère de se tromper en disant que le Concile qui s'ouvrira sans doute l'an prochain — et qui sera le IIe Concile du Vatican — sera l'un des plus importants de l'histoire vingt fois séculaire de l'Eglise catholique. L'opinion publique l'a

tout de suite senti. La préparation du Concile suscite de tous côtés — et pas seulement dans le monde catholique — un intérêt exceptionnel.

⁂

Il importe toutefois de dissiper d'abord une confusion. L'annonce d'un « concile œcuménique » a été interprété par de nombreuses personnes comme une invitation au rassemblement des Eglises chrétiennes, une sorte d'appel pour retrouver l'unité de la religion fondée par le Christ. Unité qui fut deux fois rompue. A la moitié du XIe siècle, par Michel Cérulaire — après bien des querelles entre Rome et Byzance qui avaient commencé dès la fin du IXe siècle. Et au début du XVIe siècle par Luther et Calvin.

Certes, le rétablissement de cette unité doit constituer la préoccupation majeure du Saint Siège et des chrétiens. Il n'est pas douteux que ce problème occupera une place primordiale dans le prochain concile, plus peut-être dans les profondeurs qu'à la surface. Mais le Concile œcuménique aura d'abord à traiter les affaires *intérieures* de l'Eglise catholique et si cette constatation surprend — et, disons-le, déçoit — ceux qui, allant beaucoup trop vite en besogne, s'attendaient à je ne sais quel moderne « Colloque de Poissy », c'est qu'une confusion s'est établie entre les mots « Concile œcuménique » et « Conseil œcuménique », la seconde formule — qui s'applique à l'Assemblée périodique d'un grand nombre d'Eglises protestantes — étant bien plus en usage que la première. Alors que les « Conciles » catholiques sont extrêmement rares puisqu'il n'y en a eu que dix-neuf depuis le premier âge chrétien, les « Conseils œcuméniques » protestants sont devenus très fréquents. Ils se réunissent actuellement tous les six ans.

Pour bien marquer la différence essentielle qui existe entre le « Concile œcuménique » et le « Conseil œcuménique », je crois bien faire en laissant la parole au R. P. Boyer, S. J., ancien doyen de la Faculté de Théologie de l'Université grégorienne à Rome, qui est une autorité en matière d'œcuménisme.

⁂

« Le Concile œcuménique dans l'Eglise catholique romaine, a écrit le R. P. Boyer, est l'assemblée de tous les évêques de l'Eglise catholique convoquée par le pontife romain pour traiter de la foi et des mœurs. Son universalité de fait (le mot œcuménique vient de l'adjectif grec « oikoumène » qui signifie « la terre habitée ») est constituée par la présence de catholiques sur toute la surface de la terre, et son universalité de droit consiste en ce que l'Eglise est faite pour accueillir en son sein tous les hommes sans exception... Pour qu'un Concile puisse être dit « œcuménique », il faut qu'il représente toute l'Eglise, mais il n'est pas requis pour cela que tous les évêques soient présents. C'est assez que les principales parties de l'Eglise aient quelque représentation et telle que le Pape la juge suffisante. Par contre, d'autres personnes que les évêques peuvent être invitées au Concile même avec droit de vote. L'unité du Concile est garantie par l'union de tous avec le pontife romain, qui convoque les membres, qui préside par lui-même ou par ses délégués et dont l'accord est nécessaire pour la valeur des sentences conciliaires.

» Ainsi défini, le Concile œcuménique présente les caractères suivants qui le distinguent de tout autre assemblée, même religieuse :

» 1° Tout d'abord ses membres sont conscients de représenter toute l'Eglise — et il faut entendre par là, selon la foi bien connue de l'Eglise catholique, qu'ils représentent toute l'Eglise du Christ ;

» 2° Ensuite, les membres du Concile ont tous la même foi. Ils peuvent sans doute se trouver au départ en désaccord sur les questions qui leur sont proposées et soutenir avec force leur propre opinion. Mais leur foi en l'Eglise est telle qu'ils sont à l'avance résolus à accepter ce que le Concile décidera et comme il le décidera;

» 3° Enfin, les déclarations, résolutions et définitions du Concile sont imposées à tous les fidèles, dans la mesure où le Concile l'a voulu. »

Ayant ainsi établi ce qu'est un « *Concile œcuménique* », voici comment le R. P. Boyer définit le « *Conseil œcuménique des Eglises* » :

« C'est une union d'Eglises diverses et autonomes qui restent telles, mais se mettent ensemble pour s'entraider, poursuivre de conserve certains buts et tout particulièrement promouvoir l'unité chrétienne. Ses organes n'ont aucune autorité doctrinale ; ils peuvent tout au plus émettre des avis, en laissant à chaque Eglise-membre sa pleine liberté de décision.

» Tous les six ans est convoquée l'Assemblée générale qui comprend les délégués de toutes les Eglises-membres. Cet événement est considérable, comme il est déjà apparu à Amsterdam et à Evanston. L'unité de l'Assemblée est constituée par la volonté d'être ensemble et par la commune foi en la divinité du Christ. Les conclusions de propositions sont faites aux diverses Eglises-membres et un message exprime la pensée et le sentiment religieux des délégués. Rien n'est imposé aux Eglises ; il leur appartient de recevoir ou de modifier, ou même de rejeter les suggestions de l'Assemblée.

» ... En somme, le mot « œcuménique » appliqué au Concile signifie surtout unité et universalité, et par suite autorité ; tandis que, appliqué au « Conseil des Eglises » et à ses activités, il signifie surtout une recherche d'unité dans l'interconfessionnalisme. »

Le R. P. Boyer observe, d'ailleurs, que si le *Concile œcuménique* et le *Conseil œcuménique* sont profondément différents, rien n'oblige à les croire opposés.

« Le Concile œcuménique, en manifestant et en confirmant l'unité de l'Eglise catholique romaine, donnera un exemple d'unité, et par là même, une invitation à l'unité. De plus, par la clarté et la précision qu'il apportera dans la doctrine et la discipline, le Concile rendra plus aisées pour tous l'intelligence et la compréhension des choses catholiques et ce sera de l'excellent « œcuménisme », au sens même où l'entend le Conseil. Celui-ci pourrait même saisir l'occasion du Concile pour mieux approfondir les causes de la séparation et faire connaître les difficultés qui retardent actuellement l'arrivée au but proclamé du Conseil œcuménique, c'est-à-dire à l'unité chrétienne. »

Du texte que je viens de citer il ressort que le Concile œcuménique, convoqué par le pape Jean XXIII, ne concerne que l'Eglise catholique ; que les questions qui y seront traitées sont inhérentes à la vie propre de cette Eglise. Ce qui n'empêche en aucune façon — bien au contraire — que le problème de l'unité et celui des voies susceptibles d'y ramener l'ensemble des chrétiens ne constitue pas l'un des objectifs essentiels du Concile. Nous verrons que d'ores et déjà des mesures ont été prises à ce sujet.

⁂

Il faudrait être bien léger ou bien indifférent à ce qui se passe dans le monde pour ne pas reconnaître que des problèmes d'une immense importance se posent à ceux qui ont la charge du dépôt de la foi et des affaires de l'Eglise. En vérité ces problèmes sont tels qu'ils ne justifient pas seulement la convocation d'un Concile, ils l'appellent... Il suffit de jeter un coup d'œil autour de soi pour en être sûr.

Les transformations accomplies au cours de ces dernières années, celles qui se produisent chaque jour, celles qui se préparent et que nous pressentons déjà, sont telles que si par miracle le grand-père d'un homme de ma génération revenait sur terre, il perdrait le souffle et la raison rien qu'en regardant autour de lui !

Il n'y a plus de distance. D'un bout du globe à l'autre l'on communique instantanément par la parole. La vision s'étend à des centaines de kilomètres. Demain elle ne connaîtra plus de limites terrestres. Si prodigieuse que nous apparaisse la rapidité des communications — que l'exploit de Youri Gagarine a portée à un degré quasi magique — nous savons bien que nos émerveillements feront sourire nos petits-neveux, comme nous sourions déjà nous-mêmes en évoquant le premier vol de Blériot ou celui de Lindbergh qui nous avait arraché — et justement — des cris d'enthousiasme dans notre jeunesse. L'homme est d'ores et déjà armé pour la conquête de l'espace et il n'est pas possible, à l'heure actuelle, de prévoir la suite des découvertes qu'il va faire. Nous sommes à la veille d'un saut dans l'inconnu qui dépasse toute imagination...

En attendant cette expansion inouïe, la population de notre globe s'accroît à la cadence de cinquante millions par an. Elle va atteindre trois milliards. Progression géométrique. Il en résulte que les problèmes de subsistance vont dominer la génération à venir. (En réalité on sait qu'ils existent déjà.) Dans la plupart des pays du monde libre la « lutte des classes » tend et tendra chaque jour davantage à s'atténuer à l'intérieur de la nation. Les forces syndicales — c'est leur raison d'être — se substituent à la révolution. Elles traduisent en termes légaux ce qu'il peut y avoir d'aveugle et de brutal dans l'exigence du droit des hommes. En revanche, un déséquilibre se manifeste nécessairement entre les nations qu'on appelle « sous-développées » et les autres. Cette inégalité des faits est d'autant plus sensible qu'elle se produit dans l'égalité — abstraite — des droits. Déséquilibre qui est mis chaque jour en évidence, et d'une façon saisissante, par les moyens modernes de communication (et de publicité), c'est-à-dire la radio, le cinéma, la télévision. Il en résulte une espèce de chaos. C'est ainsi que la « lutte des classes » tend à passer du plan de la lutte *entre nationaux* à celui de la lutte *entre nations*.

Danger d'autant plus redoutable qu'il est exploité avec un cynisme infernal par ceux qui ont intérêt à maintenir l'humanité dans le désordre pour en tirer des profits. Dans son message pascal, le pape Jean XXIII

a rappelé que la foule avait préféré Barrabas à Jésus... Une idéologie, dont l'objectif suprême est de « tuer Dieu », a été répandue par les révolutionnaires soviétiques. Elle se conjugue étroitement avec des ambitions impérialistes qui couvrent à la fois des intérêts nationaux et une action messianique internationale. Ce mouvement se sert alors de tous les moyens, toutes les formes, toutes les occasions, pour se développer et dominer le monde. Son hymne de ralliement est l'*Internationale*. En fait jamais le nationalisme, dans ce qu'il a de plus primaire, n'a trouvé pareil soutien. En l'excitant, les dirigeants du communisme ont pu mesurer les avantages qu'ils en retirent. C'est ainsi qu'entre leurs mains, le nationalisme est devenu *l'opium des peuples*, celui surtout des peuples encore inexpérimentés.

Peut-être est-ce un privilège de vivre à une extraordinaire époque de transition comme l'est la nôtre. On assiste à des prodiges. L'intérêt ne se dément pas un seul jour. Mais quel revers à cette face ! En réalité nous sommes écartelés entre les contradictions. Nous avons, si j'ose dire, un pied dans un âge et un pied dans l'autre. On dira que cette progression n'a jamais cessé de se produire. Mais le temps se chargeait hier de ménager les étapes. La transformation des choses et la projection de cette évolution sur la vie sociale s'accomplissaient peu à peu. Maintenant tout se fait et se défait d'un jour à l'autre. Nous n'arrivons pas à suivre ce rythme haletant. Le Père Teilhard de Chardin a écrit : « La véritable difficulté posée par l'homme n'est pas de savoir s'il est le siège d'un progrès continué, mais c'est bien plutôt de concevoir comment ce progrès va pouvoir se poursuivre longtemps, au train dont il va, sans que la vie n'éclate pas sur elle-même ou ne fasse éclater la terre sur laquelle elle est née. » « L'homme peut plus qu'il ne sait », observait déjà Claude Bernard il y a cent ans. Et Paul Valéry a noté dans ses *Carnets* : « L'homme est à la merci de ce qu'il trouve. »

Comment de tels phénomènes n'exerceraient-ils pas leur influence sur les façons de penser et d'agir ? Comment n'auraient-ils pas leur répercussion sur la vie politique, sociale, individuelle ? C'est ainsi qu'une partie de la jeunesse est attirée par une idéologie qui se prétend nouvelle ; qu'une autre est désemparée et glisse dans l'indifférence ; que la technique électronique devient un culte, la machine un être vivant et que nous évoluons vers une civilisation de robots. Telles sont les constatations que l'on peut faire — que l'on doit faire — en considérant le monde dans lequel nous vivons. Il est sûr que d'ici vingt ans (et même moins) ces réflexions paraîtront pâles à côté des problèmes qui auront surgi...

***

Or, la foi chrétienne ne change pas.
Les disciplines qui en découlent ne changent pas.
Et il ne saurait être question qu'elles pussent changer.

En revanche, les dimensions du christianisme ; celles du peuple catholique ; les besoins spirituels de ce monde chrétien — et du reste de l'humanité — les modes de la vie individuelle et sociale, tout cela a changé, change et ne peut pas ne pas être soumis à de perpétuels changements.

Telles sont les données du problème qui se pose à l'Eglise.

Au début du XXe siècle, lorsque la Révolution française a commencé à ébranler les assises d'une vaste partie de la civilisation, l'Eglise — avouons-le — n'a pas compris que ces bouleversements et ces découvertes allaient tout modifier. Quand la civilisation paysanne a cédé le pas à la civilisation urbaine, et que l'exode des campagnes vers la banlieue industrielle des villes s'est mis en mouvement, l'Eglise n'a pas compris qu'elle devait suivre ces populations, et non seulement les suivre mais les précéder pour les aider. Les conséquences de cet aveuglement, nous les connaissons. Certes la déchristianisation des masses ouvrières n'a pas que cette cause. Mais cette cause en forme l'un des principaux éléments.

De tels exemples doivent être médités.

Nous sommes parvenus à un moment où l'Eglise, qui est dépositaire d'un message éternel, doit se demander comment elle peut agir, non seulement pour le défendre, mais pour l'étendre ?

Voilà le sens du « Concile œcuménique » convoqué par S.S. le Pape Jean XXIII. On reconnaîtra volontiers que l'une des plus grandes heures de l'histoire de l'Eglise va sonner.

Monseigneur Pignedoli, qui fut l'auxiliaire du Cardinal Montini à Milan, avant de prendre les fonctions de délégué apostolique en Centre Afrique occidentale, a écrit récemment ceci :

« Si l'on voulait dire un mot des qualités que doivent avoir les catholiques militants de notre temps, je n'hésiterais pas à en mettre deux en avant : l'esprit de jeunesse et l'esprit de sympathie pour notre temps. Nous avons besoin d'être jeunes ; d'être prêts à des choix généreux, voire risqués. Le moment historique que nous vivons n'a que faire d'un catholicisme confortable. Et si nous n'avons pas au moins la même assurance dans nos principes et la même décision que celle qu'a un commerçant dans ses affaires et un matérialiste dans la diffusion de ses idées, nous devons reconnaître que nous avons passé l'âge et que nous sommes hors service [1]. »

*
**

Des observations qui précèdent, une conclusion peut déjà, je crois, se dégager. A la différence de celui qui l'a précédé il y a près d'un siècle, le second Concile du Vatican ne sera pas un concile *doctrinal*. Cette fois, point de dogme à définir. Les préoccupations de l'Eglise seront essentiellement d'ordre *pastoral*. Il s'agit de passer en revue les problèmes de toute sorte que posent, dans le monde actuel, l'exercice du culte et l'apostolat chrétien ; d'étudier tous les cas qui s'offrent à l'Eglise et

1. Cité dans le numéro du 15 avril des *Informations catholiques internationales*.

au clergé, en tenant compte de la diversité des nations dont ni les structures ni les besoins ne sont identiques ; de reviser, le cas échéant, les méthodes en usage ; en un mot d'adapter l'action sacerdotale et celle du laïcat catholique aux conditions nouvelles et variées de notre stade de civilisation. Il s'agit également de faire face au formidable assaut des forces anti-religieuses ; de surmonter ce paganisme d'autant plus menaçant qu'il revêt des formes idéologiques ; de le dominer par un élan spirituel capable de pénétrer les masses qui ont perdu la pratique chrétienne ou qui ne la connaissent pas. Ainsi, l'objet du Concile œcuménique n'est même plus seulement pastoral. Ou bien il faut donner à ce mot une dimension et un accent qu'il a perdus. « Pastoral » éveille l'idée d'un troupeau qui pait dans une sérénité « beethovenienne ». Or la réalité est à l'opposé. C'est la marche du troupeau qu'il faut assurer dans le plus dangereux défilé qui soit. Sa sauvegarde exige de la part des bergers autant de lucidité que de courage. Le Concile sera une mobilisation de toutes les forces du catholicisme, en union morale, nous voulons l'espérer, avec les autres forces chrétiennes.

***

La diversité et l'immensité des problèmes qui solliciteront l'attention des quelque deux mille huit cents évêques réunis à Rome sont telles que si les travaux du Concile n'étaient pas minutieusement préparés, l'Assemblée épiscopale risquerait d'être plongée dans la confusion. C'est donc à l'inventaire des questions susceptibles d'être débattues, ainsi qu'à la documentation que requiert chacune d'elles, que travaillent depuis déjà un an — et sans doute pour un an encore — les 48 cardinaux, 215 patriarches, archevêques et évêques, 218 prélats et prêtres séculiers, 239 religieux et les 8 laïcs — soit en tout 728 personnes — appartenant aux nationalités les plus différentes et représentant les cinq continents que le Souverain Pontife a désignés à cet effet [1].

Mais cet inventaire des questions susceptibles d'être examinées par le Concile a déjà lui-même fait l'objet d'une consultation universelle. Tous les évêques de l'Eglise catholique ainsi que les supérieurs des grands Ordres ont été invités à dresser individuellement la liste des problèmes qu'ils voudraient voir traités par le Concile, aussi bien ceux qui relèvent de l'Eglise et de la vie catholique en général que ceux qui intéressent les diocèses. De ce fait quinze volumes ont déjà pu être imprimés. A l'exception du premier, qui est constitué par les documents et discours pontificaux, ces volumes resteront secrets jusqu'à l'ouverture du Concile. D'autre part, deux mille lettres d'évêques et de supérieurs généraux des Ordres religieux, répondant à un questionnaire qui leur avait été adressé, ont d'ores et déjà été recueillies. Ces réponses ont été analysées, groupées

1. Ces chiffres sont tirés du numéro spécial publié par l'excellente revue *Informations catholiques internationales* du 1er janvier 1961.

par matières. On en a extrait 9 000 propositions, dont 4 300 portent sur des matières doctrinales, liturgiques et sacerdotales ; 4 700 aux sacrements, au ministère ecclésiastique, aux biens temporels de l'Eglise ; aux procès, délits et aux peines ; à l'œcuménisme ; aux questions sociales et charitables.

Peut-être sera-t-on surpris de l'ampleur d'une telle consultation. Elle n'étonnera cependant que ceux qui ne sont pas au courant des méthodes de l'Eglise. Pendant la longue mission que j'ai accomplie à Rome, j'ai maintes fois observé que de très notables différences existaient entre les méthodes de gouvernement du Saint-Siège et l'idée qu'on s'en fait. Plus on est éloigné de l'Eglise et plus on est convaincu que le Saint-Siège exerce un pouvoir dictatorial. Que de fois n'ai-je pas entendu des personnalités de gauche, qui affichaient l'anticléricalisme le plus authentique, s'étonner et presque se scandaliser que le pape n'impose pas davantage sa volonté à la hiérarchie — à la condition, bien entendu, que cette autorité soit susceptible de s'exercer dans le sens de leurs désirs ! Ce fameux dogme de l'infaillibilité, qui fut le principal objet du Ier Concile du Vatican et qui a dressé et dresse toujours contre lui les « esprits libres » est, au fond, trouvé si naturel par ceux-là même qui le combattent qu'ils sont surpris que le Souverain Pontife n'en use pas à sa guise. La plupart des anticléricaux qui ignorent l'essentielle différence de substance qui existe entre la foi, les dogmes, les disciplines qui s'y rattachent et l'administration temporelle de l'Eglise, conçoivent presque toujours celle-ci comme une espèce de caserne où l'on obéit — et où l'on doit obéir — au doigt et à l'œil à tout ce qui émane du Saint-Siège. Aucune vue du Vatican n'est plus fausse. Il serait hors de mon propos de traiter ici de l'infaillibilité pontificale. Ne nous trompons pas de Concile ! Mais il me serait facile de montrer que cette infaillibilité est tout autre chose que ce que la plupart des gens se figurent. Et même quand le Souverain Pontife se prononce, en dernière analyse, sur une matière de foi et de morale, la définition qu'il proclame est la résultante, et comme la somme, d'une consultation qui s'est étendue à tous les évêques. Je me permets de renvoyer le lecteur qui s'intéresserait à cette question aux pages que je lui ai consacrées dans le livre *La Papauté* [1]. Tout en étant de structure monarchique, l'Eglise catholique romaine repose sur des bases et sur des principes bien plus démocratiques qu'on ne le croit.

***

L'inventaire et la documentation des questions susceptibles d'être évoquées au prochain Concile exigeaient une préparation minutieusement ordonnée. A cet effet, le pape Jean XXIII a constitué onze commissions et deux secrétariats, pour se répartir cette immense besogne.

1. Un volume chez Fayard, dans la collection : « Je sais, je crois... »

En voici l'ossature :

1° Commission théologique ; 2° Commission des évêques et du gouvernement des diocèses ; 3° Commission de la discipline du clergé et du peuple chrétien ; 4° Commission des ordres religieux ; 5° Commission des Sacrements ; 6° Commission des Etudes et des Séminaires ; 7° Commission pour les missions ; 8° Commission des Eglises orientales (rattachées au Saint-Siège) ; 9° Commission pour l'apostolat des laïcs ; 10° Commission de la liturgie ; 11° Commission du Cérémonial.

Et trois secrétariats : A. — Le secrétariat pour l'union des chrétiens. B. — Le secrétariat pour les moyens modernes de diffusion de la pensée. C. — Le secrétariat technique et économique.

Chacune de ces commissions, ainsi que le secrétariat pour l'unité des chrétiens, a un cardinal à sa tête. Il s'agit dans tous les cas d'un cardinal faisant partie de la Curie romaine et résidant par conséquent à Rome.

Le cardinal-président est assisté d'un secrétaire. Chaque commission est composée de deux ordres de participants :

A. — Les membres proprement dits — dont plusieurs évêques, un nombre plus élevé de prélats, des prêtres séculiers et des religieux.

B. — Les consulteurs qui sont des évêques, des prélats et des religieux.

Les uns et les autres appartiennent aux nations les plus diverses, et représentent les cinq continents. Chacun d'eux, bien entendu, a été choisi, en raison de ses aptitudes et de son expérience.

Sauf en ce qui concerne la commission pour l'apostolat des laïcs et le secrétariat pour l'union des chrétiens — qui sont tous deux des innovations et des innovations dont la considérable importance ne saurait échapper à personne — les autres commissions, ainsi que le secrétariat pour les moyens modernes de diffusion, ont été si je puis dire formées à l'image de la Curie romaine. Cette Curie se compose, on le sait, d'un certain nombre de congrégations (c'est-à-dire de ministères et d'administrations). Le Souverain Pontife a jugé qu'il valait mieux, pour la bonne ordonnance du travail préparatoire, que les commissions du Concile fussent découpées de telle manière que leurs membres pussent disposer des renseignements, de la documentation qui existent — depuis des siècles — dans chacune de ces congrégations. Absolument distinctes dans leurs tâches, les commissions du Concile et les congrégations romaines communiquent, mais seulement dans la mesure où les dites commissions ont besoin de consulter les dossiers que détiennent les congrégations ou d'obtenir d'elles telle ou telle précision. Une grande perte de temps est ainsi épargnée.

Ici, une observation s'impose.

Deux organismes nouveaux, je viens de le dire, ont été créés. D'une part la commission pour l'apostolat des laïcs ; d'autre part, le secrétariat pour l'unité des chrétiens. Depuis quelques années déjà l'idée de rassembler toutes les affaires concernant l'action des laïcs se faisait jour au Vatican. Il y a deux générations, l'association de ces deux mots : « apostolat » et « laïcs » eût presque fait scandale dans une notable fraction de

la hiérarchie ! On pourrait citer des exemples. Aujourd'hui ce mouvement est l'un des plus importants du catholicisme. Puissamment encouragé par le pape Pie XII, il a pris une extension remarquable. Il n'est pas douteux qu'il n'ira qu'en se développant. On parlait déjà à Rome, quand j'y résidais, de la création d'une congrégation qui concentrerait les questions relatives à l'action des laïcs dans l'Eglise, les mouvements de jeunesse, etc. On s'attendait presque, au lendemain de l'Année Sainte 1950 que le pape Pie XII décidât cette création, en procédant à une refonte générale de la Curie. Les choses sont restées en l'état. Mais il est très vraisemblable que l'un des actes du Concile sera précisément de rendre permanente la Commission qui vient d'être créée en lui donnant le caractère d'une congrégation (c'est-à-dire d'un ministère) et peut-être aussi, de remanier la structure de la Curie romaine.

Le secrétariat pour l'unité des chrétiens est une innovation d'une importance considérable. Le Saint Père a appelé à sa tête le cardinal Béa, S. J. (ancien confesseur de Pie XII), qui est de nationalité allemande ; de ce fait, le cardinal Béa est particulièrement au courant des problèmes qui divisent la chrétienté et des réalités qui l'unissent. Il semble que cet organisme — auprès duquel l'Eglise anglicane a accrédité son représentant — soit appelé à survivre au Concile et à devenir permanent. Le Concile, de toute évidence, se prononcera sur ce point. Disons tout de suite combien une telle décision serait heureuse.

***

Neuf mille propositions émanant des évêques consultés ont déjà été enregistrées au Vatican, ai-je écrit. C'est dire que je renonce à dresser cet inventaire ! Le voudrais-je, d'ailleurs, que je ne le pourrais pas. Ces propositions sont encore tenues secrètes.

Il n'est pas impossible, toutefois, d'imaginer, non ce que représente cette quantité presque déconcertante de problèmes, mais quels sont les principaux sujets que le Concile œcuménique aura à traiter. On peut, je crois, les ranger en deux catégories :

A. — Les problèmes propres au sacerdoce et à l'Eglise, qu'ils soient d'ordre doctrinal, sacramentel, liturgique, disciplinaire, administratif, social.

B. — Les problèmes que la civilisation actuelle et la marche du monde posent à l'Eglise.

N'essayons ni de les dénombrer ni de les analyser. Il y faudrait un livre. Bornons-nous, à titre d'exemple, à indiquer brièvement ce que représentent certains d'entre eux.

Il n'est pas douteux que l'action du clergé, ses conditions d'existence, sa répartition et surtout son insuffisance numérique, constituent un très grave souci pour l'Eglise. La population s'est accrue de façon considérable depuis une génération. Le recrutement du clergé est loin d'avoir suivi cette cadence. Il s'ensuit que la déchristianisation n'est pas seulement

un fait d'ordre spirituel. Elle est aussi la conséquence d'un fait démographique. Le clergé est-il en nombre suffisant dans notre propre pays ? Certainement pas. Et ce manque de prêtres oblige ceux qui exercent leur ministère à des efforts qui dépassent souvent leurs forces physiques. Que l'on sache pourtant que la France est privilégiée par rapport à tant d'autres pays, notamment à ceux d'Amérique latine qui passent pour être de fermes appuis du catholicisme. Je me bornerai à citer deux chiffres, mais ils sont éloquents. On compte en France environ 54 000 prêtres et religieux. On en compte 33 000 pour les vingt nations de l'Amérique latine...

Cette situation, qui devient angoissante, appelle des solutions urgentes. Comment favoriser un plus grand nombre de vocations, notamment dans cette région du monde catholique ? Comment décharger le clergé de certaines fonctions ou de certaines missions qui pourraient être remplies par des laïcs — le clergé étant ainsi réservé au ministère sacerdotal proprement dit ? Comment organiser de façon plus pratique l'administration d'un diocèse où d'un groupe de diocèses ? Comment doter le clergé de moyens de communication plus efficients ? Chacun de ces problèmes en ouvre d'autres. C'est tout l'apostolat des laïcs qui est en cause, sous ses formes diverses. Mouvement riche en possibilités — mais qui doit être ordonné, agencé, déterminé. Les laïcs peuvent efficacement seconder le clergé dans son action apostolique, enseignante, charitable, missionnaire. Mais ils ne sauraient en aucune façon le remplacer ou le gêner.

Parmi les questions que soulèvent de telles perspectives, celle du diaconat est l'une des plus importantes. Qu'est-ce que le diaconat, dira-t-on ? Voici : le diaconat remonte aux origines mêmes de l'Eglise. Cela est prouvé par les Actes des apôtres (chapitre 6). Les sept premiers diacres ont été institués en vue de la fonction d'assistance matérielle que doit exercer l'Eglise en tant que communauté [1]. Passent les siècles... dans la discipline actuelle de l'Eglise, le diaconat est le second des ordres majeurs. Il vient immédiatement après la prêtrise. Il implique célibat et obligation de la prière publique. La fonction du diacre est d'assister le prêtre à la messe, dans la distribution de l'Eucharistie (il peut donner la communion) et dans la parole (il peut monter en chaire). Mais, en fait, toute cette fonction d'assistance matérielle et lévitique au sens étendu du mot, a pratiquement disparu.

Elle tend à revivre, cependant, en raison des conditions nouvelles du monde moderne et de l'apostolat. En voici un exemple. J. Hornef, magistrat catholique allemand que les nazis envoyèrent en disgrâce dans une région peuplée de juifs, y a fait une expérience à la suite de laquelle il a été amené à exposer des vues très neuves sur la rénovation du diaconat. Il en distingue deux formes. L'une, si je comprends bien, analogue à celle que connaît la discipline actuelle de l'Eglise — le diacre cesse d'être un laïc et devient un clerc aux côtés du prêtre. L'autre dans laquelle les

1. J. Hornef, *Kommt der diakon der frühen Kirche wieder,* Heidet, Vienne, 1959.

diacres sont des hommes, éventuellement mariés, exerçant un métier, mais qui assureraient de surcroît certaines fonctions : catéchèse et prédication, conducteurs de la prière et meneurs liturgiques, officiers de charité, aide immédiate au prêtre en toute sorte de situations pastorales, offices liturgiques, missions, en dehors — cela va de soi — de la célébration de la messe.

Il suffit de penser à l'apostolat très moderne, exercé, entre autres, par Mgr Rhodain (Secours catholique, maisons d'accueil, etc.) ; par le R.P. Epagneul, fondateur des missionnaires des campagnes, ou aux aspirations qui animent les Petits Frères et Sœurs du Père de Foucauld ; au catéchuménat, c'est-à-dire à l'enseignement des adultes non chrétiens qui demandent le baptême — lesquels sont de plus en plus nombreux (mais dont il est nécessaire d'éprouver, si j'ose dire, la bonne foi de la foi) ; à l'instruction des enfants baptisés mais qui ont grandi sans aucune instruction religieuse et ne sont pas confirmés ; enfin à l'immense question — dont je vais parler — de l'apostolat dans le monde ouvrier, pour comprendre que de telles idées sont comme autant de semences lancées dans les esprits ou comme autant d'actions pastorales qu'il faut adapter au temps actuel. Le clergé, dans la plupart des pays sent très vivement que ses œuvres sont plus que jamais nécessaires à l'Eglise, mais que nombre d'entre elles pourraient être confiées à des chrétiens qui « soient du monde ». Ceux-ci agiraient en domaine temporel et, en même temps, au nom de la communauté chrétienne, et par conséquent au nom de l'Eglise.

Au Congrès de l'apostolat des laïcs qui s'est tenu à Rome en 1957, le pape Pie XII avait déjà parlé de la question du diaconat. En substance, il avait dit qu'un tel problème était d'un intérêt considérable mais pas encore mûr. L'expérience seule, en en révélant les divers aspects, devait permettre d'élaborer des solutions. Ce qui s'est passé dans le monde depuis cette appréciation de Pie XII, ce qui s'y passera encore, incitera sans doute le Concile à élaborer une doctrine et à en préciser certaines applications.

D'autre part, le pouvoir des évêques et les modes de gouvernement des diocèses feront, sans aucun doute, l'objet de délibérations approfondies. Ces questions ne datent pas d'hier. Le premier Concile du Vatican devait déjà les aborder. Mais la guerre franco-allemande qui éclata pendant que le Concile siégait interrompit « sine die » ces travaux.

Là encore les transformations survenues, le rétrécissement des distances et, inversement, la constitution des ensembles régionaux, créent dans bien des cas des situations neuves qui appellent des adaptations. Ce problème est aussi l'un de ceux qui revêtent une extrême importance, eu égard à l'œcuménisme dans le sens total du mot.

La fin de l'ère coloniale, la promotion que la plupart des peuples d'Afrique, d'Asie, ont obtenue modifient également du tout au tout les assises et les démarches de l'action missionnaire de l'Eglise. Une véritable

révolution s'est accomplie en Afrique, en Asie, et le Vatican, il faut le dire, est peut-être le premier à l'avoir compris. Certains anticléricaux notoires, dont l'anticléricalisme sait prendre, le cas échéant, les allures d'un nationalisme chatouilleux, le lui ont même assez reproché ! Malgré la souplesse hardie dont le Saint-Siège a fait preuve depuis quelques années, il reste que toutes sortes de choses ont besoin d'être mises au point.

Comment lutter, enfin, contre les courants divers qui s'opposent à la religion chrétienne en général et au catholicisme en particulier ? Le communisme athée qui, malgré les précautions qu'il est obligé de prendre dans certains pays qu'il a emprisonnés, est l'implacable et irréconciliable adversaire de l'Eglise. Le progressisme chrétien, mélange de générosité, de passion politique et de naïveté, qui favorise les plus dangereuses déviations au seul profit des forces de subversion. Le paganisme national-socialiste qui ne le cède pas au communisme — dont il est le frère ennemi — en antichristianisme et qui est capable (le procès d'Eichmann l'a rappelé de façon saisissante) des crimes collectifs les plus monstrueux. Le néo-joséphisme dans lequel versent les régimes de droite trop absolus. La mystique de la technique, nouvelle religion qui consiste à déifier l'homme en écrasant l'individu. Tout simplement, enfin, l'indifférence... La lente déchristianisation qui s'est produite dans de vastes secteurs du monde du travail et qui a pris dans certains pays — dont le nôtre, hélas ! — des proportions accablantes...

Certes, je n'opposerai pas, comme on le fait selon moi trop souvent, la civilisation matérialiste marxiste à la civilisation spiritualiste chrétienne ; un Occident-Ariel à un Orient-Caliban. De tels classements sont à mes yeux absurdes. D'abord parce qu'il sont faux. La question est infiniment plus complexe. Ensuite parce qu'ils relèvent d'un narcissisme ou, si l'on préfère, d'un « pharisaïsme » écœurant. Toute civilisation, même chrétienne — je dirai même surtout quand elle se déclare chrétienne — doit être matérielle en ce sens qu'elle doit tendre, de toute sa volonté, de toute son imagination, à une amélioration continue de la condition humaine. Les misères qui sévissent encore dans trop d'endroits devraient empêcher un chrétien de dormir. Mais s'il est à mon sens inconvenant d'opposer la civilisation dite spiritualiste de l'Occident à la civilisation dite matérialiste de l'Est, il reste évident que toute civilisation n'est digne de ce nom que si elle garantit à l'homme sa liberté individuelle, si elle fait appel à sa conscience, et si elle cultive cette conscience ; si elle l'élève au-dessus de sa vie quotidienne, et lui ouvre enfin les chemins de l'infini. L'Eglise a précisément mission de propager et de préserver cette civilisation. Que peut-elle faire, que doit-elle faire, devant les multiples obstacles qui se dressent contre elle, non seulement pour accomplir mais pour développer cette mission ?

Les problèmes, cela est certain, ne se présentent pas de la même façon dans les divers pays. C'est l'une des difficultés majeures que rencontre l'Eglise et que le Saint-Siège a constamment à considérer et à résoudre.

C'est ainsi qu'en France la déchristianisation des masses ouvrières, qui constitue à juste titre l'une des préoccupations majeures de la Hiérarchie, a suscité des expériences du plus haut intérêt : celle des prêtres-ouvriers notamment.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'en parler. La question est infiniment trop complexe pour être traitée en quelques lignes. Je me bornerai à dire que même si l'on doit reconnaître que cette expérience, qui a secoué le monde — et qui ne concernait cependant que 90 prêtres — avait certainement manqué de la préparation — très délicate — qu'elle exigeait, il reste qu'elle contenait un principe de vérité. Le fait précisément que ces 90 prêtres-ouvriers aient secoué le monde le prouve assez.

Sans doute l'effort de l'Eglise de France — pour ne parler que d'elle — n'a-t-il cessé de se poursuivre sous d'autres formes. L'action admirable et sans cesse renouvelée de S. Em. le Cardinal Feltin archevêque de Paris et, d'une manière générale de la Hiérarchie ; celle d'un Père Loew et de la « mission ouvrière » qu'il a créée ; celle des fraternités dont le R. P. Vuillaume est l'animateur ; la Mission de France, le Prado et tant d'autres que je voudrais citer sont exemplaires. Mais ébrécher le mur de préventions et d'indifférence qui s'est malheureusement élevé entre l'Eglise et une trop large partie des masses laborieuses est une entreprise d'une difficulté inouïe.

Même si la question ne se posait pas de façon aussi aiguë dans tous les autres pays chrétiens, il suffirait qu'elle pesât sur la France — qui est l'une des colonnes de l'Eglise catholique — pour que le Concile eût le devoir de chercher, avec hardiesse, les moyens propres, sinon à réduire, du moins à diminuer le mal.

Tels sont à titre d'exemples quelques-uns des problèmes essentiels qui solliciteront l'attention des évêques réunis à Rome, autour du chef de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Ai-je besoin d'ajouter qu'il en existe beaucoup d'autres.

⁂

Reste la douloureuse, la difficile, la passionnante, l'exigeante question de l'unité des chrétiens.

Sachons-le bien. Le pire service que l'on pourrait rendre à ceux qui dans leur foi et dans leur conscience — qu'ils soient catholiques, protestants, orthodoxes — aspirent à voir s'accomplir la suprême prière du Christ : « Qu'ils soient un », serait de sous-estimer les obstacles qui rendent cette fusion encore irréalisable et de minimiser les difficultés qu'elle soulève.

Toute méthode propre à trouver l'unité perdue requiert une condition : c'est le respect réciproque des convictions. Si nul ne peut ignorer la fidélité absolue des catholiques au siège de Rome, les catholiques, de leur côté, ne peuvent, ni ne doivent ignorer la fidélité de leurs frères séparés à leurs Eglises respectives. Ceux-ci et ceux-là doivent s'incliner avec respect devant ces convictions.

Cette remarque pourra paraître superflue au lecteur français car — notons-le avec joie — les relations du catholicisme et des autres Eglises chrétiennes ont pris depuis déjà quelque temps chez nous un tour entièrement nouveau. Quand j'emploie le pluriel pour parler des Eglises non catholiques, c'est par un souci d'égalité. En fait il n'y a pour ainsi dire pas d'orthodoxes en France (exception faite pour les Russes émigrés ou naturalisés Français). En revanche, il existe environ 800 000 protestants. Mais si le « climat » des rapports catholiques-protestants s'est considérablement amélioré, on pourrait presque dire transformé, grâce à l'esprit de fraternité chrétienne qui anime si remarquablement les membres de la Hiérarchie catholique et les autorités des Eglises réformées, il n'en est certes pas ainsi partout ! Il serait aisé de citer les pays catholiques où le culte protestant est à peine toléré, quand même il ne l'est pas du tout, comme il le serait de citer les pays à majorité protestante ou certains pays orthodoxes (mais qui ne sont pas libres) où l'Eglise catholique est encore l'objet d'accusations insensées. Cette question dépasse évidemment le Concile, puisqu'elle relève surtout des Etats et des peuples. Mais il est permis d'espérer, quand il abordera le problème de l'unité des chrétiens, que le Concile mettra toute son autorité à inviter partout les catholiques — clergé et fidèles — à l'apaisement, à l'exercice de ce précepte essentiel de l'Evangile qui est l'amour du prochain. Or il n'y a pas d'amour sans respect.

Le problème de l'unité dépasse et de loin le cadre de cette étude. Il faudrait un livre si l'on voulait en décrire tous les aspects. Bornons-nous à quelques observations d'ordre général.

⁂

En dehors des questions de doctrine qui évidemment priment tout et de très importantes considérations d'ordre hiérarchique, un fait rend encore plus malaisé l'essai de rapprochement entre l'Eglise catholique romaine et les Eglises séparées. C'est précisément ce pluriel.

Ce que l'on appelle, d'un mot trop rapide, les « protestants », représente environ 220 millions de chrétiens. Mais ceux-ci sont bien loin de relever de la même Eglise. L'Eglise anglicane qui, comme son nom l'indique est — à l'exception d'une petite minorité — la confession des Anglais, compte quarante millions de fidèles. De toutes les Eglises, c'est elle qui est la plus proche, en matière de doctrine et de liturgie, de l'Eglise catholique romaine. Les Eglises luthériennes groupent 80 millions d'âmes, dont la moitié se trouvent en Allemagne. Les Eglises calvinistes, 30 millions, répandues sur la surface du globe, notamment en France. Les Eglises baptistes et méthodistes totalisent 50 millions et 79 % de leurs adhérents résident aux Etats-Unis. Enfin on évalue à plus de 300 le nombre des « sectes » qui se réclament du christianisme.

De leur côté, les orthodoxes se répartissent en 14 Eglises autocéphales. Voici leur importance numérique. Le patriarcat de Moscou compte 50 millions d'âmes. Le patriarcat de Roumanie, 12. Le patriarcat de Serbie, 7 millions et demi. Le patriarcat de Bulgarie, 6 millions. L'Eglise autocéphale d'Athènes et de l'Hellade, 7 millions. Le patriarcat de Georgie, 2 millions. Le patriarcat de Constantinople, 700 000. Le patriarcat d'Antioche, 400 000 ; l'archevêché de Chypre, 350 000. L'Eglise métropolite de Varsovie et de toute la Pologne, 350 000. L'Eglise métropolite d'Albanie, 200 000. L'Eglise de Prague et de toute la Tchécoslovaquie, 200 000. Le patriarcat d'Alexandrie, 150 000. Le patriarcat de Jérusalem, 50 000 [1]. Ces chiffres sont évidemment approximatifs. Il est d'autant plus difficile de les déterminer avec exactitude qu'il existe en U.R.S.S. une quantité de petites églises autocéphales. On évalue leurs fidèles à un million.

Deux pôles d'attraction s'exercent alors sur ces différentes Eglises autocéphales. L'un se trouve à Constantinople et Sa Sainteté le Patriarche Athénagoras le personnifie. L'autre est à Moscou et il est incarné en la personne de Sa Béatitude le patriarche Alexis, patriarche de Moscou et de toute la Russie. Il est facile de déterminer sur quelles églises et sur quels pays le Patriarche de Constantinople et celui de Moscou exercent chacun son influence.

Qu'il me soit simplement permis de dire que cette multiple division des éléments du protestantisme et de l'orthodoxie rend plus difficile tout dialogue entre eux et le chef de l'Eglise catholique romaine. Disons aussi que la dictature soviétique qui pèse sur une large partie du monde orthodoxe rend, de ce côté, tout effort absolument illusoire.

Il est vrai que l'existence, depuis 1948, du Conseil œcuménique, dans lequel un nombre important des Eglises séparées sont représentées est un fait nouveau et considérable. Tout en conservant chacune leur indépendance, ce rassemblement ne peut être qu'utile à la cause chrétienne. Tout récemment le patriarche de Moscou vient de demander l'admission au Conseil œcuménique de l'Eglise orthodoxe russe. Cette demande sera examinée à l'Assemblée mondiale du Conseil œcuménique qui doit se tenir à la New-Dehli à la fin de cette année. Elle sera sans doute agréée. La démarche du patriarche de Moscou est d'autant plus curieuse que, sollicité de faire partie de ce Conseil œcuménique à l'Assemblée constituante qui s'est tenue en 1948 à Amsterdam, il s'y était alors refusé. A quelles inspirations a-t-il obéi en changeant ainsi d'attitude ? L'intérêt très certain que les autorités de certaines Eglises séparées portent au futur Concile du Vatican n'est-il pas pour beaucoup dans ce revirement ? Je pense notamment au patriarcat de Constantinople et à l'influence qu'il exerce sur une grande partie du monde orthodoxe. Dans quelle mesure

1. Chiffres extraits d'un intéressant article du R. P. Wenger dans *La Croix* sur l'Eglise orthodoxe et le Concile.

les autorités soviétiques ne sont-elles pas aux aguets ? Ne trouveraient-elles pas aujourd'hui que la présence est préférable à l'absence?

« Nous aimons le pape de Rome et notre cœur s'est réjoui à l'annonce du prochain Concile », a dit en juillet 1960 le patriarche de Constantinople, S.S. l'archevêque Athénagoras. Gardons-nous de commettre la folie de tirer de ces paroles — et de beaucoup d'autres qui rendent le même son irénique — des conclusions qui seraient hors de la réalité présente. Les relations personnelles qui existent entre le pape Jean XXIII et le patriarche de Constantinople suffiraient à éclairer ces déclarations. Avant d'être nonce à Paris, le futur pape avait été délégué apostolique en Turquie et auparavant délégué apostolique en Bulgarie. C'est dire qu'avec son aménité naturelle Mgr Roncali entretenait d'excellents rapports avec les patriarches orthodoxes de ces pays. Il reste que Mgr Athénagoras ressent, comme nous le ressentons nous-mêmes, la division des chrétiens avec douleur. « Ah, s'est-il écrié un jour, pouvons-nous être chrétiens et séparés... » Quel écho éveille en nous un tel cri !

Il serait également malséant et parfaitement illusoire de donner un autre sens que celui de la plus haute courtoisie à la visite que S. M. la reine Elizabeth — qui est « gouverneur suprême » de l'Eglise anglaise et qui en nomme les 475 évêques — vient de rendre, au cours de son séjour à Rome, à Sa Sainteté Jean XXIII. Et la même observation s'applique à la visite qu'à la fin de décembre, l'archevêque de Canterbury, S. Ex. Mgr Fischer, fit au Saint-Père. Mais comment ne pas se féliciter sans réserve de ce « climat » nouveau ? Les divergences subsistent. Du moins cessent-elles devant ce que tous les chrétiens ont en commun : la foi en Jésus Christ et n'est-ce pas l'essentiel ? Ensemble ils peuvent réciter la prière que le Christ a lui-même instituée comme la mère de toutes nos prières : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

***

Je ne me lancerai certes pas dans l'inventaire des obstacles qui se dressent entre l'Eglise catholique et les différentes Eglises séparées. Je voudrais simplement observer qu'un fait d'une importance et d'une portée considérables s'est produit depuis le 1er Concile du Vatican. Ce fait, à mes yeux, devrait modifier profondément le jugement que les Eglises séparées portent, depuis des siècles, sur l'Eglise catholique. Il s'agit de la fin du pouvoir temporel des papes.

Sans nul doute, cette souveraineté-là — qui remonte au VIIIe siècle et que les circonstances justifièrent longtemps — a-t-elle joué un rôle dans la situation internationale du Saint-Siège et pesé sur ses rapports avec les Eglises séparées. Mais — Dieu merci ! — cette souveraineté temporelle est effacée de l'histoire depuis 1929. Le minuscule Etat de la Cité du Vatican n'est plus, selon l'expression du pape Pie XI, qu'une « tige » propre à assurer aux yeux du monde l'indépendance de la papauté. Déli-

vrée de ses anciennes attaches, qui ne convenaient plus à sa mission spirituelle, cette espèce de libération ne peut pas ne pas exercer une influence bienfaisante sur les problèmes qui divisent les chrétiens.

Sans chercher à forcer les étapes, laissons donc travailler, silencieusement, ces foyers de haute spiritualité où se poursuivent, jour après jour, de lents et fructueux efforts. Comme par exemple, le Centre dominicain d'Istina, le centre bénédictin de Chevetogne et, du côté protestant, ce « haut lieu » de Taizé, dont mon ami Jean Guitton a si bien parlé dans le *Figaro* du 21 janvier dernier. « C'est la grâce propre à ce lieu monastique et œcuménique que des âmes éprises d'amitié peuvent se rencontrer, sans absorption ni confusion, afin de préparer l'heure mystérieuse d'une réunion visible dans l'unité retrouvée après bien des labeurs. » Pour ma part, je ne cacherai pas l'émotion que j'ai ressentie à la lecture des pages que le frère Max Thurian a écrites sous le titre *L'unité visible des chrétiens et la tradition.*

***

En 1545, au lendemain de la réforme protestante, le Concile de Trente s'est réuni. Il a duré dix-huit ans. La question maîtresse qui se posait à cette assemblée était de réagir contre le coup terrible que Luther venait de porter à l'Eglise catholique en détachant d'elle des millions de chrétiens. L'œuvre du Concile de Trente fut si considérable et si bénéfique que l'on a pu dire de lui qu'il fut le Concile de la « Réforme catholique ».

Les temps sont bien changés ! Si changés que les préoccupations majeures du Concile qui va réunir à Rome, autour du Souverain pontife, les 2 800 Evêques de l'Eglise catholique, sont communes aujourd'hui à tous les chrétiens. L'athéisme, sous toutes ses formes, violentes, insidieuses, indifférentes, assaille l'humanité. Il use de tous les moyens. Il prend tous les visages. Dans ce monde entièrement bouleversé, qui n'a presque aucune commune mesure avec celui d'hier et qui fume de passions, comment agir pour défendre la foi chrétienne, la civilisation chrétienne, l'humanité, contre le fléau qui les menace ? Non seulement pour les défendre mais pour faire comprendre à ceux qui la méconnaissent ou qui l'ignorent, la bienfaisance du christianisme.

D'un cœur passionnément et absolument catholique, je souhaite que l'on puisse dire un jour de ce second Concile du Vatican, qu'il fut celui d'un « Renouveau chrétien ».

WLADIMIR D'ORMESSON,

de l'Académie française.

JOURNAL LITTÉRAIRE DE PAUL LÉAUTAUD

(Pages inédites)

Samedi 22 *octobre* 1932. — Dans *L'Européen* de cette semaine, lu seulement tantôt, un récit de la mort de Gobineau. Grande ressemblance avec la mort de Stendhal. J'ai un grand goût, une grande attirance, sensibles et intellectuels, pour ces figures d'écrivains ayant promené leur vie partout et qui un jour meurent presque dans la rue, seuls, vieillis et oubliés.

Je pensais ce soir : si on me demandait quelle est la région de Paris que je préfère, celle où il me plairait d'habiter, la voici : celle comprise entre l'avenue de l'Opéra, la rue Saint-Augustin, la rue Vivienne, le Palais-Royal, la Comédie-Française et la place du Théâtre-Français.

25 *octobre*. — Quelle beauté il y a dans la vie de certains hommes ! Et je fais en même temps cette remarque qu'il n'y a beauté que dans le malheur. Il y a longtemps que j'ai fait le canevas d'un petit morceau à ce sujet : pourquoi ce qui est triste, douloureux, désolé, est-il plus beau, nous touche-t-il et nous intéresse-t-il plus dans tous les domaines, que ce qui est heureux, riche, gai, joyeux, en un mot : contient-il plus de beauté ? Je relisais ce soir la vie de Brummel, les soirées imaginaires qu'il se donnait, dans la fin de sa vie, malgré sa pauvreté complète, quelques chandelles allumées lui tenant lieu du luxe des mille bougies d'autrefois, son domestique annonçant tour à tour les illustres amis et amies du beau temps, et lui, à chaque nom, se levant et se précipitant pour les accueillir, et ensuite le même domestique annonçant les carrosses pour le départ, et lui, alors, son illusion tombée, tombant en larmes dans son fauteuil. C'est vraiment très beau, d'une beauté qui touche la sensibilité et l'intelligence. Je connais cela depuis longtemps, au moins trente-cinq ans. J'y suis sensible comme au premier jour.

Vendredi 4 *novembre*. — Citation, dans un journal, du discours du Président Edouard Herriot au Congrès de Toulouse :

Parce que je suis un vieux jacobin, je dis que quand la France travaille à sa sécurité, elle travaille à celle des autres. Comme jadis, quand elle faisait la Déclaration des Droits de l'Homme, c'est pour l'humanité qu'elle travaillait autant que pour elle.

C'est exactement ce que pense, pour son action, le gouvernement des Soviets. Toute révolution prétend travailler pour le bien universel et veut propager sa doctrine dans le monde entier. En 1792, toute l'Europe était contre la Révolution française. Aujourd'hui, toute l'Europe est contre la Révolution russe. Il n'y a pas à s'échauffer. Il faut seulement se méfier des gens qui veulent le bonheur de l'humanité, d'où qu'ils soient. Les Juges de l'Inquisition eux aussi, voulaient faire le bonheur de leurs victimes.

7 *novembre.* — Dans *Le Quotidien* d'hier dimanche, ce fait divers, bien représentatif de notre jolie époque.

Rue des Bernardins
Deux locataires irascibles sont lynchés
par leurs voisins.

Les époux D., le mari, Jean, 53 ans, et la femme, Yvonne, 50 ans, demeurant 24, rue des Bernardins, n'aiment pas le bruit. Ils vivaient en mauvaise intelligence avec tous leurs voisins, parce qu'ils ne pouvaient pas admettre que ceux-ci se servent de leurs machines à coudre ou s'adonnent aux plaisirs de la T.S.F. ou du phonographe.

Les autres locataires murmuraient que les époux D. avaient une passion moins bruyante, mais plus dangereuse : celle de la boisson.

A plusieurs reprises, les époux D. s'étaient plaints au commissariat de police du quartier, mais comme ils ne pouvaient dénoncer aucune contravention à des règlements de police, on ne les écouta pas.

Hier, le ménage, qui semblait d'ailleurs en état d'ivresse, entra dans la loge de la concierge, Mme Louise Bellion. Celle-ci fut violemment prise à partie par M. Jean D., qui l'accusait de défendre des locataires insupportables. Au comble de la fureur, M. D. s'en prit au matériel, brisa dans la loge de la vaisselle, des vitres et même une glace.

Tout ce tapage avait attiré les autres locataires qui intervinrent bien entendu en faveur de la concierge. Ils poussèrent dans la rue les époux D. et, sous les yeux de plus de cent badauds attroupés, ils les soumirent à un véritable lynchage. Enfin Police-Secours, alertée, vint mettre de l'ordre dans cette bagarre. Les époux D., fort mal en point, ont été admis à l'Hôtel-Dieu. On va essayer de rechercher les principaux coupables de cette querelle de voisinage.

C'est délicieux. Cette canaille à phonographes, à appareils de T.S.F. détruit la tranquillité des gens paisibles. Et si ceux-ci osent se plaindre, elle les assomme.

Mercredi 16 *novembre.* — Ce matin, visite de Duhamel. Il entre. Il s'assied dans le fauteuil près de mon bureau. Je le regarde en souriant. Il me demande : « Pourquoi me regardez-vous avec ce sourire, Léautaud ? » Je lui dis : « Je souris parce que vous vous asseyez et que c'est

un geste agréable. Je suis en train de préparer mes *Publications récentes.* » Il me regarde, puis : « Vous écrivez toujours votre *Journal,* Léautaud ? » Je lui réponds, après une seconde de réflexion, je l'avoue : « Oui. » Il continue : « Et vous comptez le publier, le publier, j'entends, de votre vivant ? » Je lui réponds que je viens de faire un traité avec le *Mercure* pour cette publication. Il continue : « Pour le publier ?... dans la revue... ou en volumes ? » Je réponds en volumes et j'ajoute tout de suite que j'ai d'ailleurs commis une fameuse bêtise en révélant que j'ai un journal. J'ajoute encore : « Heureusement qu'il y a une chose !... » Il questionne tout de suite : « Laquelle ?... » Je lui dis que je ne la lui dirai pas. Je lui raconte que je dînais un soir chez Benjamin Crémieux... Il m'interrompt aussitôt : « Est-ce qu'on y mange de la bonne cuisine ?... » Je lui réponds que je n'en sais rien, ne faisant jamais attention à ces choses. Il me dit : « Je vous demande cela parce que quelquefois, chez les Juifs, on mange de la cuisine juive... Il y a quelquefois des plats ! » (Il a disant cela une mine de gourmandise satisfaite.) Je reviens à mon dîner. Je lui dis que Benjamin Crémieux m'a entrepris ce soir-là sur mon *Journal,* que j'ai regretté là encore d'en avoir laissé connaître l'existence et qu'à Crémieux aussi j'ai dit qu'heureusement il y a une chose... « Je ne lui ai pas dit laquelle et j'en suis désolé je ne vous la dirai pas non plus à vous. » (Cette chose, je dois l'avoir noté ce jour-là, est que les gens n'ont pas toujours présent à l'esprit l'existence de mon journal et que cela ne les empêche pas de parler, absolument comme s'ils l'ignoraient.) Je note pour aujourd'hui que ce matin également j'aurais mieux fait de répondre négativement à la question de Duhamel. Ce n'est pourtant pas la moindre vanité qui m'a fait parler. Je me demande d'ailleurs s'il ne m'a pas fait cette question par une sorte d'intérêt personnel, comme se disant que ce qu'il me dit se trouvera raconté dans mon *Journal.* Il m'a dit qu'il n'insistait pas pour savoir cette chose du moment que je ne voulais pas la lui dire. Il est ensuite parti assez drôlement, et avec sa verve habituelle : « Je vous dirai, Léautaud, que je commence à être un peu agacé par tous ces gens qui tiennent des journaux intimes et qui les publient. Il y a là un orgueil, une faiblesse... Quand on voit Saint-Simon... Je ne sais pas si vous lisez le roman que je publie dans *Marianne : Le Notaire du Havre.* C'est le premier d'une longue série que je veux écrire... » Comme je lui dis non : « Vous avez raison. Vous le lirez en volume. C'est même un livre que je vous dirai de lire. Et quand je vous dis ainsi de lire un livre de moi, j'ai mes raisons. Il y a un personnage dont j'ai défiguré le nom et qui est bien facile à reconnaître : Carolus Delbeuf. Vous ne voyez pas qui c'est. Il n'y a qu'à traduire. Carolus, c'est simple. Delbeuf ? Par analogie ! Du Bos. C'est Charles Du Bos. Charles Du Bos tient un journal intime. Quand je pense qu'il passe chaque jour une partie de son temps à dicter une quinzaine de pages de ce journal ! Voyons, Léautaud ! En conscience, on n'a pas tous les jours à dicter une quinzaine de pages de choses intéressantes, en pensant à soi.

C'est plus fort que moi. Je me méfie... — Je vois. Vous pensez qu'on doit arriver à s'inventer des états d'âme à décrire, que cela devient plus que tout artificiel... — C'est tout à fait cela. » Je me mets alors à lui dire : « D'abord, je vous dirai que mon *Journal* n'a rien de cela. Ce n'est pas du tout ce genre... — Je sais bien, Léautaud. Chez vous, ce sont des coups de vitriol. » Je continue : « Je ne sais plus d'ailleurs très bien tout ce qu'il y a dedans. Depuis le temps. Ce n'est peut-être rien du tout. Ce sera peut-être comme les *Polichinelles* de Bacqus. Je vous dirai même qu'il m'arrive quelquefois, quand je lis le *Journal* de Gide, par exemple, de me dire : Il n'y a pas de choses si bien, si intérieures, dans le mien. — Mais, mon cher, le *Journal* de Gide, tout cela est voulu, calculé... » Je continue encore : « Ensuite, je le publie, je pense que je le publierai, du moins, parce que j'ai besoin d'argent. Je gagne 825 francs par mois au *Mercure*. Il se trouve que j'ai un éditeur qui est tout prêt à me publier ces volumes. Il me faut bien de l'argent pour vivre. Maintenant, mon cher, vous avez peut-être tort de dire tant de mal des journaux. Regardez un peu, pour vous-même, avec la carrière que vous aurez eue, les gens que vous aurez connus, les choses que vous aurez vues, si vous écriviez un journal, quel ouvrage intéressant ce serait quand vous le publieriez. Regardez un peu quel intérêt ont, dans le passé, les ouvrages de ce genre ! » Il m'explique alors qu'en réalité il tient un journal, plutôt qu'il dicte chaque jour à sa femme ceci, ou cela, qu'elle-même y collabore. Simplement, quand c'est lui, elle met : Dit par Georges. Il m'explique ensuite ce qui suit et qui est un peu difficile à rendre par écrit de toute la vie qu'il y mettait en me le disant. Quand il veut expliquer ces choses qu'il note ainsi et qui comportent de tout, des réflexions privées et des choses entendues ou observées, c'est plus fort que lui, le souci de l'art est là, il lui faut les présenter le plus harmonieusement possible, il arrange donc, il compose pour l'ensemble, il aime trop la littérature pour ne pas faire ainsi. De plus, au bout d'un certain temps, ces choses qu'il a notées, il ne sait plus très bien si elles appartiennent à d'autres ou si elles sont de lui. Souvent, il se trompe. Il en est ainsi souvent pour des mots qu'il raconte à sa femme, comme dits par tel ou tel, et qu'elle lui rappelle que c'est lui-même qui les a dits, dans telle ou telle circonstance. Il me donne cet exemple.

Il a longtemps habité dans la même campagne que Vlaminck, très voisins l'un de l'autre. Un jour, Vlaminck passe à bicyclette. Duhamel se met à sa fenêtre. On bavarde. Vlaminck, debout, adossé à sa bicyclette, se met à dire : « Il y a quatre grands peintres aujourd'hui : Derain, Matisse et Utrillo... » Me disant cela, Duhamel me dit : « Vous comprenez bien, Léautaud, quatre grands peintres : Derain, Matisse et Utrillo... Naturellement, le quatrième... » Il y a quelque temps, je raconte cela à ma femme. Elle me dit : Mais pas du tout. Ce n'est pas de Vlaminck. C'est toi-même qui l'as dit. J'ai donc pris le parti de prendre ce titre : *Mémoires imaginaires*. Ce qui sera de moi, sera de moi. Ce qui sera

d'autres, sera d'autres. Les gens débrouilleront. Je ne tromperai ainsi personne et d'autre part je me mettrai à l'abri. Vous comprenez, Léautaud. » Je lui dis : « En réalité, vous vous sauvez par le mot imaginaires. — Voilà ! » Je reviens alors au mot de ou sur Vlaminck, lui disant : « Pour le mot sur Vlaminck : Il y a une différence, pour le cas où vous le raconteriez. S'il était de lui, ce ne serait qu'une drôlerie. S'il est de vous, vous pourriez risquer de vous brouiller. »

Continuant toujours : « A propos de ce que je vous disais tout à l'heure des *mots* que je ne sais pas toujours très bien si je les ai dits ou si je les ai entendus... Je rencontre l'autre jour Tristan Bernard. Je lui dis : « Je sais qu'on vous prête beaucoup de mots. Vous allez me dire si celui-ci est de vous. » Il me répond : « Cela dépend. Je verrai. » Vous comprenez : d'abord voir si le mot était bon. S'il était bon, il l'acceptait. S'il était mauvais... Je lui dis : Voilà. Il paraît que, pendant la guerre, comme on vous apprenait qu'on avait fusillé un général, vous avez répondu : « Hé ! attention ! Pas d'optimisme béat. »

Quelques mots sur lui-même, l'œuvre qu'il a écrite, comme il lui arrive souvent, puis : « Ecoutez, Léautaud. J'ai écrit à la fin de mon dernier livre ces mots : J'accepte avec un calme désespoir de n'être que ce que je suis. Les gens qui ont lu cela ? Il y en a qui ont dit : N'être que ce qu'il est ? Eh ! il n'est pas à plaindre. » Je lui dis : « Des gens qui n'ont lu qu'en surface. » Il continue : « D'autres ont dit : Il a raison. Pas grand-chose, en effet. » Je lui dis en riant : « Les deux extrêmes. »

Je regardais Duhamel tout le temps qu'il parlait. L'expression de son visage, son regard, son sourire, le ton qu'il y mettait. Une grande finesse, une grande vivacité d'esprit, la malice plein le visage.

En partant, à propos de je ne sais plus quel motif, il m'a parlé du roman en quatre volumes de Jules Romains : *Les Hommes de bonne Volonté,* dont il est enthousiasmé : « C'est un beau livre. C'est Romains tout entier. Son orgueil... J'ai beau ne plus voir Romains depuis seize ans. Oui, nous nous sommes séparés pour des raisons... Enfin !... N'empêche que c'est vraiment bien. C'est vraiment la chose la plus remarquable qu'on puisse lire aujourd'hui. »

20 *décembre.* — Ce soir, à 6 heures, au Carrefour de l'Odéon, au coin de la rue des Quatre-Vents, devant la fleuriste, je croise Bouhélier. Je le connais très peu. D'habitude, nous passons en nous saluant. Ce soir, il m'arrête, me tend la main, me dit : « Je suis heureux de vous rencontrer. Je vous admire beaucoup... » Je proteste en riant. Il me parle de ma carrière littéraire, me dit que je n'ai pas la place que je mérite, qu'il le pense souvent. Je lui dis que je ne me plains pas du tout, même au contraire, ayant en réalité si peu travaillé, si peu produit... que je regrette seulement quelquefois de devoir passer ma vie dans ce sacré bureau (indiquant de loin le *Mercure*) alors que j'aimerais tant avoir quelques années à moi. Il veut bien me dire, pour la façon dont j'ai tra-

vaillé, que s'il n'y a pas la quantité il y a la qualité, que tout ce qu'il lit de moi le ravit par une sorte de fraîcheur qu'on sent chez moi... qu'il y a longtemps qu'il veut me le dire... Je lui dis que je ne comprends pas qu'on écrive autrement que pour le plaisir d'écrire ce qui vous plaît à écrire... Ce qu'il a fait lui-même... Que j'ai toujours pensé au plaisir seulement... Que je préfère être employé plutôt que de faire le métier que font certains, transformés en vrais forçats, souvent même en domestiques, écrivant par ordre... qui veulent aussi mener une certaine vie, gagner de l'argent... que je ne vois pas du tout qu'on ait besoin de 300 000 francs par an pour vivre... Il m'approuve sur tout cela, et il faut reconnaître qu'il n'a guère pratiqué lui-même autrement, il me dit qu'on sent que je suis resté très pur... me parle aussi de mon désintéressement... Ces genres d'entretien sont toujours un peu gênants, surtout pour moi, ce soir devant tous ces compliments, je riais presque aux éclats. Je ne savais plus quoi dire. Je crois bien, lui non plus. Nous avons fini par nous dire au revoir.

24 *décembre*. — Il m'est venu ce matin, dans le train, ce qui suit :

J'ai été employé : dans une maison de soieries, rue du 4-Septembre, une journée. — « Bistrot » à *La lessive Phénix*, rue de l'Echiquier. — Employé à la Compagnie d'Assurances *La Nation*, rue d'Amboise. — Chez un représentant de vins de Bordeaux, rue de la Grange-Batelière. — Au journal *La République française*, Chaussée-d'Antin. — A faire des bandes pour le journal *Le Siècle*. — A la Compagnie des Eaux de Pougues, Chaussée-d'Antin. — « Tribun » chez un fabricant de gants, rue Jean-Jacques-Rousseau. — Clerc d'avoué à l'étude Barberon, quai Voltaire. — Secrétaire d'administrateur judiciaire chez Lemarquis, rue Louis-le-Grand. — Lecteur intérimaire chez M. Edouard Lebey, avenue du Bois-de-Boulogne. — Enfin, le *Mercure*.

J'ai habité : Hôtel de La Lozère, rue Monsieur-le-Prince, quelques jours. — Faubourg Saint-Jacques. — 14, rue Monsieur-le-Prince. — Rue Amyot. — Rue des Ursulines. — Hôtel de Savoie, rue de Savoie. — Hôtel Orfila, rue d'Assas, une nuit. — Revenu rue de Savoie. — Hôtel Vauquelin, rue des Fossés-Saint-Jacques. — Hôtel Perron, rue Jacob, un mois. — 11, rue de Condé. — 9, rue Bonaparte. — Rue Tournefort. — 29, rue de Condé. — 15, rue de l'Odéon. — 17, rue Rousselet. — Rue Duguay-Trouin. — Passage Stanislas. — Enfin Fontenay-aux-Roses, rue Ledru-Rollin, six mois, puis rue Guérard, dans le pavillon avec jardin où je suis actuellement.

Dimanche 1er *janvier* 1933. — Elle [1] est arrivée ce soir pour dîner, avec du saucisson de foie gras, une merveille (selon elle) qui coûte très cher et que je trouve sans intérêt. Je suis décidément fermé aux « délices » de la table. Je ne donnerais pas cent sous pour un poulet. J'aime mieux mes

1. Sa maîtresse.

pommes de terre à l'eau ou mes nouilles que tous ces extra. Naturellement, le dîner demain chez elle rétabli.

4 *janvier*. — Coulon me dit : « Je vois que vous aimez la vie. » Je lui réponds : « Mais, certainement. Je trouve même que plus on vieillit, plus les choses ont de goût, d'intérêt. Je suis tout de même moins bête aujourd'hui que lorsque j'avais vingt ans. Moi qui aime tant observer les visages, regarder de près les propos que j'entends, réfléchir sur les événements, plus je vais, plus tout cela a de goût pour moi, pour ma curiosité, pour les réflexions que j'en fais. Je me dis même quelquefois que je voudrais bien qu'il y ait une révolution, à condition de ne pas écoper pour ma part, pour voir comment cela se passerait. Ce serait très intéressant. Les gens qui ont pu rester tranquilles pendant la Révolution, qui ont pu vivre à l'écart, sans être atteints, ont dû voir des choses très intéressantes. Certainement que je voudrais bien être là le plus longtemps possible, mais à condition, je le répète, de rester en bon état, de garder ma santé, mes facultés. » Coulon me dit alors : « Voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes ? » Je lui réponds en plaisantant : « Allons ! voilà maintenant que vous allez faire la tireuse de cartes. » Il continue : « Je vais vous le dire. Je viens d'apprendre à vous connaître en une demi-heure de conversation plus qu'en bien des années. Vous êtes un spectateur de théâtre. Oui. C'est bien cela : un spectateur de théâtre. »

Lundi 19 *janvier* 1933. — J'écris cette note à minuit passé. Je viens de passer la soirée à lire les deux premiers articles de Porché, dans le *Mercure* (1er et 15 janvier) sur Verlaine et Rimbaud. Un coup d'œil, dans un numéro, en flânant à la librairie, m'a décidé tout de suite. Remarquablement intéressants. Remarquablement faits : ordonnance, sens critique, remarques. Même les citations de vers, qui donnent généralement une impression de « coco », de niaiserie, ici forment comme un arrière-fond au sujet, font s'exprimer le côté âme, si on peut dire, tout au long du portrait physique. Je sors de cette lecture rempli de réflexions. On ne peut pas juger de tels hommes. D'un côté, une telle abjection. De l'autre côté, une telle spiritualité poétique. Je dis cela surtout pour Verlaine. Un pareil homme, et je l'entends dans sa totalité : sa vie, ses mœurs, sa bassesse et son aspect, avoir écrit les vers qu'il a écrits, avoir eu en lui un tel don de poésie. Légèreté, sensation, frémissement, émotion, le pouvoir d'enchanter l'esprit, l'imagination, la rêverie, avec un rien, et un vocabulaire et des tours d'expression qui semblent n'avoir pas été avant lui ; les mêmes mots semblent lourds chez tous les poètes qui ont l'air, chez lui, de n'être plus que choses ailées, légères, fluides, comme la rosée, la lumière, le frémissement des feuilles dans un paysage. Un tel homme, répugnant, même au physique — je me le rappelle fort bien — avoir été ce poète ! Quel prodige !

Porché montre très bien le drame chez ces trois hommes : Baudelaire,

Verlaine, Rimbaud (moins chez celui-ci, qui était plus conscient, presque volontaire dans sa malfaisance), luttant contre une sorte de double d'eux-mêmes : pervers, cruel, hystérique, détraqué. Là aussi, que de réflexions et quels scrupules à juger !

Que de souvenirs, aussi, réveillés par cette lecture ! Tout un moment de ma jeunesse, la lecture des poètes, la lecture de Verlaine, les rencontres que je fis de lui souvent dans ses traîneries le soir boulevard Saint-Michel, une fois aussi rue Monsieur-le-Prince, tournant de la petite rue de Vaugirard, mal fichu, claudicant, un bruit d'enfer sur le trottoir avec les coups de sa canne, un autre soir au caveau du Soleil d'Or où je m'étais aventuré (le café qui fait le coin du boulevard Saint-Michel et du quai Saint-Michel, c'était bien le Soleil d'Or ?), une après-midi que je le vis assis, en compagnie d'Eugénie Krantz, à la terrasse du café qui fait le coin de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel (café Mayeux [*sic*], je crois ?) terrasse côté boulevard, les dernières tables, tout près de la porte d'immeuble qui sépare le café du bureau de tabac, et que je lui fis porter un bouquet de violettes par un gamin.

J'ai vu plusieurs fois au *Mercure* Isabelle Rimbaud, d'une ressemblance étonnante avec son frère. L'ancien professeur Izambard. J'ai fort bien connu, pendant plusieurs années, toujours au *Mercure,* Paterne Berrichon, toujours empêtré dans son bégaiement, et que je couvrais de brocards pour sa transformation de Rimbaud en petit ange chrétien bien sage. Egalement Charles de Sivry, à la Goguette du Chat Noir (Delmet, Jules Jouy, Trimouillat), un peu un visage de phoque, en rose, « un grand artiste », disait-on dans le milieu.

Souvenirs aussi de plus loin, comme la fameuse brasserie des Martyrs, que mon père fréquentait, que j'ai connue dans ses derniers temps, mais encore trop enfant pour me rappeler rien de bien précis. J'ai fort bien connu le poète photographe Carjat, que je voyais souvent avec mon père et que je revois comme si j'y étais encore.

Mardi 31 *janvier.* — Hier soir, chez Marie Dormoy, le docteur Le Savoureux, qui m'entreprend encore sur *Le Petit Ami* [1], dont il a déniché un exemplaire (ce que je savais déjà), qu'il a fait lire à l'abbé Mugnier, qui en fait les plus grands éloges, à qui il a dit qu'il devrait me les écrire, qui lui a répondu qu'il préfère m'en parler, qu'il nous réunira tous les deux à cet effet un jour à déjeuner. Comme je marquais plutôt sur mon visage du déplaisir de tout cela et que Mme Le Savoureux le lui faisait remarquer, il a eu ce mot : « Laisse donc. Il joue son personnage. Au fond, il est très heureux. »

Ce mot m'est resté sur le cœur. Je me suis retenu toute la journée d'écrire au docteur Le Savoureux quelque chose comme ceci :

« Je gagne à peu près 900 francs par mois, qui sont le plus sûr de mes ressources. Ma ménagerie, avec la bonne dont je me passerais fort

1. Un ouvrage — alors épuisé — de Léautaud.

bien pour moi seul, me coûte au moins 500 francs par mois. J'assure mon existence avec le reste. Je ne dirai pas que je vis de privations ayant des besoins fort simples, mais enfin je vis fort modestement, sur toute la ligne. Si j'avais laissé, ou si je laissais réimprimer *Le Petit Ami* tel qu'il a été publié, ce que le *Mercure* aurait fait et ferait aussitôt, cela me procurerait certainement quelque argent. Si je ne l'ai pas fait et ne le fais toujours pas, quelle meilleure preuve de l'opinion que j'ai de ce livre tel qu'il a été publié ? Quant à jouer un personnage, j'aimerais autant que c'en fût un plus agréable. »

En tout cas, si je ne lui écris pas cela, je le lui servirai de vive voix, le jour de ce déjeuner, si celui-ci a lieu.

Je n'ai jamais eu de bonnes dispositions pour les enfants, mais un enfant, fille ou garçon, que j'aurais eu avec une femme que j'aurais aimée, qui serait joli de visage et bien fait, il me semble que, couché dans mon lit à côté de moi, je le caresserais comme je caresse mes chats. Au fond de moi, préférence pour une fille.

Vendredi 3 février. — Je parlais tantôt avec Vallette de tout ce que font faire de réflexions, de comparaisons, les articles de Porché sur Verlaine et Rimbaud, cette dualité, prodigieuse, chez Verlaine, d'une pareille brute alcoolique et meurtrière et d'un poète d'une spiritualité comme on en a rarement vu. Je lui disais à ce propos une réflexion que j'ai faite ces jours-ci, qu'il est tout de même extrêmement curieux, quand on considère ce qu'est en réalité l'humanité, occupée de choses basses, laides, vulgaires, uniquement matérielles, appétits de la chair ou appétits d'argent, travaux grossiers, plaisirs du même ordre, de voir que ce qui reste, pourtant, qui domine, qui continue à vivre, ce sont les choses de l'esprit, les hommes qui se sont occupés des choses de l'esprit. Pas les guerriers, ni les diplomates, ni les monarques, ni les politiques. Non ! les artistes, les écrivains, les poètes. C'est d'eux seuls que cette humanité si basse se souvient, c'est à eux seuls qu'elle élève des autels. Y a-t-il donc chez les hommes, malgré tout, une aspiration à l'esprit ? Est-ce donc l'esprit qui compte le plus, qui domine ? C'est extrêmement curieux à considérer, d'autant qu'on voit généralement ces mêmes hommes, voués aux choses de l'esprit, plutôt peu entourés de leur vivant par les hommes de leur temps. Vallette m'a répondu qu'il n'y a pas à en douter : c'est l'esprit qui compte seul, qui domine tout. Cet exemple, pour lui : le siècle de Louis XIV. Un grand siècle, pourtant. Un grand siècle politique. Un grand roi. De grands ministres. Quels noms sont restés ? Racine, Corneille, Molière, Pascal etc. Les hommes qui se sont occupés des choses de l'esprit. Chamfort !... Et on peut en dire autant de toutes les époques. Je me rappelais en l'écoutant le mot de Stendhal à Balzac dans sa lettre à propos de l'article sur *La Chartreuse :* « Qui parlera de M. de Villèle dans cent ans ?... tandis que le *Roman comique* est aujourd'hui ce que sera *Le Père Goriot* en 1980. » Cela justifie même, aux yeux de Vallette,

en forçant un peu, l'orgueil des artistes, des écrivains, qui peuvent avoir plus ou moins de talent, écrire ou accomplir des choses plus ou moins durables, mais qui ont conscience, qui savent qu'ils s'occupent de choses qui dominent toutes les autres, qui sont au-dessus de toutes les autres.

Je lui ai demandé si, quand Verlaine vivait encore, on se rendait vraiment compte de sa valeur, des gens comme Régnier par exemple, enfin tous ceux qu'il a connus, lui Vallette. Il me répond : « Je crois bien. Absolument. On savait très bien qu'il était un grand poète. Des gens comme Barrès, par exemple... Et Montesquiou !... Seulement, on préférait ne pas le voir. Quand on le voyait, il était généralement plutôt soûl, entouré d'une bande de bohèmes comme lui. Cela n'avait rien d'attrayant. » Vallette lui-même l'a vu plusieurs fois. Il est même alors plusieurs fois chez lui [*sic*]. Il ne lui a jamais entendu dire rien d'intéressant, rien qui révélât le grand poète qu'il était.

Dimanche 26 *février.* — Le chat Bourguet, un trésor de douceur et de gentillesse, déposé à ma porte dans une bourriche il y a à peu près deux ans, disparu depuis le mardi 14 février.

Le vendredi 17, le matin, je vais demander chez le jardinier Bernard à inspecter le terrain Bonnejean, contigu à lui, dans lequel j'ai découvert il y a quelques années un chien pris dans un piège. Rien trouvé. Plus de piège. Visite aussi chez ma voisine la Générale. Rien. Le soir, appelé dans les environs.

Qu'a pu devenir ce petit être ? Si heureux chaque soir de venir dormir à côté de moi sur mon oreiller.

Ces histoires-là me suppriment tout.

Samedi soir 18, je vais encore appeler dans le voisinage.

Le dimanche 19, le matin, je vais chez la Générale faire ouvrir les hangars ou remises. Le gardien de Mme Sommet en fait autant sur son terrain. Rien. L'après-midi, le même gardien, comme je le vois une seconde fois, me dit que sa femme, à qui il a parlé de mes recherches, vient de lui dire qu'un chat noir, il y a quatre ou cinq jours, a été écrasé par une voiture, rue de Châtenay, à la hauteur de nos jardins. Le conducteur de la carrière Martinie l'a ramassé pour l'enterrer dans la carrière. Le gardien de Mme Sommet est ouvrier à la carrière. Je lui dis que si on veut déterrer ce chat et me l'apporter, je donnerai 10 francs. Je verrai si c'est mon pauvre Bourguet, bien reconnaissable à une de ses oreilles racornie et la petite plaie qu'il avait derrière chaque oreille. Le voir mort n'est rien auprès de ne pas savoir ce qu'il est devenu.

Pas de nouvelles de toute la semaine. Ce matin, je demande au gardien de Mme Sommet. Il m'explique. C'est le conducteur qui a ramassé ce chat noir — qui l'a peut-être écrasé, aussi ? et qui l'a enterré. Lui seul sait l'endroit. Il y a chômage à la carrière. Ce conducteur est parti chez lui, dans le Nord. Pas moyen de rien savoir.

Pauvre petit. Chaque fois que l'un d'eux disparaît ainsi — depuis un

an et demi c'est le quatrième — sans que je sache ce qu'il est devenu et que j'envisage une cruauté ou un accident, je me demande s'il ne passe pas dans leur petit cerveau l'image rapide de tout ce qu'ils quittent.

Samedi 4 *mars.* — Ce matin, Antonin Barthélemy me dit ce qui suit, qui s'accorde avec les raisons (d'après Davray) du départ de Berthelot du Quai d'Orsay :

Un groupe de députés, au nombre desquels ou de leurs invités [*sic*], a reçu Lucien Romier, retour d'un voyage d'études en Allemagne. D'après Romier, c'est cette année que l'Allemagne envahirait le couloir polonais. Cause de guerre.

La maîtresse d'un sénateur italien, liée avec Hubert Pernot, lui a raconté qu'au cours d'un déjeuner récent, Mussolini a dit qu'il ne se tiendra pour satisfait que lorsqu'il aura rendu Nice et la Savoie à l'Italie. Cause de guerre.

On finit malgré soi par être atteint par toutes ces perspectives de chambard, d'un côté ou d'un autre, pour une raison ou pour une autre. Je considère pour ma part comme des forbans ces agitateurs politiques : Mussolini, Hitler, qui chauffent à blanc tout un peuple et le transforment en une foule d'énergumènes prêts pour la tuerie. Que ceux-ci se fassent tuer, puiqu'ils sont assez bêtes pour se laisser monter le coup, il n'y a pas grand mal, mais c'est qu'ils peuvent amener à se faire tuer d'autres qui n'en ont aucune envie. On peut ajouter à Hitler et à Mussolini l'odieux reître Pilsudski, le sabreur polonais, qui n'attend qu'une occasion pour ouvrir la danse. On ne sait pas ce que les hommes sont le plus : ou bêtes, ou fous. On se rappelle le mot de Renan constatant l'impuissance des esprits de paix et de conciliation : il n'y a plus qu'à se croiser les bras avec désespoir.

Samedi 8 *décembre.* — Je pensais ce matin de quels livres pourrait en définitive se composer toute ma bibliothèque : La Rochefoucauld, deux comédies de Molière, dont *Le Misanthrope,* les *Contes* de Voltaire, Chamfort, *Le Neveu de Rameau,* et le *Brulard,* les *Souvenirs d'Egotisme* et la *Correspondance* de Stendhal.

Je pensais d'autre part aux écrivains qui ont dû avoir le plus grand plaisir d'écrivains par la nature même de leur œuvre : Shakespeare, Saint-Simon, Molière, Voltaire, Balzac, Proust.

Mercredi 19 *décembre.* — J'ai eu aujourd'hui une course à faire, faubourg Saint-Honoré, achat de café décaféiné Heudebert pour obéir au conseil du docteur Gutmann. A pied, comme je fais le plus souvent. Je suis repassé rue Saint-Honoré, dans les environs de la rue Richepanse, où habita un moment Georgette. Je me rappelle. Quelle année ? 1901 probablement, peut-être 1902, quand j'écrivais *Le Petit Ami,* qu'elle m'écrivit d'aller la voir un soir, pour des renseignements d'ordre d'héritage qu'elle voulait me demander. Vers minuit, comme j'allais partir, elle

s'accrocha à moi, les bras jetés à mon cou. « Reste ! reste. Il y a si longtemps que j'attends ce moment. » Je ne l'avais pas vue depuis pas mal de temps. Elle était charmante. Sur le visage, l'expression de la tendresse et du désir. Je ne cédai pas. Je me disais que si je cédais je serais dérangé dans mon travail. Ai-je eu tort ? Ai-je eu raison ? Baste ! Heureusement que j'ai l'habitude de ne rien regretter, mais quand je passe par là, comme tout me revient !

22 *décembre* 1934. — Ce matin, comme je sors de la gare, me rendant au *Mercure,* dans l'allée du Luxembourg qui longe la grille, un chien berger allemand, efflanqué, le poil collé comme une bête qui a dormi sous la pluie, sans collier, l'air harassé, filant au hasard. Un monsieur est dans la même allée, promenant à la laisse un très beau chien. Le chien perdu les croise, rebrousse chemin, sort par une porte, reprend son chemin dans la même direction et passe près de moi. Je cherche à l'approcher. Il s'enfuit. Je me tourne, à travers la grille, vers le promeneur au chien. Je lui dis : « Encore une malheureuse bête perdue. Et dans quel état ! » Il compatit comme moi au malheur de cette bête. Alors seulement je reconnais Jaloux, que je n'ai pas vu depuis longtemps, et que je n'avais pas reconnu tout de suite. Nous avons fait chemin ensemble jusqu'à la rue de Condé. Comme je m'étonne de le voir dans ce quartier, il me dit qu'il vient de la rue du Bac au jardin, pour promener son chien. La même pitié pour les malheureuses bêtes perdues ou mises à la rue comme celle que nous venons de voir. La difficulté de les approcher, dans l'effroi qu'elles ont. Nous parlons du sentiment qu'ont les bêtes, elles aussi. Il me montre son chien : « Voilà mon chien. Mais il ne vivrait pas sans moi. » Je lui raconte le spectacle que j'ai eu, quand j'ai retiré la guenon de la Fourrière, attendant devant la porte qu'on me l'apportât, les malheureux chiens qu'on emmenait à la chaîne pour un laboratoire, et ce petit fox, que je revois toujours, se laissant conduire, la tête baissée vers le sol, conscient certainement du sort auquel on le menait. Jaloux parle de la cruauté des hommes et qu'il n'y a pas à espérer qu'elle disparaisse jamais. Je lui dis qu'on ne pourrait pas vivre si on ne s'arrêtait pas de penser à tout ce qui se passe en cruautés sur la surface du globe. Je lui parle du Venezuela, où on pend par les testicules les prisonniers politiques et pour leur faire avouer ce qu'on veut qu'ils avouent. On trouve des hommes pour faire ces choses. Il me rappelle de son côté ce qui s'est passé récemment dans les Asturies, des prêtres brûlés vifs, ou accrochés à des crochets de boucherie, cela à deux pas de Madrid !

Jaloux charmant. Il m'a dit en me quittant : « Je suis content de vous avoir rencontré. Je pense souvent à vous, vous savez. »

J'écris cette note dans mon bureau. Regret de n'avoir pas suivi ce chien, pour tâcher de l'attraper. Un chien de plus. Je n'en serais pas mort.

Je pensais, en quittant Jaloux, comme les années affinent certains hommes, chez d'autres comme elles accusent l'originalité du visage.

Jaloux est des premiers. Georges Le Cardonnel des seconds. Je le lui ai dit il y a quelque temps, à une de ses visites au *Mercure*. Vallette sur-le-champ tout à fait de mon avis.

Mardi 29 *janvier* 1935. — Tantôt, visite de Gide, qui venait pour voir Vallette, qui n'était pas encore là. Il est entré un moment dans mon bureau, toujours charmant, cordial, simple. Nous nous sommes demandé mutuellement de nos nouvelles. Il va fort bien. Moi, à peu de chose près, je ne vais pas mal. « On se défend », a-t-il dit en riant. Il m'a demandé mon âge. « Vous devez certainement être mon cadet. » Je lui ait dit que je viens de commencer ma 64e année. Il s'est écrié : « Vous êtes mon cadet de beaucoup. — Quand êtes-vous né, lui ai-je demandé. Moi, en janvier 1872. » Il m'a répondu : « Moi, novembre 69. Hé ! vous avez vingt-six mois de moins que moi. C'est quelque chose. »

Il s'est lamenté sur les jours que nous vivons, les événements, les transformations sociales, dans les mœurs. « Nous sommes obligés de constater que tout ce que nous croyions bien assis, presque éternel, fiche le camp. Tout ce qu'ont célébré Renan, Berthelot, le libéralisme... On ne voit plus que des groupes qui, s'ils le pouvaient, se casseraient la figure. » Je lui concède que les temps présents ne sont pas beaux, qu'il n'y a partout que bêtise, médiocrité, vulgarité. Il est presque plié en deux dans le fauteuil des visiteurs. Il a ce mot : « Et puis, il y a trop de gens malheureux... » Je lui dis de penser un peu à la façon dont tous ces gens malheureux prendraient le bonheur s'ils en avaient l'occasion. Il me concède que ce serait affreux. Nous nous trouvons réunis sur ce point : il n'a jamais voté, comme je n'ai jamais voté, et sur le même état d'esprit : d'une façon ou d'une autre, nous serons toujours dupes. Au moins nous n'y aurons pas prêté la main. Ce que j'ai exprimé dans une note de *Passe-Temps :* supporter, sans participer.

Je lui dis que j'ai vu dans un journal qu'il était récemment à Rome, en même temps que Laval, notre ministre des Affaires étrangères. Il me dit qu'il y était allé voir un ami qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il me dit qu'il a rencontré là-bas le Herr Professor Curtius. Il a parlé avec lui de l'hitlérisme. Curtius lui a confié que, petit à petit, en Allemagne « on s'y fait ». Il lui a parlé du cours qu'il fait, je n'ai pas retenu quel cours ni où, de ses élèves : « Je pense tout ce que je dis à mes élèves, je ne leur dis pas tout ce que je pense. Quand je ne dis pas tout ce que je pense, ils me comprennent très bien. » Il a expliqué que ses élèves étaient au début très nombreux. Peu à peu, ils ont diminué, beaucoup retournant à des occupations matérielles. C'est aussi que beaucoup se sont faits horticulteurs. « De cette façon, explique Curtius, s'est fait un tri, un choix. Les élèves qui me restent sont vraiment des gens passionnés de savoir, de curiosité. » D'où il semblerait qu'il s'est fait en Allemagne, sous plus ou moins les doctrines sociales de Hitler, une réhabilitation des professions manuelles, une diminution du faux prestige du savoir quand

on n'est pas vraiment doué pour l'acquérir, ce qui est loin d'être une mauvaise chose. Autant de dévoyés en moins.

Je retrouve la nature du cours du Herr Professor Curtius. Il est professeur de Kultur.

Gide met l'œuvre de Mussolini bien au-dessus de celle de Hitler.

Je lui demande s'il est vrai que l'Italie est un pays de gens qui sont muets par prudence et nécessité. Il me dit qu'il en a été ainsi, les premières années. Mais là aussi, comme le lui a dit Curtius pour l'hitlérisme, « on s'est fait à tout » et on est aujourd'hui muet sans effort, par habitude prise.

Gide parle de la disparition, de la chute assez prochaine de Hitler, remplacé par des gens bien plus à craindre que lui.

Je ne sais plus ce qui l'a amené à me raconter, comme un exemple des affaires de certaines gens, ce qu'il m'a déjà raconté une fois : Roger Martin du Gard mettant toute sa fortune, ou presque, au point qu'il s'est trouvé ensuite obligé d'emprunter à son père (frère), à restaurer, installer une propriété à... [1] j'oublie toujours l'endroit, Roger Martin du Gard y a longtemps habité, dans laquelle il était certain de se plaire plus que partout ailleurs — puis s'apercevant un jour qu'il s'y ennuyait terriblement et qu'il travaillait mieux sur une table de café. Il vit maintenant à Nice, à beaucoup moins de frais, enchanté du changement.

PAUL LÉAUTAUD

1. En blanc dans le manuscrit (Bellême).

CHRONIQUE DES LIVRES

LA CRISE DES VALEURS SYMBOLISTES

par Michel DÉCAUDIN *(Privat)*

Ecartelée entre le passé et l'avenir, la période de vingt ans qui précède la guerre de 1914-1918, a rarement été située dans sa vraie perspective. La métamorphose du symbolisme, qui abandonne le pur domaine poétique où ses principaux tenants s'étaient jusque-là cantonnés, pour influencer toutes les provinces de la littérature, du théâtre au roman, n'avait encore jamais été analysée. Cette thèse de M. Michel Décaudin, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse, vient donc à son heure et comble une importante lacune.

En consultant, non seulement des œuvres exemplaires, mais les collections de la presse, des petites revues, des archives personnelles et des documents inédits, l'auteur est parvenu à éclairer bien des points obscurs d'une histoire littéraire dont nous n'avons retenu que les œuvres faites et non la manière dont elles se sont faites. Sur la grandeur et la décadence du naturisme et de l'humanisme, sur l'Abbaye, qu'il ne faut point confondre avec l'Unanimisme, sur les débuts de la Nouvelle Revue française, comme sur ceux de Larbaud, de Cendrars ou d'Apollinaire, nous disposons ici d'une information précieuse autant qu'éprouvée. Bref, cette thèse sera un indispensable instrument de travail pour les futurs historiens de cette période.

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique des livres page 42.)

EICHMANN
ET
L'OPINION ALLEMANDE

par Robert d'Harcourt

Nous ne retracerons pas ici l'histoire du procès Eichmann. Cette histoire a été écrite, et avec une surabondante richesse. Elle a rempli les pages de la presse mondiale. C'est aux réactions allemandes devant l'affaire Eichmann et particulièrement à celles qui nous ont semblé les plus caractéristiques, à celles qui ont immédiatement précédé l'ouverture des assises du tribunal de Jérusalem, que nous nous sommes attaché. Il nous a paru qu'il y avait dans les sentiments avec lesquels les Allemands allaient au-devant d'un procès dont l'importance pour leur pays ne pouvait leur échapper et qui était, dans une large mesure, le procès de leur Passé d'hier, un test psychologique intéressant.

⁂

D'abord deux lettres particulières d'Allemands. La première nous vient d'un correspondant berlinois dont les sympathies politiques vont au socialisme, ce qui explique suffisamment les pointes fort vives contre le gouvernement de Bonn que l'on trouvera dans les lignes qui suivent : « Ce procès me fait, d'avance, horreur. Il va porter à l'Allemagne un coup terrible. Je ne suis ni antisémite, ni philosémite. Je pense tout simplement qu'il ne fallait pas faire de mal aux Juifs, qu'il ne fallait pas toucher à un cheveu de leur tête. Je pense, non sans une certaine satisfaction dans le fond de mon cœur, que cette affaire va mettre, à Bonn, dans un assez cruel embarras quelques personnages politiques qui vont se voir démasqués. Voilà, en tout cas, une chose qui ne sera pas à regretter. Pour ce qui regarde la responsabilité du peuple allemand dans le crime commis sur les Juifs, voici mon sentiment. Beaucoup de mes compatriotes ne savaient rien de ces horreurs, car ces choses, bien entendu, ne paraissaient pas dans les journaux. Mais beaucoup aussi savaient, et ne remuaient pas le bout du petit doigt. Ce n'est pas seulement une poignée d'assassins qui porte la responsabilité, c'est notre peuple allemand tout entier. Il y a eu aussi beaucoup de coupables hors des frontières de l'Allemagne (notre correspondant fait ici allusion à l'inertie, à la lâcheté du monde devant la montée de la barbarie hitlérienne). Je crains beaucoup que ce procès ne donne un regain de force à l'antisémitisme. »

Et voici la seconde lettre :

« Des fonds de vase où beaucoup d'entre nous l'espéraient pour toujours ensevelie, la honte va remonter à la surface et y faire éclater sa puanteur. Cette honte sera la honte allemande. Ne nous faisons aucune illusion. C'est nous tous qui allons être éclaboussés et souillés par cette vague de boue. C'est notre peuple tout entier qui sera sur le banc de l'accusation. Ce procès va être une merveilleuse aubaine pour tous ceux qui ne nous aiment pas. Il ne nous servira à rien d'essayer de nous disculper, de dire que, de toute notre cœur, nous avons détesté et rejeté le crime. On nous dira : c'est vous qui avez fait Hitler, vous qui lui avez donné votre bulletin de vote, vous qui lui avez dressé des estrades, vous qui l'applaudiriez aujourd'hui encore s'il avait réussi. »

⁂

Voilà de sombres pages auxquelles nous sommes obligés de reconnaître une certaine lucidité. A côté de ces témoignages particuliers, écoutons maintenant les témoignages officiels. Et d'abord celui de l'homme placé depuis douze années au sommet du pouvoir. L'immense dommage susceptible de porter à l'Allemagne un procès qui sera la vengeance de tout Israël supplicié par le nazisme, le parti que ne manqueront pas d'en tirer à l'étranger tous ceux qui ne nourrissent pas à l'égard de l'Allemagne des sentiments particuliers de sympathie, la vague d'indignation que le procès soulèvera chez ceux-là même qui n'ont pas de préjugés défavorables à l'endroit de l'Allemagne — voilà ce qu'a vu tout de suite l'œil clair d'Adenauer.

Reprenons ses déclarations dans sa conférence de presse du 10 mars. Il parle ce jour-là non seulement devant beaucoup de journalistes de l'intérieur, mais aussi devant beaucoup de représentants de la presse du dehors.

Il commence par dire que ce procès va « sans doute aucun, réveiller toutes les abominations du IIIe Reich ». Il poursuit en disant qu'il n'est que « naturel et humain que le lecteur sans parti pris et même le lecteur bien disposé à l'égard de l'Allemagne frémisse d'horreur devant ces monstruosités ». Il croit bon d'ajouter (et il nous semble que le chancelier, toujours si habile, n'a pas été tout à fait aussi heureux ici que d'habitude dans le choix de ses mots, il nous semble que ceux qu'il prononce sont trop faibles !) « qu'il n'est pas impossible » que le jugement porté par l'étranger sur le crime hitlérien « déteigne » (Adenauer emploie le verbe : *abfärben*) sur l'ensemble du peuple, que le verdict de condamnation porté sur Hitler devienne un « verdict porté sur l'Allemagne ».

Citons, dans leur texte, les paroles qui suivent cette expression donnée à une appréhension justifiée : « Beaucoup dépendra de la manière dont, en Israël, sera mené le procès. J'ai pleine confiance dans le tribu-

nal et le gouvernement israéliens, pleine confiance qu'ils se refuseront à tirer de ce procès une exploitation politique, pleine confiance qu'ils ne veulent que la justice et rien que la justice. Le comportement israélien pèsera d'un grand poids sur l'opinion mondiale dans cette affaire. Aurai-je besoin de souligner l'atrocité de ce procès et de tous les faits dont il y sera parlé ? Considérez cependant, messieurs, que dans d'innombrables localités de l'intérieur de notre pays des Allemands ont été les victimes de l'atrocité hitlérienne et ont perdu la vie et que ces crimes ne pourront pas être élucidés au cours du procès, bref que nous autres Allemands avons, nous aussi, souffert, et de la plus atroce façon, du national-socialisme. Que pouvons-nous faire de notre côté ? Rien d'autre qu'attendre. Attendre le déroulement du procès. »

***

A la fin d'une conférence de presse de plusieurs heures, au cours de laquelle son étonnante résistance n'a pas fléchi un instant (nous sommes maintenant habitués à ce miracle de vitalité chez ce grand octogénaire !) Adenauer confesse le « grave souci que lui donne ce procès ». Non le procès « en lui-même » (il exprime à nouveau « l'absolue confiance » que lui inspirent les juges israéliens), mais les réactions qu'il provoquera dans le monde, les conséquences touchant l'Allemagne en général qui en seront tirées. Il revient avec insistance sur « les crimes commis en Allemagne sur des citoyens allemands, crimes identiques à ceux commis sur les Juifs ». Il estime utile d'ajouter « qu'on ne devrait pas oublier que la proportion numérique des nazis convaincus, égarés par les doctrines raciales et en même temps entraînés par le besoin de se faire valoir (*Geltungsbedürfnis*), n'était pas si grande qu'on veut bien le dire », que, tout au contraire, était « fort grand le nombre des adversaires du nazisme qui, quand ils avaient l'occasion d'aider un Juif, le faisaient avec joie » (le chancelier invoque ici son expérience personnelle d'Allemand très exactement informé demeuré dans son pays durant tout le IIIe Reich), bref, que ce serait « une injustice de vouloir rendre tous les Allemands responsables ».

La déclaration se termine par un appel à l'esprit d'impartialité des journalistes étrangers présents, dont « beaucoup sont depuis des années en Allemagne, connaissent beaucoup d'Allemands, savent ce que nous avons fait ». Ces témoins du dehors, en possession de tous les éléments d'un jugement droit, le chancelier les adjure de « l'aider pour qu'aucun dommage ne sorte de ce procès pour l'ensemble de l'Allemagne ».

Il termine en se félicitant de son attitude personnelle à l'égard d'Israël durant ses douze années de pouvoir, et en particulier du traité conclu avec ce pays, et en évoquant les « parfaites relations personnelles qu'il entretient avec Ben Gourion, dont il s'honore d'avoir l'amitié », enfin

en invitant ses auditeurs à voir dans les sentiments de Ben Gourion non pas seulement un témoignage de la « magnanimité d'âme » du président israélien, « mais un jugement porté sur le peuple allemand ».

⁂

Nous relisons ce long plaidoyer pour l'Allemagne dans la bouche de l'homme investi de la plus haute charge de son pays et ne pouvons nous empêcher de penser que le chancelier ne s'est pas montré ici tout à fait fidèle à son habileté coutumière. Ce « nous aussi, nous avons souffert des nazis », « nous aussi nous pouvons montrer nos martyrs », constamment répété, convraincra-t-il l'étranger auquel il est destiné ? Nous avons quelques raisons d'en douter. D'abord parce qu'il saute aux yeux qu'il n'existe *aucune proportion* entre les exactions — très réelles ! — commises par les nazis sur la personne d'Allemands suspects, ou convaincus d'hostilité au IIIe Reich, et l'énormité du crime collectif perpétré sur les Juifs. Et point davantage de parallèle possible entre la férocité de certaines exécutions de résistants allemands [1] et l'effroyable bestialité de forfaits comme ceux qui furent commis, pour ne prendre qu'un exemple, sur les Juifs de Pologne. Ces exécutions d'Allemands résistants, même celles qui furent ordonnées en série par Hitler après l'attentat à la bombe manqué du 20 juillet 1944, restaient dans le cadre d'infamies isolées. Il n'y eut pas, contre les Allemands opposants, de volonté ni d'organisation de *destruction collective*, pas de crime de génocide. Le four crématoire ne fonctionnait pas pour eux. Ce « traitement de faveur » était réservé aux Juifs et à toute la « sous-humanité (*Untermenschentum*) grouillante et pouilleuse » de l'Est.

Le chancelier est-il beaucoup plus adroit en insistant sur la générosité de cœur dont ont fait preuve, sous le IIIe Reich, « nombre d'adversaires du régime en aidant un Juif quand ils en avaient l'occasion » ? Cette générosité (courageuse parce qu'elle n'était pas sans danger dans le climat hitlérien), loin de nous, bien entendu, la pensée de vouloir la diminuer. Nous sommes toutefois obligés d'ajouter qu'elle n'avait tout son prix d'héroïsme que dans les débuts, et quand Hitler était encore dans tout l'éclat et toute l'insolence de sa fortune. Quand la guerre commença à mal tourner pour lui, il arrivait que l'aide au Juif malheureux ne fût plus tout à fait désintéressée. Il est connu que beaucoup d'Allemands avaient, comme on disait, « leur Juif » qui, dans leur pensée, était une « assurance contre tous risques » et devait être un « alibi » vivant, au jour prévu de l'effondrement.

1. Nous pensons ici à ces héros au cœur indomptable que furent des hommes comme Goerdeler, l'admirable maire de Leipzig pendu ignominieusement sur l'ordre exprès de Hitler, comme les participants du cercle de Kreisau : le comte Helmuth von Moltke, le R.P. Delp de la Compagnie de Jésus, York von Wartenburg, décapités à la hache, comme l'étudiant Hans Scholl, le professeur Huber et tant d'autres...

⁂

Très peu de jours après l'exposé du chancelier, daté du 10 mars, nous avons eu sous les yeux le grand discours prononcé par son rival électoral Willy Brandt devant l'Institut Herzl de New York et nous n'avons pu nous défendre contre l'impression d'un tour plus heureux. Impression résultant surtout de la franchise sans réserve du « mea culpa » national, du renoncement délibéré à toute invocation de circonstances atténuantes, de l'aveu du poison obscur qui n'a pas encore été entièrement éliminé du corps de l'Allemagne, de l'affirmation que « toutes les tentatives de réparation seront impuissantes à laver le peuple allemand du crime effroyable qui, en son nom, a été commis sur des millions de Juifs, crime qui continue à peser sur le monde dans lequel nous vivons et que seul le Créateur a le pouvoir d'effacer... Le passé nazi est là. Nous avons le devoir de le porter. Il est un héritage avec lequel doivent s'arranger nos enfants et petits-enfants ». Voilà des paroles de la plus noble franchise, sûres de leur effet dans les cœurs. Soyons attentifs à ces mots : « le crime commis au nom du peuple allemand ».

Oui, courageuses et *justes* paroles. C'était bien « au nom de l'Allemagne », d'une Allemagne renouvelée, rajeunie dans son plasma par la destruction de la « souillure juive », que s'imaginaient agir les fanatiques de l'épuration raciale et de la religion du Sang. Nous nous rappelons le caractère obsessionnel du mot « sang » dans le vocabulaire nazi. Hitler lui donne le premier son éminente dignité en fondant, après son putsch manqué du 9 novembre 1923, « l'ordre du Sang » (*Blutorden*). Dans les années qui suivent et que marquera l'ascension continue de la Croix Gammée, le mot se répand, pullule, envahit littéralement la langue [1].

Poursuivons notre analyse du grand discours new yorkais de Willy Brandt, à quelques jours de l'ouverture du procès de Jérusalem. Le salubre accent de franchise que nous avons souligné, nous le retrouvons dans les passages où est marqué le danger qui s'attachait au maintien, à des positions-clés de la République Fédérale, de hauts fonctionnaires que « leur propre pudeur eût dû en écarter ». L'orateur reconnaît sans difficulté qu'il existe encore des « difficultés » qu'il entend « ne pas minimiser à l'école, dans les universités, dans les organismes culturels ». Il reconnaît que « l'antisémitisme n'est pas mort » en Allemagne, mais croit de son devoir d'objectivité d'ajouter qu'il ne « dispose plus que de bases étroites ».

1. Ouvrons, au mot « Sang », le *Manuel du Compagnon du peuple*, dû aux soins érudits du docteur en droit Hans-Karl Leistritz (1936), nous trouvons à la suite « souillure du sang » (*Blutschändung*), « protection du sang » (*Blutschutz*), « honneur du sang » (*Blutsehre*), « camaraderie du sang » (*Blutsgenossenschaft*), « histoire du sang » (*Blutsgeschichte*), « lois du sang » (*Blutsgesetze*), « corruption du sang » (*Blutsvermischung*)...

Nous en passons et abrégeons, un peu essoufflé, cette foisonnante nomenclature !

Après avoir, une fois de plus, répété qu'il n'est « au pouvoir de personne ni d'effacer ni d'oublier » un passé de honte, il souligne cependant la nécessité pour son peuple, s'il veut vivre, de ne pas toujours « regarder en arrière ». L'Allemagne a le devoir du repentir, mais le repentir ne doit pas être la hantise stérilisante de la faute. Brandt rappelle — et ce passage est émouvant ! — le lumineux bienfait, l'évasion de l'asphyxie qu'a été pour lui un mot tombé, dès 1946, des lèvres d'un Juif américain d'origine allemande : « On ne peut pas demander à un peuple de se relever de ses ruines s'il se contente de murmurer indéfiniment : je suis coupable, je suis coupable. » Il ne faut pas que le Passé bouche l'avenir et devienne une prison. « Le seul terrain de l'action est le Présent. »

Brandt finit en adjurant ses auditeurs américains — et cet appel prend dans sa bouche un accent pathétique — de juger son peuple d'après son visage *d'aujourd'hui* et non d'après son visage *d'hier*, en considérant les hommes qui actuellement habitent et modèlent l'Allemagne, et non les êtres qui « après 1945 n'ont été que des spectres et retombent dans la vie des spectres » dès qu'ils surgissent un instant à la surface.

⁂

Aux témoignages déjà rapportés, nous voudrions ajouter la prise de position du plus important hebdomadaire de l'Allemagne du Nord. Le rédacteur de la *Zeit* se demande et demande à son lecteur, non sans une visible angoisse, quelle devra être l'attitude allemande devant le procès de Jérusalem : « Rentrer la tête dans les épaules et se taire » devant l'énormité des crimes que ce procès va « faire remonter à la surface » comme une fangeuse écume ? Se taire, parce que tout essai d'excuses, tout appel à la clémence est d'avance condamné par la monstruosité de l'abjection ? Se taire, oui — c'est bien la solution des uns. Mais il y a la solution des « autres » : parler au contraire, faire entendre, et bien haut, la voix de l'Allemagne. Non pour une impossible justification, mais en mêlant la voix allemande à la voix de l'accusation pour la renforcer encore. Battre sa coulpe devant le monde. Seul un « mea culpa » éclatant peut atténuer le poids écrasant du crime. Le silence est une lâcheté, une capitulation, presque une sorte de solidarité honteuse. L'Allemagne, plus que dans tout autre occasion, est placée devant le devoir de la virilité.

Quelle que soit l'attitude adoptée, elle n'échappera pas à la honte. Il n'y a pas pour elle d'évasion possible. Citons le texte même de notre témoin : « Ex-nazis, combattants de la Résistance, émigrés, indifférents, jeunes qui n'ont appris le crime qu'à travers le livre ou le film — nous tous, oui, nous tous, nous allons être confrontés avec le cas Eichmann. Nous voudrions, certes, que toute cette abjection soit enterrée à jamais, qu'on n'en parle plus, et un frisson d'épouvante nous saisit à la seule pensée des humiliations que va nous apporter l'année qui restera l'année du procès Eichmann, la seizième après l'effondrement d'Adolf Hitler.

Humiliations, je le répète, qui ne seront épargnées à aucun d'entre nous en tant qu'Allemand. Aucun Allemand ne pourra se dérober, même s'il peut se rendre le témoignage qu'il a été à cent pour cent contre les nazis. Aucun Allemand ne pourra nier que ce qu'a fait Eichmann n'ait été fait en Allemagne, n'ait été l'expression même d'un régime créé par des Allemands, d'un régime longtemps frénétiquement applaudi par eux. Maintenant c'est devant le tribunal du monde qu'une fois de plus nous avons à comparaître, devant un tribunal qui nous a *graciés*, qui ne nous a pas *acquittés*. »

Notre témoin se demande en finissant sur quels arguments le docteur Servatius, l'avocat rhénan d'Eichmann, pourra bien étayer la défense de son client. Qu'il a agi « sur ordre de ses supérieurs hiérarchiques » ? Argument par avance vidé de substance ! Eichmann n'est pas un petit « commis » exécutant mécaniquement des « ordres ». Ce rôle est dépassé par le volume même des « affaires (*sic !*) qu'il traitait ». Il n'est pas davantage un « sadique s'amusant à la destruction en masse ». « Le représentant d'un « système » — voilà ce qu'il est. D'un « système » auquel le peuple allemand s'était volontairement soumis. » Le crime d'Eichmann a été le crime d'un peuple égaré. L'homme que jugera Israël n'a été que l'exécutant d'une politique aux responsables de laquelle l'Allemagne avait donné un chèque en blanc ». « Quiconque parmi nous a une fois, une seule fois, cru que le Führer serait le libérateur de l'Allemagne, a sa place à côté d'Eichmann sur le banc de l'accusation. »

Que nul d'entre nous, ajoute notre témoin, n'ait un instant la folle tentation de tenter « d'en remontrer » aux juges d'Eichmann, d'essayer de contester ou même d'interpréter le verdict qu'ils laisseront tomber. Il n'y a de place ici pour aucune « exégèse ». Ces juges (Halevi, Landau, Raveh) sont d'anciens juristes allemands qui connaissent leur métier. « Ils ont en main le couteau du chirurgien et opéreront d'une main experte qui fouillera loin dans les chairs. » Devant ces perspectives, une seule attitude reste ouverte aux Allemands : rester dignes. « Boire en hommes la coupe d'amertume. On peut tout reprocher aux Allemands sauf la lâcheté. »

Il y a, dit notre témoin en finissant, dans l'acte d'accusation un mot terrible, un mot qui revient onze fois, le mot : « avec d'autres ». Eichmann a perpétré ses crimes « avec d'autres ». Qui sont ces « autres » ? Quarante-sept sont connus des juges. Leurs noms, à l'heure où écrit notre témoin, « sont encore tenus secrets ». Sur qui va encore s'abattre la honte ? Sur quels « collaborateurs » (*Kollaborateure*) d'Eichmann ? Il y en a à l'étranger. Il y en a en Allemagne...

⁂

Nous avons assez cité, assez traduit. Après des particuliers, nous avons entendu les deux hommes qui sont aujourd'hui les plus en vue dans leur pays, les deux hommes entre lesquels l'Allemagne aura, dans peu de

semaines, à choisir pour le poste de chancelier. Et enfin nous avons écouté la voix d'un des plus importants organes de la presse en République Fédérale.

Jetons un coup d'œil en arrière et tentons de conclure. Nous avons dit, en commençant, que l'état d'esprit dans lequel les Allemands abordaient le procès de Jérusalem était un « test psychologique » sur l'Allemagne actuelle. Cet état d'esprit, il nous semble qu'il est mis dans son plein éclairage par les documents que nous avons produits. Quels en sont les aspects dominants ? D'abord la peur. Plus que la peur : le tremblement dans l'attente d'un verdict qui, pour le peuple allemand tout entier, trop conscient des applaudissements qu'il prodiguait hier à son Führer aux jours de sa fortune, aura la solennité d'une sorte de « jugement dernier » (*Weltgericht* — c'est le mot qu'emploie le dernier témoin cité !). Ensuite la conscience lucide et torturante de la radicale vanité de tout effort de justification. Et enfin le courage, doublant curieusement la peur, la virilité devant l'épreuve, une espèce de noblesse dans l'acceptation de la honte, dans la résolution, les dents serrées, de « payer »...

Que dirons-nous, à notre tour, en notre qualité de témoin du dehors ? Que le seul plaidoyer possible pour l'avocat d'Eichmann serait celui qui montrerait le crime de son client inséparable du fond de toile d'un délire collectif. Le racisme, dans son expression spécifique : l'antisémitisme, est une psychose. Eichmann n'est compréhensible que lié à un moment tragique de l'histoire de l'Allemagne. Rappelons-nous le mot profond du plus grand philosophe de l'Allemagne contemporaine, Karl Jaspers : « des démons ont été déchaînés et ont fondu sur mon peuple ».

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

LA CÉLESTINE

EXCELLENTE initiative : la maison Denoël a réuni en un seul volume deux pièces célèbres dont il était devenu assez difficile de se procurer le texte. Il s'agit de la *Célestine* de Fernando de Rojas (1499 — Un jeune homme de bonne noblesse triomphe de la résistance d'une jeune fille non moins « bien née » grâce à l'appui d'une entremetteuse. Succès dont les conséquences sont tragiques) et du *Don Juan* de Tirso de Molina, prototype de tous les *Don Juan* de la littérature... Molina, moine, mourut en 1648, ayant écrit des centaines de pièces. L'adaptation de ces deux œuvres est due à G. Brousse.

L. T.

(Suite de la chronique des livres page 53.)

VARIATIONS SUR LES DAMES DU TEMPS JADIS A CHAMINADOUR

par Marcel Jouhandeau

Je ne sais s'il suffit que les mœurs dont on parle soient celles du temps passé pour qu'on leur prête gratuitement maints charmes : je ne vois pas les générations d'aujourd'hui avec les mêmes yeux que je voyais par exemple les jeunes filles et la femme d'autrefois.

Il me semble qu'il y a peu de rapports entre les grâces, l'élégance, la distinction, la bienséance, la courtoisie dont je fus le témoin, il y a bien plus de cinquante ans, et la vulgarité tapageuse ou terne qui les a remplacées, à tous les étages de la société.

Je relis, pour en faire un choix que je préfacerai, les lettres de Voltaire. Septuagénaire, il parle avec les mêmes regrets que moi sous le siècle de Louis XV de certains aspects du règne de Louis XIV finissant, sous lequel il avait grandi. Notre objet semble différent, Voltaire ne visant que la littérature, moi notre garde-robe, mais peut-être n'y á-t-il pas aussi loin de ceci à cela qu'on pourrait croire, si l'on a affaire ici et là à la rigueur ou au relâchement du goût.

Ma famille, on le sait, était des plus modestes. Eh bien ! quand je me rappelle les toilettes de ma mère et de tante Alexandrine dans de certaines occasions, en particulier, vers 1896, à la noce de l'oncle Henri, je ne vois rien qui en approche autour de moi, en ce moment, à la même échelle. Ma mère avait mieux que sa sœur le sentiment de ce qui convenait à sa situation et à son âge. Elle portait (et c'est encore comme si je

Ci-dessus : vue de Guéret au XIXe siècle.

la touchais) une robe d'ottoman noir, doublée de soie ; tante Ursule, son aînée, une robe de laine et soie gorge-de-pigeon, rose et verte, dont un échantillon m'est resté dans l'œil.

Je pourrais faire une description de tous les chapeaux que ma mère coiffa jusqu'à sa mort. Le jour de ma première communion, je revois, entièrement voilée de tulle grec mauve, sa capote de violettes de Parme et la bruyère épinglée sur la paille d'Italie que portait ma sœur, dont la robe plissée était de la couleur du champagne. Plus tard, je me souviens d'un chapeau Directoire vert brodé et à brides que ma mère arbora un soir au théâtre municipal, où l'on donnait pour la première fois *Cyrano de Bergerac*. Nous occupions une baignoire de face, à gauche de l'orchestre et certes, si je ne perdis rien du spectacle, il ne m'échappa point que mon père était fier de sa femme.

Marcel Jouhandeau enfant.

Les mœurs de ce temps étaient douces et les occasions de s'habiller, peut-être parce qu'elles étaient plus rares, en relevaient l'importance. On avait ses fêtes et, les foules étant moins nombreuses, on s'y faisait davantage remarquer.

Deux fois par semaine, il y avait un concert de l'orphéon sur la place Bonnyaud et chaque dimanche, aux abords de l'église, avant et après la messe de onze heures, entre deux haies de cavaliers soupirants, quel concours de nymphes, de Vénus, de Minerves, parées à qui mieux mieux ! Même les douairières imposaient par leur majesté. Je crois n'avoir jamais rencontré à Paris une authentique princesse qui m'ait fait oublier l'allure, le panache, de notre marquise de La Villotte, quand dans sa victoria elle s'acheminait l'été, route de Mandigour, vers la ville, brandissant sa belle tête léonine qu'elle dissimulait avec la dernière coquetterie, tantôt sous son ombrelle, tantôt derrière son éventail.

L'hiver, il y avait de grands bals, celui des *Dames Françaises* et celui des *Prévoyants de l'Avenir*, dans la salle des mariages de la mairie. Il n'y avait pas encore d'automobiles. A partir de dix heures du soir, le défilé des berlines commençait devant la porte de la boulangerie de ma grand-mère où je guettais, alerté par le pas des chevaux et les grelots de leurs colliers. Pour un moment, la triste et étroite rue de l'Ancienne-Prison prenait un air de gaieté inaccoutumée, folle, et quelle joie c'était pour moi d'apercevoir au passage, éclairée par nos quinquets, l'épaule nue de Mlle Toussaint ou la perruque blanche, constellée de diamants, de Mme Pineau de Montpeyrou.

Les processions de la Fête-Dieu étaient le prétexte d'un grand déploiement de luxe. Les extravagantes se mêlaient aux orphelines de l'hôpital en grand tralala, suivies de tous les ordres, des Enfants de Marie en bleu, des communiantes en blanc et du clergé dans ses atours dorés. Ce cortège

se déroulait de reposoir en reposoir, tous plus fastueux les uns que les autres, où pleuvaient les bénédictions et les pétales de roses, l'ostensoir rivalisant d'éclat avec le soleil.

La fête patronale se célébrait le jour de la Trinité. Alors déferlaient chez nous à cinq lieues à la ronde les paysannes, vêtues de clinquant, leurs cheveux cernés par le bandeau d'une coiffe au précieux fond de guipure et d'escalader les manèges et d'envahir les ménageries, en attendant la cavalcade de l'après-midi ou la retraite aux flambeaux du soir.

Mais je m'étends un peu trop sur ces festivités qui retardent le récit de ce que j'ai pu observer de plus gracieux au monde. (Entre parenthèses, il me faut dire que je considère les années de la Troisième République qui m ont vu naître, jusque vers 1912, comme une sorte d'âge d'or.) Chaminadour, à cette époque, avait son champ de courses à Charsat, comme Paris à Longchamp au bois de Boulogne. Les prix s'y disputaient à la fin du mois de juillet, au commencement des grandes vacances. Il fallait voir par un beau dimanche se suivre à la queue leu leu après-midi toutes les voitures découvertes en usage dans le pays, des plus pompeuses aux plus comiques. Le préfet, le maire, le commandant de la Place et leur famille, les riches bourgeois, les magistrats, les commerçants et jusqu'aux chiffonniers se pressaient en quête d'une place sur les gradins tendus d'andrinople de la tribune officielle ou derrière le cordage qui entourait la piste, gardée par les fantassins du 78e Régiment d'Infanterie en grande tenue.

Huit jours à l'avance, mon père avait retenu un break de louage chez le carrossier Auchâtraire. Il attelait sa jument Lise et toute la famille, quelques voisins alignés sur les sièges, fouette cocher ! Quelle bonhomie et quel éventaire de beautés c'était le long des pelouses. Mais où sont les chevaux et les belles d'antan ?

Les modistes.

On s'est étonné parfois de la richesse de mon vocabulaire pour tout ce qui concerne les étoffes et leurs colifichets : c'est qu'on ignorait sans doute que mes premières amies furent les modistes dont le magasin faisait face à la boucherie de mon père. Quand on m'avait perdu, on ne me cherchait pas longtemps, on me trouvait dans les cotillons où je vivais fourré. Ce fut d'abord une Mme Bourdois qui captiva mon attention, quand j'avais de six à sept ans, que je contemple encore au fond de ma mémoire, comme un cygne d'une blancheur immaculée, sans doute parce que son mari dont j'étais jaloux, mécanicien à la S.N.C.F., me semblait noir, comme il n'y a pas de nègre au monde.

A cette époque, on m'appelait, mon père surtout avec dépit, sur un ton de reproche : « Jean-la-Fille », pas du tout parce que j'aurais eu l'air d'une fille ou des goûts de fille, mais parce que je ne me plaisais

qu'avec elles. Les garçons m'effrayaient ; leur brutalité, leurs gros mots blessaient ma délicatesse. Les filles de leur côté se disputaient mes faveurs. N'est-ce pas, Nathalie Peynet ? n'est-ce pas, Marguerite Balnet ? On jouait d'un trottoir à l'autre à la poule perchée ou d'une porte cochère à une autre à cache-cache et dans nos entrechats mijotait souvent quelque idylle.

Mme Bourdois céda son fonds de commerce à Marie Detribchon qui n'avait pas vingt ans et mourait lentement, consumée par une lancinante phtisie. En moi son beau visage olivâtre, enluminé par la fièvre, garde toujours son air de masque d'or vert et le bleu pervenche de ses yeux de jade son reflet violet. Aussi longtemps que je vivrai, les couleurs de ce trésor intime ne se faneront pas. Mon bonheur, c'était de faire l'ascension de ses genoux, dès qu'elle ne travaillait plus, et de m'approcher de son cœur dont le parfum me faisait perdre un instant connaissance, surtout si pesaient sur mon jeune front les grappes de jais de ses cheveux.

Celle-là morte, ce fut le tour des petites Martin, une demi-douzaine de sœurs, aînées d'un seul frère. La modiste s'appelait Andrée. Germaine et Valentine étaient couturières, Gabrielle coiffeuse à domicile. Les deux autres, qui avaient fait leur noviciat et pris l'habit au Carmel de Limoges, où elles n'avaient pas été admises à prononcer leurs vœux faute de santé, avaient été rendues tour à tour à leur famille. Jeanne et Emilie et sans délai, sur deux plans différents ce furent elles qui m'initièrent à ce que l'amitié et la passion peuvent atteindre de plus rare. Cultivées l'une et l'autre, imbues à la fois de lectures profanes et mystiques, elles ouvrirent sous mes yeux les textes qui m'ont marqué pour toujours, en même temps qu'elles brûlaient pour moi, mais je crois bien n'avoir aimé en elles que leur amour. Brodeuses à l'infini, c'était merveille de les voir filer tout le jour toutes sortes de dentelles, ce qui me permet de distinguer aujourd'hui la broderie Renaissance de la broderie Richelieu, la dentelle rococo de celle du Puy ou du point d'Angleterre.

Le rez-de-chaussée était le fief d'Andrée. L'atelier de Germaine et de Valentine se situait au premier étage. Mes Héloïses habitaient les combles, où je les rejoignais parmi les nids d'hirondelles mais non sans m'attarder volontiers auprès des autres, plus profanes.

De ma onzième à ma dix-septième année ce fut là mon sérail qui se déplaçait avec moi pour m'accompagner à l'église ou dans mes promenades sur nos montagnes, comme une escorte privée.

Un événement notable, c'était deux fois l'an, aux changements de saison, le départ de la modiste et des couturières pour Paris d'où elles revenaient nanties de collections de chapeaux-modèles et d'étoffes de toutes sortes, inédites, que l'on déballait devant moi et devant ma mère, ma curiosité alertée par cette primeur à laquelle je dois sans doute la bonne éducation de mon goût. Le goût, qu'il s'exerce à propos de la forme d'une coiffure ou de la coupe d'un vêtement, de la composition

d'une phrase ou de la convenance d'un sentiment, n'est étranger à rien et demeure le même partout. C'est la part du jugement réservée à l'esthétique, le sens de « ce qui convient » qui résume jusqu'à la morale des Grecs.

Les grandes manœuvres.

Il y avait autour des années 1898-1908 à Chaminadour un essaim de jeunes filles, des pléiades de femmes splendides, comme il ne m'a pas été donné depuis d'en retrouver un aussi grand nombre dans un espace aussi réduit ; distinguées, libres sans facilité, bien élevées, ce qui les empêchait le plus souvent de se commettre, même quand elles paraissaient compromises.

Le 78e Régiment d'Infanterie occupait à Guéret la caserne des Augustines, un couvent désaffecté, ce qui amène à se demander où on logerait les soldats s'il n'y avait pas eu de Sœurs cloîtrées. Le dépôt de remonte était cantonné sur la place d'Armes dans un immense bâtiment, démoli depuis.

Comment, quand j'assistai pour la première fois au film de René Clair *Les Grandes Manœuvres,* ne me serais-je pas cru revenu aux belles années du Chaminadour de ma jeunesse ?

Le lieutenant de La Vergne me semblait une réplique d'un officier de dragons, don Juan fini, qui commandait le dépôt de remonte et sévissait à ce moment chez nous. Aussitôt, maintes créatures exquises, dont la silhouette s'estompait dans mon souvenir, se ranimèrent.

La Mme Rivière des *Grandes Manœuvres* me semblait réincarner une Mme Joseph, écuyère parfaite qui eût pu inspirer à Canova une Diane sans reproche. D'une taille au-dessus de la moyenne, sans rien perdre de sa féminité, une cravache en main, le port de tête altier, presque farouche, son buste élancé bien pris, comme sous une armure, dans sa redingote grise, elle avait je ne sais quoi de viril qu'accentuaient ses enjambées de chasseresse. Le charme de cette créature toute païenne était rehaussé par la présence dans son ombre d'une mère anglaise, exsangue, glacée, guindée, toujours en grand deuil, qui traversait deux fois le jour de part en part la ville, pour se rendre à l'église où elle demeurait des heures prostrée.

Autant que je me souvienne, il parut, alors que j'étais trop jeune encore et trop dévot pour m'y intéresser, un livre — sorte de chronique locale scandaleuse — qui fit grand bruit et que je souhaiterais vivement retrouver aujourd'hui, qui avait pour titre *Fusils de paille et sabres de bois.* L'auteur qui ne manquait ni de talent ni de malveillance, m'a-t-on dit, n'a pas révélé son nom, mais passait pour avoir appartenu à la garnison dont il ridiculisait l'histoire.

A côté de Mme Joseph, je placerais volontiers Marcelle Dornac, dont je fus amoureux. Depuis elle a brûlé longtemps avec succès les planches

de nos boulevards dans le voisinage de Lantelme. Fille d'un avoué, elle avait du chien, des ressorts d'acier. Son assurance m'intimidait, me terrifiait. Je n'ai jamais aimé que ce qui m'a fait peur. L'image que je garde d'elle reste gravée comme au burin : nous avions quatorze ans l'un et l'autre, j'étais debout sur le seuil de la boucherie de mon père, un peu après midi, au mois de mai, quand elle passa vêtue de crêpe (elle venait de perdre sa grand-mère), avec dans l'une de ses mains un bouquet des premières cerises parues au marché, dont elle avait détaché les plus belles qui brinquebalaient à ses oreilles.

Lors d'une de nos dernières rencontres, comme je lui demandais si *les Grandes Manœuvres* ne lui avaient rien rappelé : « Comment Marcel, vous ne savez pas que le lieutenant de La Vergne brigua ma main ? Mais je l'ai refusé. »

Je ne voudrais à aucun prix offenser les autres beautés qui m'ont ravi enfant et jeune homme, en les passant sous silence, mais comment les nommer toutes ? On me pardonnera de me contenter d'évoquer la phalange des sœurs Sauvanet, que leur père, architecte réputé, logeait dans un château de rêve de son invention, inégalement blondes, plus belles l'une que l'autre et l'autre que la troisième, sans qu'on pût dire laquelle l'emportait, comme la réplique du même être avec des différences, des nuances qui rendaient chacune incomparable. La merveille cependant, c'était que, si accomplies qu'elles fussent, elles ne parvenaient pas à éclipser leur mère sans âge et que je ne sais quelle magie apparentait à ce que la nature a proposé à notre admiration de plus exceptionnel ; je songe aux Wittelsbach, à la duchesse d'Alençon et à sa sœur l'impératrice d'Autriche.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Je dus naître à peu près au moment où s'ouvrait à Guéret, quelques années après le lycée de garçons, un lycée de jeunes filles, au grand scandale de la population. Durant toute mon enfance en effet, j'ai assisté au combat qui fut livré contre deux préjugés, qui voulaient, le premier que les filles ne pussent être élevées, bien élevées que par des nonnes, le second, qu'une instruction trop poussée ne convînt pas à leur sexe.

Deux couvents florissants se partagaient l'éducation de nos demoiselles, celui des Sœurs de la Croix et la Providence. Les immenses bâtiments du lycée, construits à mi-côte de la colline du Grand-Cheix, restant presque vides, l'Etat dut faire pression sur ses fonctionnaires, pour les obliger à soumettre leurs enfants à l'enseignement officiel qu'il donnait. C'était la saison des fiches. Un beau jour, un de nos préfets, nommé Monseil, sectaire forcené, alla plus loin. Il fit appeler mon père pour l'inviter, sous menace de perdre sa clientèle, à retirer ma sœur du couvent où elle apprenait à lire et à compter. Fièrement mon père lui

répondit : « Monsieur le Préfet, ma belle-mère et ma femme sont d'anciennes élèves des Sœurs de la Croix. Je n'ai pas lieu d'être mécontent des principes qu'elles y ont reçus. Qu'il vous plaise ou non, ma fille suivra les traces de sa grand-mère et de sa mère et je me passerai de votre pratique... »

Il est évident que les jeunes filles de la même génération qui avaient été formées, les unes par des religieuses, intelligentes sans doute, mais pourvues tout juste d'un brevet simple et les autres par des professeurs licenciées de l'université ou agrégées n'avaient presque rien de commun. Elles se toisaient, fortes de prétentions différentes, celles-ci convaincues de ne rien ignorer, celles-là contentes de leur excellent savoir-vivre. On ne pouvait nier qu'il manquait à la sensibilité des premières je ne sais quelle grâce, quand on eût souhaité les secondes plus averties, plus instruites.

Cette scission s'aggravait du fait que les jeunes femmes qui enseignaient au lycée, le plus souvent étrangères à la province, s'y trouvaient condamnées à une sorte d'isolement, mal vues, tenues à l'écart comme en quarantaine. En vase clos la température monte. Des scandales éclatèrent. Une directrice du lycée de jeunes filles se poignarda, sans qu'on ait jamais bien su le motif de cette violence. On imagine quel parti le clan opposé tira d'un incident aussi trouble et ce ne fut pas le seul. De bonne foi, on eût dû considérer ce genre d'aberrations comme strictement individuel. Beaucoup de professeurs du lycée de jeunes filles que j'ai connues personnellement ne laissaient pas d'être exemplaires et auraient pu rendre des points à certains cagots, moins chrétiens qu'elles.

Ce qu'il est amusant d'observer, c'est qu'en présence de cette concurrence de principes, il en existait une autre, non moins exaspérée et moins justifiable, entre les deux couvents en vue qui auraient dû s'épauler : celui des Sœurs de la Croix, implanté depuis longtemps dans le pays et la Providence qui à peine s'y enracinait. Les religieuses de la Croix obéissaient à l'esprit de saint François de Sales. La maison-mère se trouvait à Limoges et avait multiplié les fondations dans les sous-préfectures et même dans quelques bourgades plus ou moins peuplées de la Haute-Vienne et de la Creuse. C'était un ordre modeste qui visait à inculquer l'humilité et la douceur aux enfants que l'on confiait à ses soins. La règle était toute faite de courtoisie et d'amabilité. Ma grand-mère maternelle, ma mère et ma sœur ont subi cette discipline. Elles n'y ont pas du tout émoussé leur caractère, mais acquis une discipline qui leur a permis d'administrer assez heureusement leur vie.

Le programme de la Providence était différent. La supérieure, qui appartenait à une famille titrée, voyait grand. Elle n'acceptait pour élèves que les jeunes filles dont les parents n'exerçaient ni industrie, ni commerce, ni métier. Pour répondre aux exigences d'un pareil recrutement, on n'hésitait pas à emprunter, on bâtissait orgueilleusement, on achetait à tout prix les terres environnantes, on se meublait richement. Une telle ambi-

tion ne permit pas à la communauté d'attendre les lois de laïcisation imminentes, pour être dissoute. La Providence, quatre ans auparavant, fit banqueroute, fut vendue aux enchères, les religieuses une fois dispersées. Leurs élèves, ainsi jetées sur le pavé, furent disputées par le couvent de la Croix pour peu de temps et le lycée. Bientôt, le ministère Combes mettait la main sur les biens des congrégations et l'on décida de détruire de fond en comble le couvent de la Croix, dont il ne reste pas pierre sur pierre. Ma mère et ma sœur en ont pleuré. Sur l'emplacement de la belle demeure où enseignaient ces charmantes femmes se trouve aujourd'hui un jardin public, bien inutile dans une petite ville qui débouche partout sur la campagne. La Providence est devenue le musée de Guéret et la chapelle a servi longtemps de salle de conférences à l'anticléricalisme triomphant.

Petits métiers de femmes.

Avant d'entrer dans le vif de mon sujet, je voudrais ajouter un appendice à mon dernier propos.

Il y avait parmi les religieuses de la Providence des femmes fort distinguées. Je rappellerai seulement le souvenir de l'une d'elles, parce qu'elle fut mon amie. Elle était la sœur cadette d'un de nos plus grands savants du XIXe, le professeur Léonce Manouvrier qui succéda à Broca dans la direction du laboratoire d'anthropologie, à l'école des Hautes Etudes.

Sœur Marie-Emmanuel était en femme à peu près ce que Toulouse-Lautrec était en homme. Je veux dire qu'elle était petite, basse sur pattes, boulue, noiraude avec des yeux immenses, des sourcils énormes et un rien de moustache et de barbe. Si je l'ai comparée à Lautrec, c'est parce qu'elle était peintre, elle aussi, et peintre de talent. Quand elle dut quitter son monastère, elle vécut longtemps seule dans une mansarde où je la visitais, dont les fenêtres donnaient sur la Préfecture ; c'est dire que je jouais auprès d'elle le rôle que serait le mien, quinze ans plus tard, auprès de Marie Laurencin. J'étais adolescent à l'époque. De ma vie je crois n'avoir rencontré un être physiquement plus disgracié et qui eût plus de charme. Il était difficile de soutenir son regard, comme si des flèches de feu l'avaient parcouru, quand elle vous considérait à l'ombre de ses longs cils avec une attention passionnée.

Quelle surprise ce fut pour moi durant la guerre de 1914-1918 de la rencontrer par hasard (j'étais soldat), comme nous changions de train en gare de Saint-Sulpice-Laurière et de la retrouver embellie par le voile qu'elle avait repris. Son célèbre frère l'accompagnait, à qui elle me présenta, ce dont je ne fus pas peu fier. Autant que je me souvienne, ils se rendaient à Paris et j'en revenais. Je ne l'ai jamais revue.

Mais passons aux petits métiers en question qui avaient cours à une

époque désormais révolue : les coiffeuses à domicile étaient au nombre de quatre à Chaminadour. Bien avant le jour, l'hiver, elles partaient de chez elles pour se rendre chez leurs clientes respectives. Elles commençaient par les commerçantes qui devaient paraître dans leurs magasins de bonne heure, tirées à quatre épingles ; puis chez les petites bourgeoises qui se rendaient aux premières messes ; enfin chez les dames du grand monde qui avaient droit chaque jour à une grasse matinée. Rien ne m'amuse comme de me rappeler l'arrivée de sa coiffeuse chez ma mère, que pour la cérémonie on revêtait d'un peignoir de calicot blanc, avant de dénouer ses cheveux et le fer à friser, la brosse, le peigne d'entrer en action en même temps que les langues se déliaient. C'était l'heure de la gazette et la gazette, c'était la coiffeuse qui, allant de maison en maison, colportait tout naturellement à la première heure des nouvelles fraîches. Aussi bien, ma mère n'était pas seule à les entendre. Souvent, mon père accourait et quelques voisines. Il se formait une sorte de sanhédrin, que Mlle Banizette (c'était le nom de la coiffeuse), après avoir rangé prestement ses outils dans un grand sac de voyage, dispersait, sans tourner la tête, courant à une autre de ses clientes, autour de laquelle le même cercle se refermait.

Les quatre concurrentes ne s'aimaient guère. S'il leur arrivait de s'apercevoir à la croix des chemins, elles s'adressaient une pique, excepté si à ce moment le Bon Dieu passait sous un parapluie. Au bruit de la sonnette, je les ai surprises une fois toutes les quatre, un genou en terre, pour une fois accordées.

Un autre métier bien étrange qu'exerçaient deux ou trois bonnes femmes, c'était de prévenir pour les enterrements. Dès qu'il était bruit d'un décès, elles se portaient auprès de la famille endeuillée, et les voilà parties de porte en porte débitant le compliment, dont l'essentiel demeurait intangible, à part le nom du défunt et l'heure du convoi, et se terminait par le même refrain : on se réunira à la maison mortuaire. Elles disaient plus volontiers « mortuelle », ce qui faisait sourire. Qu'on imagine le calme d'une demeure après l'autre tout d'un coup troublé par cette visite et ces propos lugubres.

Il y avait à Chaminadour dans mon enfance (on l'a déjà vu) des modistes. La plus achalandée c'était une Mlle Capillon, aussi dévote que riche et sucrée. Sa spécialité était de confectionner les chapeaux de costume en usage dans tous les couvents du pays à deux lieues à la ronde, mais c'est des repasseuses que je veux parler, très nombreuses, parce qu'on portait en ce temps-là surtout des bonnets. Elles avaient toute une gamme d'instruments qui leur servaient à godronner, à tuyauter les plis arrondis des coiffes de mousseline. Or après 1910 l'une après l'autre, elles s'éteignirent et quand ce fut le tour de la dernière, j'entends encore ma mère s'écrier : « Heureusement ta grand-mère a eu la chance de mourir avant Mme Chabot ou elle aurait dû renoncer à son diadème. Plus personne aujourd'hui ne se prêterait à ce jeu de patience et j'ai même ouï dire que

Mme Chabot aurait été bien embarrassée, si son fer s'était brisé. On n'en trouve pas dans le commerce. Il n'y en a plus que dans les musées. Autres temps, autres modes. »

Les filles de mauvaise vie.

Il me semble qu'on pourrait finir par elles, à la condition de le faire avec décence et respect.

Je signale simplement qu'il y avait sur la route de Paris une maison qu'on appelait « la bonne Maison ». Les volets en étaient toujours clos, mais de la voie du chemin de fer on apercevait de beaux jardins où se promenaient l'été les pensionnaires en robes claires. Ce terme de « pensionnaires » égara longtemps mon imagination. Je crus, comme on ne les rencontrait jamais en ville, qu'il s'agissait d'une communauté cloîtrée du même ordre que la Providence.

Ce qui achevait de donner à cette institution un certain prestige, c'est que la tenancière, Mme Henri, était la femme légitime d'un grand seigneur fort riche qui avait accepté de partager publiquement son infamie. Il fallait voir M. et Mme Henri faire leur marché, escortés par deux énormes chiens danois, une domestique de couleur à madras portant le panier à la remorque, tous les fournisseurs à leurs genoux. M. et Mme Henri avaient soif de considération. Leur unique rêve était d'être admis dans le concert des meilleures familles, de s'asseoir à leur table. Si une sorte de pudeur ne les avait retenus, ils se seraient volontiers rendus à la grand-messe, le jour de la première communion de la fille de leur épicier qu'ils avaient comblée de cadeaux. Bien sûr, ce luxe ne leur fut pas permis, mais quand M. Henri entra en agonie, il demanda le prêtre, ce qui posa un étrange problème, un problème au moins imprévu, mais qui fut résolu évangéliquement et le Bon Dieu pour une fois pour le bon motif entra dans le mauvais lieu. Je laisse imaginer la scène, que Lautréamont a suggérée quelque part.

Voilà pour la tolérance. Nous avions aussi des maisons de complaisance, je veux dire moins taxées d'ignominie, où la luxure se cachait derrière un tripot.

De temps en temps, café chantant. Des filles très légèrement vêtues y dansaient, en s'égosillant, sur un piano à queue et ces nuits-là la paix des rues était troublée par Mme l'Avouée ou Mme l'Elue qui avaient fait irruption parmi les consommateurs et ramenaient leurs maris au domicile conjugal à grands coups d'ombrelle.

Les fils de famille, les magistrats, le maire entretenaient des amoureuses qui vivaient parfumées dans leurs alcoves, où elles ne cessaient de porter leurs mains inoccupées au-dessus de leur tête, pour les pâlir. Ils les épousaient quelquefois, mais rien n'était changé. On ne les fré-

quentait pas. Leur solitude avait je ne sais quoi de sacré et d'autant plus qu'elles étaient plus belles.

Elles n'en devenaient pas pour autant enragées, pas même méchantes. La bonté, la générosité était même leur unique ressource, pour triompher du mépris où les tenait un monde avare et cruel. D'aucunes sont mortes en odeur de sainteté, à force de charité. Certaines, vieillies, se faisaient dévotes. On les appelait couramment « des revenues de mal faire », ce qui était synonyme de « repenties ». Quelques drôles s'obstinaient à les appeler « des revenues de bien faire », sans doute parce qu'ils les préféraient pécheresses.

MARCEL JOUHANDEAU

CHRONIQUE DES LIVRES

HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE

par F. L. MUELLER *(Payot)*

On ne s'intéresse qu'incidemment à l'Histoire des Sciences d'observation ; dans aucune université, il n'y a de chaire d'Histoire de la Chimie ou de la Botanique, cela signifie simplement que c'est l'avenir de ces sciences qui compte, c'est-à-dire leurs *progrès*. Parler de leur passé est une activité qui leur est extérieure (puisqu'elle ne contribue pas à leur efficacité).

Que dire de la psychologie, qui est devenue, elle aussi, dit-on, une science d'observation, avec ses laboratoires, ses appareils de précision et ses savants ? Ce qui importe est sans doute aussi de la voir « progresser », et, à ce point de vue, il faut probablement attendre davantage des praticiens que de l'étude des textes des grands écrivains de l'Antiquité et de la Renaissance. Cependant, il se trouve encore des gens pour se demander si la psychologie se réduit bien exhaustivement aux tests, aux statistiques et aux rapports Kinsey.

La psychologie nous « parle de l'âme ». Platon, Descartes, Stendhal et Proust nous en parlaient aussi. Et si *le progrès* de cette science n'a rien à attendre d'eux, cela n'empêche pas qu'ils intéressent encore les esprits (peut-être non progressistes) qui croient pouvoir s'instruire sur eux-mêmes et sur leurs proches en allant consulter d'autres esprits, particulièrement ces grands Esprits qui ont pu penser, il y a très longtemps, des choses nous paraissant encore valables ; tels (pour n'en citer que quelques-uns), que Parménide et Aristote, Origène et saint Augustin, Descartes et Pascal, Léonard de Vinci et Paracelse, Leibniz et Spinoza, Locke et Berkeley, Kierkegaard et Nietzsche, Voltaire et Rousseau, Montaigne et Bacon, Kant et Hegel, Bergson et Maine de Biran, M. Mueller passe en revue les tentatives et les méditations de tous ces « psychologues » qui préexistaient à l'époque des laboratoires. Quant aux psychologues de l'heure actuelle, l'auteur nous en parle (méthode des tests, psychophysiologie, réflexologie, behaviorisme) sans négliger cependant de consacrer quelques mots très bien venus à certains « psychologues » ne dirigeant aucun laboratoire, tels que Merleau-Ponty, Sartre, Freud et Husserl.

R. CAMPBELL

(Suite de la chronique des livres page 69.)

UN GRAND HOMME D'ÉTAT MÉCONNU

YOLANDE D'ARAGON

par CHRISTIAN MURCIAUX

SUR une stèle brisée, quelques mots intacts, une date, permettent aux archéologues de déchiffrer une inscription, de découvrir une dynastie, de retrouver une civilisation. Ainsi, des faits indélébiles, des actes poudreux, des registres jaunis établissent seuls l'existence énigmatique d'une femme, armée d'une intelligence et d'une volonté implacables, qui poursuivit pendant un demi-siècle les plus vastes desseins. Nous connaissons son nom, quelques traits de son génie politique, une partie de ses entreprises. Nous ignorons son visage. Cette donatrice à genoux sur un vitrail du Mans, est-ce bien la reine de Sicile, celle que Charles VII, son gendre, nommait sa « Bonne Mère » ? Seules les armes qui rappellent les Quatre Royaumes fabuleux de Yolande identifient cette silhouette, mais chacune de ses paroles, chacun de ses gestes ont laissé dans l'histoire une puissante empreinte.

Qu'elle règne sous le nom de son mari ou de son faible gendre, qu'elle se serve comme instrument de Jacques Cœur, d'Etienne Chevalier, de Bureau, de Pierre de Brézé, qu'elle plie à sa volonté le roi fou Charles VI, le duc de Bourgogne, Jean Sans Peur, ou le vieux duc de Lorraine, qu'elle gagne par de mystérieux moyens à sa cause leurs favorites, l'action de Yolande d'Aragon est seulement dénoncée par « un blanc ».

Une fabuleuse ascendance préparait à son long règne la fille de Jacques Ier d'Aragon et de Yolande de Bar. Fille unique, Yolande, très tôt orpheline, ne se résigna jamais, semble-t-il, à être exclue du trône par la loi salique. Mais de sa mère, nièce de Charles V, elle avait hérité la prudence des Capétiens et les vertus pacifiques de saint Louis. Elle tenait de sa grand-mère paternelle, Constance de Hohenstaufen, la soif de domination qui poussait son ancêtre Frédéric II à étendre son empire jusqu'à Jérusalem.

L'esprit de domination de ce Faust couronné persistait en ses héritiers : Yolande ne renonça jamais aux royaumes légendaires de Sicile et de Jérusalem qu'elle tenait de lui ; mais elle devait aux rois d'Aragon

— Ci-dessus Yolande d'Aragon d'après le vitrail du Mans.

d'autres dons : la ruse et la dissimulation, l'intransigeance et le goût du secret.

Son grand-père, Pierre le Cérémonieux, s'était blessé lui-même volontairement à la main, pour effacer, par une goutte de son sang, la constitution que ses sujets venaient de le contraindre à signer. Et son peuple l'avait surnommé Pierre du Poignard. Orpheline, Yolande avait grandi à Barcelone, dans le palais de son oncle. Le roi Martin avait pour les somptueuses cérémonies liturgiques la même prédilection que pour les belles sentences, les jardins bien tracés et les manuscrits rares. Ce Marc-Aurèle du Moyen Age lui apprit sans doute à triompher du monde par une sérénité digne des stoïciens qu'il citait souvent. Et dans le cloître de Poblet, elle entendit le roi Martin disserter avec le pape Benoît XIII, son ami, sur les moyens étranges et les chemins détournés qu'emprunte la volonté de Dieu.

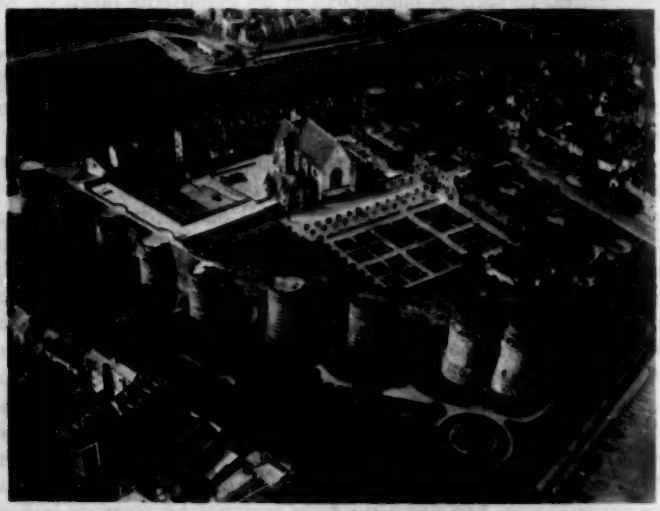
Fiancée à l'âge de dix ans à Louis d'Anjou, cousin germain du roi Charles VI, Yolande n'accepta cette union politique avec un de ses proches parents qu'après avoir vu son époux. Il était séduisant, courageux et chimérique. Au milieu d'un peuple en délire, Yolande fit son entrée en Arles. Cette jeune femme de vingt ans était déjà « la créature la plus royale qu'on pût voir en son maintien », selon les chroniqueurs. Dans le château de Tarascon fut célébré avec faste son mariage. Sur les murs fraîchement maçonnés, on déploya la tapisserie de l'Apocalypse dont quelques panneaux étaient terminés.

Par son mariage, elle adoptait pour patrie une terre ravagée par la guerre civile et l'invasion. Rien ne trahit qu'elle ait regretté le cloître de Poblet, le tranquille palais de Barcelone, les doctes entretiens du roi Martin et de ses amis, cette atmosphère de sagesse et de faste où la vie spirituelle du Moyen Age s'enrichit de la curiosité fiévreuse de la Renaissance. Seule la chapelle bâtie à Angers pour Yolande, tout près du logis où elle mit au monde son fils René, rappelle par son arc puissant le beau vaisseau de pierre du palais de San Agueda. Le roi René devait un jour traduire, dans ses miniatures, la nostalgie des chasses, des joutes, des tournois, des fêtes que Yolande avait connus à la cour brillante et raffinée de Barcelone où les usages de Catalogne se mêlaient aux modes venues de France.

Quels furent sur les bords de la Loire ou en Provence les débuts d'une jeune princesse dépaysée ? Yolande se contenta-t-elle de transplanter ses arbres familiers : les citronniers, les orangers, les figuiers, d'acclimater d'autres espèces ? Elle veillait sur tout ce qui s'accroît avec la durée, sur les forteresses dont les remparts se développent comme les troncs accroissent leurs écorces avec les années. Sur la pierre elle inscrivait la croix à double barre, Croix de Jérusalem devenue Croix d'Aragon, puis Croix d'Anjou, comme le signe d'une continuité victorieuse. Mais elle goûtait aussi les concerts de violes et de harpes ; elle emplissait ses volières d'oiseaux exotiques, ses cages de bêtes singulières et cette prédilection

trahissait la descendante de l'empereur Frédéric qui traversait l'Allemagne escorté de lions et de girafes.

Yolande fut instruite alors des épreuves du peuple, des caprices d'Isabeau de Bavière qui régnait à Paris près d'un dément. Les paysans murmuraient contre ses débauches, et la cupidité de ses favoris. On décrivit à la jeune princesse ce « Bal des Ardents », où les grands seigneurs déguisés en sauvages furent transformés en torches vivantes tandis qu'on arrachait à grand-peine aux flammes le roi fou. Cette fête tragique, cet



« Angers fut le bastion de Yolande d'Aragon. »

étrange feu de joie parurent sans doute à cette étrangère l'image même de la France.

Chaque soir, elle sortait du château d'Angers par la porte des champs qui existe encore, avec sa herse. Elle se promenait en courtoise compagnie au bord du fleuve, ou devisait dans la prairie. Un jour, un lapin surgit d'un terrier et se jeta dans sa robe comme s'il était apprivoisé. En creusant à cet endroit, on mit à jour, disent les chroniqueurs, une chapelle que Yolande fit restaurer. Cette histoire rappelle la miraculeuse découverte, en Espagne, de madones enfouies pour les préserver des sacrilèges. Mais les familiers de Yolande se souvinrent de cette bête craintive cherchant refuge sur les genoux de la reine de Sicile...

L'assassinat du duc d'Orléans par son cousin, le duc de Bourgogne, mit fin à la retraite de Yolande. La France se divisa en deux camps : les Armagnacs, partisans du duc d'Orléans, et les Bourguignons groupés autour de son assassin, le puissant et redoutable Jean Sans Peur. Sans

hésiter, Yolande accomplit alors le premier geste politique de sa vie : son fils était fiancé à Catherine de Bourgogne, le plus riche parti de l'Europe. L'enfant fut renvoyé à son père, avec ses tapisseries, ses trésors, les courtisans qui constituaient déjà la Maison de cette fille de duc. Dans ce geste d'intransigeance éclatent l'orgueil et la pureté, ces vertus aragonaises que plus tard Yolande apprendra à déguiser sans jamais y renoncer.

L'affront fait au duc de Bourgogne révèle que le duc d'Anjou le tient pour le meurtrier du duc d'Orléans. Mais Louis d'Anjou se souvient de ses droits sur Naples, où la reine Jeanne l'a reconnu pour héritier, de ses prétentions sur la Sicile, où il voudrait ceindre la couronne des Hohenstaufen. Yolande administrera ses terres de France, tandis que Louis part pour l'Italie, remporter des victoires sans lendemain et des triomphes sans profit.

Louis d'Anjou incarne l'esprit d'aventure et de magnificence. Il laisse à sa femme le soin de financer ses entreprises stériles et de rétablir, par des négociations, la situation compromise. Yolande d'Aragon fiance en 1413 sa fille aînée, Marie d'Anjou, si laide, dira un chroniqueur, qu'elle aurait fait peur aux Anglais, au plus jeune fils d'Isabeau de Bavière. Ce fils débile, d'un roi fou, héritera de sa mère une sensualité sans frein, de son père, un tempérament morbide qui fait de lui un jouet pour ses favoris. Le projet de mariage conclu, Yolande emmène sur ses terres son futur gendre, qu'elle élèvera comme un autre fils. Désavoué dès le berceau par sa vraie mère, Charles grandira à l'ombre de la reine de Sicile. En arrachant son futur gendre au climat d'émeute et de débauche qui règne à Paris, en séparant Charles de sa mère, Yolande ne poursuivait-elle qu'une politique familiale et égoïste ou pressentait-elle l'avenir ? Sa décision semble dictée par un don de double vue. Une suite incroyable de malheurs allait faire de ce benjamin, traité dès le berceau par Isabeau de Bavière en bâtard, le pivot de tous les efforts pour refaire la France. Dans le désastre d'Azincourt, la fleur de la noblesse française a péri ; l'héritier du duc d'Orléans reste prisonnier, l'armée est anéantie, le trésor vide. Coup sur coup, les deux fils aînés de Charles VI meurent mystérieusement. Charles de Ponthieu devient le dauphin de France. Comme dans certaines tragédies de Shakespeare, les morts s'entassent sur la scène ; il n'y a plus, comme principaux acteurs, que le roi fou, Isabeau de Bavière et le dauphin réfugié sous la protection de sa « Bonne mère ».

Louis d'Anjou disparaît à son tour rapidement. Avant de s'éteindre il recommande à sa femme de réconcilier le dauphin avec le duc de Bourgogne, c'est-à-dire de refaire l'unité de la France contre les Anglais.

Le malheur mûrit la vocation de cette jeune veuve chargée de cinq enfants, seul chef de la Maison d'Anjou. Les dangers et les menaces, les épreuves même l'obligent à prendre conscience de sa force. Isabeau de Bavière réclame à Yolande Charles, son dernier fils, si longtemps négligé. Isabeau, pour séduire de jeunes amants, a toujours plus besoin

de bijoux et de parures. Prodigue et avare, elle entasse l'or dans ses coffres et envoie une partie de ses richesses en Allemagne. Disposer du dauphin, c'est pour Isabeau s'assurer les largesses des Anglais.

En face de cette Bavaroise pareille aux reines voluptueuses de la Bible, Yolande d'Aragon manifeste une conscience rigoureuse de sa tâche. Comptable de la vie, des biens, de la sécurité de ses sujets, elle possède la rigidité d'une fondatrice d'ordre, la fermeté d'un chef d'armée. Dans sa réponse à Isabeau de Bavière, Yolande trahit son mépris pour la mère indigne, pour la femme frivole et corrompue. Sa lettre est un cri d'indignation et un manifeste politique. Un quart de siècle plus tard, Yolande résumera son œuvre en quelques mots. Nous n'aurons pas d'autres confidences que ces deux confessions publiques, qui révèlent le courage de la jeune femme et le détachement superbe de la vieille reine.

Cette lettre, comme l'a souligné Philippe Erlanger, est un acte : en refusant de livrer le dauphin, par l'intermédiaire d'Isabeau de Bavière, aux Bourguignons et aux Anglais, Yolande d'Aragon prend une décision capitale pour l'histoire de la France. Elle soulève pour une fois, la tapisserie qui nous dérobe ses traits, et son visage implacable apparaît : « A femme pourvue d'amants, il n'est point besoin d'enfant. Je n'ai point élevé et nourri celui-ci jusqu'à présent pour que vous le laissiez trépasser comme ses frères, pour que vous le rendiez fou comme son père, à moins que vous ne le fassiez Anglais comme vous. Venez le prendre si vous l'osez ; le garde mien. »

Mais cette lettre, plus qu'un refus, est un acte d'accusation. Yolande étalant aux yeux de tous, les désordres d'Isabeau de Bavière, lui impute la mort mystérieuse de ses deux fils. Elle ne rendra jamais celui qu'elle a choisi pour gendre et adopté pour enfant : « le garde mien ». Ces mots sonnent comme une devise.

Dès cet instant, le fléau de la balance penche du côté de Yolande, malgré l'inégalité des forces : derrière Isabeau de Bavière, se devinent la puissante Maison de Bourgogne, qui règne de Gand jusqu'à Dijon, les corporations de bouchers de Paris que la démagogie du duc de Bourgogne a ralliées à sa cause, le déchaînement de la plèbe qui terrifie les bourgeois de Paris, les Anglais qui viennent de s'emparer de Rouen et qui tiennent tout le sud-ouest de la France...

Pourtant, Isabeau ne relève pas le défi. La Reine de Sicile tend les premiers rets de sa toile. La Bretagne reconnaît, par traité, Charles comme fils légitime du roi. En novembre de cette fatale année 1417, Charles VI s'arrache à sa démence pour nommer le dauphin, lieutenant général du Royaume. Il autorise même Yolande à signer une trêve avec les Anglais par l'entremise du duc de Bretagne.

Lorsque Paris tombe aux mains des Bourguignons, Charles leur échappe de justesse, mais Marie d'Anjou reste prisonnière. La politique de Yolande, liée au mariage de sa fille avec le dauphin, est dangereusement compromise. En une année, son audace et son habileté rétablis-

sent la situation : son fils, René d'Anjou, épouse Isabelle de Lorraine. Déjà, Yolande a attiré la Bretagne dans l'orbite du dauphin. Maintenant, la Lorraine et le Bar sont assurés à son fils. Yolande semble prendre à revers les positions du duc de Bourgogne et obtient la libération de sa fille, qui épouse le dauphin à Bourges.

Ces négociations et ces alliances, ces vastes combinaisons, modifient l'aspect de la France. Mais Yolande maintient ses prétentions sur ses plus chimériques royaumes, tout en gérant, avec un libéralisme prudent, ses Etats d'Anjou et de Provence. A Aix-en-Provence, pendant trois ans, elle semble n'avoir pour but que d'abaisser les impôts, de lutter contre la spéculation, de châtier la calomnie. Elle se penche avec sollicitude sur l'Université d'Aix-en-Provence, fondée par son mari ; mais cette tête politique toujours en éveil, cette amazone si prompte à franchir des lieues pour défendre, à Barcelone, au milieu des juristes, ses droits, sait aussi sourire : elle accorde formellement aux étudiants le « droit de charivari ». Pendant qu'elle poursuit sa tâche de souveraine « éclairée », d'autres événements viennent anéantir la toile patiemment tissée.

⁂

Avec les Anglais, Yolande avait signé une trêve. Selon l'ultime recommandation de Louis d'Anjou, elle poursuivra la réconciliation du dauphin et du duc de Bourgogne. Le rôle mystérieux joué par la dame de Giac dans l'entrevue de Montereau fait songer aux interventions d'Alisson du May, auprès du duc de Lorraine ou de la touchante Odette de Champdivers, auprès du roi fou. Esprit politique, Yolande n'a jamais sous-estimé la force d'un beau visage, ni l'influence d'une maîtresse habile sur l'homme le plus résolu. Mais comment eût-elle prévu que cette rencontre entre le dauphin et le duc de Bourgogne dégénérerait en une rixe confuse, où Jean sans Peur, le meurtrier du duc d'Orléans, cette fois serait la victime ?

La rencontre pacifique qui devait consolider les avantages remportés par une patiente diplomatie s'est transformée en guet-apens : et l'assassinat du duc de Bourgogne rompt tout équilibre des forces : par le traité de Troyes, Isabeau marie sa fille au roi d'Angleterre, Henri V. Pour permettre à ce dernier de régner, elle n'hésite pas à désavouer le dauphin Charles et à le déclarer illégitime.

Cette péripétie est suivie d'autres malheurs : Charles VI, le roi fou, meurt, en même temps que Henri V. Il y a donc maintenant deux dauphins, deux régences. Charles VII, proclamé roi par Yolande, accorde sa confiance à des hommes qui le subjuguent par leur puissante vitalité. Des valets d'écurie comme Frottier, Giac, mari complaisant et ancien favori d'Isabeau, gouvernent désormais le jeune roi.

Yolande reprend sa tapisserie de Pénélope. Pendant plus de trois ans, elle n'a fait que veiller sur ses sujets de Provence. Maintenant elle s'ef-

force de rassembler les grands féodaux rebelles, de gagner — malgré le « guet-apens de Montereau » — la confiance du nouveau duc de Bourgogne, d'amadouer les Anglais, et de rompre leurs accords avec les Bourguignons, car Yolande ne saurait résister à la coalition de ses deux puissants ennemis. Mais, comment unir les indifférents, dissocier les forces hostiles, sans s'appuyer au moins sur une épée ? Yolande cherche des soldats, des armes qui assureront l'exécution et garantiront la durée de ses entreprises. Pour refaire la France, Yolande constituera une diplomatie, des finances, une armée, selon une procédure audacieuse et que, par la suite, d'autres souverains imiteront.

Elle trouve, pour mener ses négociations secrètes, des hommes comme Pierre de Brézé, à peine âgé de dix-huit ans ; elle s'appuiera aussi sur les ordres mendiants, puissant réseau d'information et de propagande qui aidera au triomphe de Jeanne d'Arc.

Pour remplir son trésor, elle découvre un argentier génial, homme d'affaires dont les projets seront repris trois siècles plus tard par les grandes compagnies. Ce Jacques Cœur n'est pas fait pour le trafic monotone de changeur, mais pour susciter les grands courants de l'économie mondiale qui donnent son nouveau visage à un siècle. Ce grand argentier fut-il un faux monnayeur ? Jacques Cœur dès ses débuts est la créature de Yolande d'Aragon qui, en 1427, par ses « lettres de rémission », l'a tiré de prison. Deux ans plus tard le convoi de vivres qui accompagne la Pucelle et pénètre dans Orléans affamé, sera payé par la « reine de Cicille » comme l'atteste un précieux reçu qui nous est parvenu.

Yolande a besoin de « techniciens ». Les fameux frères Bureau, passés du service d'Isabeau à celui du roi, organisent l'artillerie, arme « moderne », qui triomphera de tous les remparts en substituant l'offensive à la défensive. « Bureau vaut bien Ecarlate », diront les bourgeois des villes, jouant sur le mot de bureau qui signifie le drap rude dont sont habillés les vilains des campagnes et les artisans. Il ne manque à Yolande, pour commander cette armée nouvelle, qu'un grand capitaine. Ce connétable ne pourrait-il apporter au roi le ralliement des puissants féodaux toujours sollicités par l'Angleterre ? Yolande songe à Arthur de Richemont, frère du duc de Bretagne, déjà lié, par son mariage, à la maison de Bourgogne. Elle dicte ce choix à son gendre ; à force de flatteries et d'habiles concessions, elle convainc Richemont. Dans le même temps où la reine de Sicile offre au nouveau connétable un fastueux banquet, elle impose à ses gens et à elle-même les plus durs sacrifices. Et dans ses magnifiques châteaux d'Angers et de Saumur, Yolande fait régner les mœurs frugales d'un couvent...

En confiant à Richemont son armée, elle a consolidé son alliance avec la Bretagne que scellent les traités de Nantes, d'Angers, de Saumur. Richemont, dès ses premières opérations, montre qu'il n'est pas heureux à la guerre ; il est loyal. Yolande, à force de ténacité, en fera un vainqueur. Il est le frère du duc de Bretagne. Yolande réussit à marier sa fille

cadette dans cette puissante Maison. De Marie d'Anjou, Yolande a fait une reine de France ; de son fils René, le duc de Lorraine et de Bar. Sa fille cadette régnera à Nantes un jour. Louis III d'Anjou, fils aîné de Yolande, finira bien par reconquérir Naples et la Sicile. Charles, le plus jeune fils de Yolande, aura le Maine...

Comme les doigts obéissants d'une seule main, cinq enfants permettent à Yolande d'étendre à travers le monde sa prodigieuse volonté de puissance ; mais à nouveau son œuvre est menacée par les caprices du dauphin et les manœuvres de ses favoris. Or Charles VII ne peut s'émanciper de la tutelle de la Bonne Mère que pour s'acoquiner avec des compagnons de débauches. Pour ses complices il n'hésite pas à ruiner l'Etat.

Yolande doit entrer publiquement en lutte contre ce fils ingrat qui n'a de volonté que pour le pire. Elle appelle à son secours les bourgeois des cités qui se rallièrent au dauphin sous la sauvegarde de Yolande. Ces villes n'ouvriront leurs portes qu'au connétable et à la reine de Sicile... Yolande réussit à écarter, en leur offrant des prébendes, sur les terres de Provence, Frottier et Louvet. Il faut d'autres moyens pour se débarrasser d'aventuriers comme Giac et Le Camus de Beaulieu. Giac, surpris en plein sommeil dans les bras de sa maîtresse, pour obtenir la vie sauve propose une énorme rançon. Mais cet homme, qui a « vendu son âme au diable », se sait perdu. Il demande qu'on lui coupe le poignet droit, qui appartient, dit-il, à Satan. Il est, ainsi mutilé, ficelé puis jeté au fond d'un fleuve. Le Camus de Beaulieu sera pareillement exécuté, sous les yeux du roi épouvanté. Charles VII ne pardonnera pas au connétable ce crime nécessaire.

La reine de Sicile ne s'attarde pas sur ces meurtres politiques, pas plus qu'elle ne soupire en voyant compromis par le roi, les résultats chèrement achetés par son labeur et son courage. Elle cherche à colmater ces nouvelles brèches. Puisque Charles a besoin de compagnons pour partager ses débauches, elle ira jusqu'à choisir ses favoris, comme plus tard elle choisira ses maîtresses.

Les chroniqueurs, qui n'ont jamais mentionné la moindre plainte de la reine de Sicile, nous laissent pourtant deviner la secrète admiration, le curieux mélange de confiance et de frayeur que Yolande éveillait chez ses contemporains. Avant de se rallier à la cause du dauphin, les villes, qui sont toujours l'enjeu discuté de cette longue partie, exigent, pour garante, la reine de Sicile. En décembre 1427, par une démarche assez surprenante, les Etats généraux réunis à Poitiers ont suggéré à Charles VII de confier la régence à la reine de Sicile. Le roi est sous l'influence d'un nouveau compagnon, le duc de la Trémoille. Le favori ne songe qu'à écarter le roi de Yolande, à humilier le connétable de Richemont et à accumuler les « robberies et pillages sur le povre peuple ». Il puise son audace dans une longue carrière de trahisons profitables : Chambellan du duc de Bourgogne, amant d'Isabeau de Bavière, il a épousé la veuve du sire de Giac assassiné.

Pourtant le Trésor royal est vide, la France épuisée. Malgré une sage administration de ses Etats, la duchesse d'Anjou succombe sous le fardeau. Elle a dû demander au roi la Touraine pour l'indemniser de ses avances. Elle doit rappeler son fils d'Italie pour défendre ses propres Etats et le roi lui accorde 10 000 livres pour armer ses troupes. Après avoir tout donné, Yolande est contrainte de se faire rembourser comme un créancier à la veille d'être déclaré insolvable.

⁂

Charles VII fait son examen de conscience. Les dix ans d'échecs accumulés depuis la mort de son père ne sont-ils pas la meilleure preuve de sa bâtardise ? Pour seul salut il envisage la fuite. Réfugié en Ecosse ou en Dauphiné, il pourrait mener une vie de plaisirs faciles et dont nul, ni ses sujets, ni Yolande, ni Dieu, ne lui demanderait compte... Cet éternel adolescent, avec les années, n'a pas mûri. Et le dauphin devenu roi pèse davantage dans les bras de Yolande.

Si belle joueuse que soit la reine de Sicile, elle mesure les médiocres gains d'une immense partie. Dès 1424 elle a signé avec le duc de Bourgogne un accord pour donner à Charles de sages conseillers, pour veiller sur ses caprices. Elle a chassé de l'entourage de Charles, par la persuasion et par la force, d'indignes favoris : La Trémoille leur a succédé. L'intervention des Etats généraux, celle du Conseil, ont échoué. Yolande en vain a sacrifié Tanguy de Chatel que le jeune duc de Bourgogne tenait pour responsable de l'attentat de Montereau. Elle a usé de toutes les ruses pour agir contre Charles sans le discréditer aux yeux de son peuple ; tout est remis en question par la faiblesse de ce roi qui n'a de force que pour se nuire, de liberté que pour se perdre. En cette année 1428, les succès remportés par Yolande lui semblent dérisoires. Le rapprochement avec la Bourgogne qui en 1423 inquiéta les Anglais n'a pas abouti à une réconciliation.

Ce n'est pas de la France ni d'elle-même que Yolande désespère. L'Aragonaise n'a été surprise par aucune conjoncture politique, aucun désastre militaire, aucune traîtrise, aucun renversement d'alliance. Elle n'a jamais douté ni de ses amis, ni de ses ennemis, mais elle désespère en secret de ce gendre toujours à la merci d'un nouveau compagnon de plaisir, de ce roi, selon le témoignage des chroniqueurs, « muable et diffident », c'est-à-dire changeant et défiant.

Les avantages provisoires accordés à ses enfants, les médiocres compensations qui lui ont été reconnues, voilà pour Yolande les fruits de tant de courage et de lucidité, d'audace et de prudence, de fermeté et de rigueur. Les alliances flatteuses qu'elle a conclues pour ses aînés sont aussi des victoires précaires. En Lorraine, le duc de Bourgogne a suscité un rival à René d'Anjou. Le fils de Yolande ne régnera qu'au prix d'une guerre...

Par l'un de ces frères prêcheurs auxquels se confessa Jeanne d'Arc, Yolande, grande protectrice des ordres mendiants, dut apprendre la mission confiée par Dieu à une enfant. Et Baudricourt, intime ami du roi René, qui d'abord reçut si mal Jeanne, révéla sans doute à la reine cette dernière chance que lui offrait le Ciel.

René et sa femme, Isabelle de Lorraine, se trouvaient-ils à Nancy lorsque Jeanne d'Arc, consultée comme un thaumaturge, enjoignit au vieux duc de Lorraine de changer de vie, au lieu de se plaindre de ses maladies ? La main de Yolande se retrouve dans le choix des compagnons de route de Jeanne d'Arc : Jean de Metz et Bertrand de Poulangy, jeunes gentilshommes de l'entourage de la reine de Sicile, familiers de son fils, séjournent très à propos à Vaucouleurs pour accompagner Jeanne d'Arc dans son extraordinaire chevauchée à travers la France, de Domrémy à Chinon.

A Chinon, le duc d'Alençon, celui que Jeanne d'Arc appellera « mon beau duc », qui fait partie du « clan » de la reine de Sicile, servira d'introducteur à la Pucelle. A Poitiers, Yolande, mentionnée parmi les matrones qui examinent Jeanne, se porte garante de sa virginité, c'est-à-dire de l'authenticité de ses visions, car le Diable selon les théologiens de l'époque ne peut choisir pour complice une vierge. Désormais, Yolande d'Aragon se dissimule dans l'ombre derrière la silhouette étincelante d'une adolescente qui caracole dans son armure blanche, sur son cheval blanc. Entre les deux femmes s'établit une tacite entente. Le sens politique de Yolande, la connaissance méprisante qu'elle a des intrigues où les passions et les intérêts jettent les hommes, viennent secourir la naïveté et l'enthousiasme de Jeanne d'Arc. Dès qu'une décision capitale s'impose, dès qu'il faut choisir entre la marche sur Rouen pour chasser les Anglais, ou la marche sur Reims pour sacrer le roi, Yolande et Jeanne sont d'accord, mais la reine des Quatre-Royaumes est fidèle à son personnage : Jeanne d'Arc entrera dans Orléans à la tête d'un convoi de vivres, payé par la reine de Sicile, mais Yolande demeure invisible. Pour armer Jeanne d'Arc, elle engage ses bijoux et fait fondre sa vaisselle. Avec impatience, elle suit l'avance de la Pucelle vers Reims, mais elle n'apparaît pas lorsque Charles VII reçoit la couronne.

Selon le mot de Jehanne d'Orliac, Yolande est le plomb dur qui relie entre eux les morceaux du vitrail où Jeanne d'Arc apparaît.

Mais leurs objectifs diffèrent au lendemain du sacre. Jeanne veut par force bouter l'Anglais hors de France ; Yolande reprend ses pourparlers secrets avec le duc de Bourgogne ; après les succès militaires, couronnés par la victoire mystique du Sacre, la diplomatie doit se substituer à la guerre. La politique de la reine de Sicile change d'instruments ou de personnes sans jamais dévier de son but. A Paris, Jeanne d'Arc éprouve devant la porte du Faubourg-Saint-Honoré son premier revers. Yolande inspirait-elle le duc d'Alençon qui soutenait Jeanne d'Arc dans sa tentative ? Charles VII, en donnant l'ordre de rompre sur la Seine le pont

de bateaux, rendit impossible la poursuite du siège. C'est sous le toit de Yolande, près de Marie d'Anjou, que Jeanne d'Arc passa la Noël. C'est le temps où la Pucelle, selon les historiens, « mène un train de comtesse », porte de belles robes avec une naïve coquetterie, qui lui sera reprochée pendant son procès.

Entre la petite paysanne et la reine des Quatre-Royaumes se cache une secrète parenté. La même foi en une mission inspirait ces deux créatures, si différentes ; mais Yolande s'appuie, avant tout, sur la durée : pendant plus de quarante ans, elle mènera le même combat, usant tour à tour de la violence et de la douceur, du meurtre politique et de la persuasion. Jeanne, elle, dès le départ, sait qu'elle dispose de peu de temps pour accomplir de grandes choses : « Il faudra bien vous servir de moi, je ne durerai sans doute pas plus d'un an », a-t-elle dit par une étonnante prescience en arrivant à Chinon. Au milieu des combats, même lorsqu'elle dort à « la paillade » dans une grange près de ses lieutenants, lorsqu'elle chasse les filles perdues de son camp, Jeanne reste étrangère aux faiblesses des hommes. Elle ignore les moyens devant lesquels la reine de Sicile, héritière de grandes dynasties, ne reculera pas : la ruse, la corruption, le poignard, la complicité des favorites et des conseillers. Tombée aux mains des Anglais, Jeanne d'Arc ne désavouera ni le faible Charles VII, ni la reine de Sicile. Lorsqu'on voudra lui faire reprendre ses vêtements de femme, elle nommera pudiquement Yolande d'Aragon : « Si je l'avais fait, c'eût été pour plaire à ma reine. » Il ne peut s'agir de Marie d'Anjou ; il n'est alors d'autre reine en France que Yolande d'Aragon. Peut-être n'est-il pas d'autre roi, comme en témoigne la démarche des Etats généraux lui offrant en 1427 la régence.

Lorsque la Pucelle tombe aux mains des Anglais, Yolande d'Aragon l'a-t-elle vraiment abandonnée ? On n'en possède nulle preuve. La cause du roi reste solidaire de celle de Jeanne : si Jeanne n'est qu'une sorcière, la délivrance d'Orléans, la victoire de Patay, le sacre de Reims sont de faux miracles. Oublier ou rejeter Jeanne serait pour Yolande renier son œuvre. Au début de sa captivité, Jeanne reste convaincue qu'elle sera bientôt délivrée. Est-ce l'illusion d'une enfant de vingt ans qui ne peut consentir à la mort ou l'écho de quelque message ? Ses compagnons rôdent autour de Rouen pour tenter un coup de main. Qui leur fournit les subsides dont nous avons la trace, qui conseilla à Jeanne de se réclamer du Pape de Rome, qui réussit à introduire dans sa geôle des avocats comme frère Isambart ? Tout suggère Yolande aux aguets.

Mais Yolande est à bout de ressources. Elle a engagé entre les mains de banquiers ses joyaux, sa vaisselle. Les négociations secrètes sont la seule issue pour sauver Jeanne. De tous côtés Yolande doit lutter, tandis que dans les campagnes et dans les villes, les processions se multiplient pour arracher au Ciel la délivrance de la Pucelle. Yolande cherche à rame-

ner au roi la Bretagne, comme elle lui a déjà gagné la Lorraine : la fille cadette de Yolande va épouser le fils du duc de Bretagne. Jeanne est brûlée en mai 1431. En août 1431, le mariage de la fille de Yolande est célébré avec éclat. Le résultat de cette union apparaît vite : en février 1432, un traité avec le duc de Bretagne et le connétable de Richemont est signé par Yolande au nom du roi. Désormais la Bretagne, déclinant les offres de l'Angleterre, gravitera dans l'orbite française.

⁂

Après avoir lié la Bretagne à sa politique, Yolande réussit, en mariant son fils aîné Louis III à la fille du duc de Savoie, à s'assurer l'alliance d'une autre Marche du Royaume. Cette femme, qui s'appuie sur une faible armée et un maigre trésor, poursuit l'encerclement de la Bourgogne. Elle fait le siège de Paris non pas, comme la Pucelle, en montant à l'assaut d'un rempart, mais en investissant progressivement le cœur de la France. Cette immense tâche ne la détourne pas d'un autre labeur : veiller sur Charles VII tombé sous l'emprise du duc de la Trémoille. Cette fois encore, Yolande aura recours à la séduction et au complot. Elle fait entrer au Conseil du roi son plus jeune fils, Charles du Maine. Jusqu'alors, Charles VII a été subjugué par la violence de ses favoris, fasciné par les débauches qu'ils lui promettaient, ou bien dominé par l'intelligence sans défaut et par la volonté implacable de sa belle-mère. Il s'est toujours trouvé en tutelle, quels que fussent les moyens, le but et le caractère de ses tuteurs. Avec Charles du Maine, adolescent qui semble n'avoir hérité de sa mère que le charme et l'habileté, Charles VII découvre un sentiment nouveau : il devient l'aîné, le protecteur. Yolande n'a pas le temps de savourer cette trêve : voici qu'à l'instigation de La Trémoille, un chef de bande castillan ravage l'Anjou et la Touraine.

Pour rejeter ces incursions, Yolande chevauche à la tête de ses troupes comme un chef d'armée. Il faut rendre au roi sa liberté, aux bourgeois et paysans la paix. Yolande tient avec ses fidèles un conseil de guerre. On décide à l'unanimité d'assassiner le favori. En vain La Trémoille, qui se méfie, loge-t-il dans la chambre voisine du roi. A l'heure dite, les conjurés s'emparent du favori. Il est transpercé de coups. Ses cris réveillent en sursaut Charles VII, mais rassuré par Marie d'Anjou, que sa mère a mise dans le secret, le roi se rendort tandis qu'on emporte son favori ligoté, ruisselant de sang. Mais le poignard a glissé...

En décidant de supprimer La Trémoille, Yolande obéit à la raison d'Etat. Pourtant elle lui laisse la vie. Dépouillé de ses charges, le favori est chassé de la Cour et par serment promet de n'y plus revenir. Le lendemain, Yolande revendique cet assassinat qui n'était qu'un acte de justice et Charles feint la soumission.

A Cozenza en Italie, après une longue campagne semée de victoires et de défaites qui rappellent les vaines chevauchées de son père, le fils aîné

de Yolande s'éteint. René, duc de Lorraine, contraint de livrer combat pour entrer en possession de ses Etats, tombe aux mains du duc de Bourgogne. Prisonnier à Dijon de Jean le Bon, le roi René est traité d'une manière barbare, contraire aux usages de la chevalerie. Pour se distraire, dans sa prison, résigné ou indifférent, René peint le portrait du duc de Bourgogne, son parent et son geôlier.

Par l'entremise de ce prisonnier, les pourparlers de paix entre l'Angleterre, la Bourgogne et le roi de France s'engagent. Au cours des négociations à Nevers le duc de Bourgogne exige que, dans le traité de paix séparée avec le roi de France, le roi René ne soit pas mentionné. Yolande s'incline : le salut de la France passe avant le sort de son fils.

Le traité d'Arras, signé en 1435, consacre cette réconciliation entre Bourguignons et Armagnacs que Yolande a toujours poursuivie : au prix de lourdes concessions, Yolande d'Aragon rend à la France sa capitale. Mais avant d'ouvrir à Charles VII les portes de Paris, les citoyens, craignant les représailles, le pillage et l'incendie, exigent pour leurs personnes et leurs biens la sauvegarde de la reine de Sicile...

Yolande ramenait à Paris le fils qu'elle avait, vingt ans plus tôt, refusé de rendre à sa mère Isabeau ; mais Yolande n'assista pas à l'entrée de Charles VII ; comme au sacre de Reims, une autre femme attirait tous les regards : c'était la nouvelle favorite, Agnès Sorel.

A ce propos Michelet accuse Yolande de manquer de scrupules. Mais l'œuvre de Yolande, immense et précaire, demeurait à la merci du caprice de Charles VII. La triste Marie d'Anjou ne pouvait défendre des tentations son époux. Dès ses débuts, Yolande n'avait pas hésité à gagner à sa cause la maîtresse du vieux duc de Lorraine ou celle du duc de Bourgogne. La passion de Charles VII pour une tendre jeune femme ne pouvait scandaliser Yolande qui cherchait une alliée. Un texte de l'époque nous dit que la reine de Sicile avait « nourri, dès sa jeunesse », la Demoiselle de Beauté et la comblait de bienfaits, si bien qu'Agnès Sorel « tenait Etat comme une princesse ». Et Michelet conclut : « les deux filles qui vinrent à Yolande, de Lorraine : Jeanne d'Arc et Agnès Sorel, la sainte et la maîtresse, chacune à sa manière, servirent le roi et le royaume ».

Yolande noua avec la jeune favorite un pacte tacite et loyal qui rappelle celui qu'elle avait fait avec Jeanne. Les deux femmes eurent le même ennemi, La Trémoille ; les mêmes amis, Pierre de Brézé, Jacques Cœur, le connétable de Richemont, soutinrent Agnès, comme ils avaient soutenu la Pucelle.

Cette curieuse politique de clans, basée à la fois sur l'élection et sur les alliances — le fils de Pierre de Brézé épousera la fille d'Agnès Sorel — vaut ce que valent la protectrice et les protégés. Yolande a toujours su s'attacher des hommes sûrs, d'une intelligence et d'un caractère singuliers : Brézé, diplomate et capitaine hardi, Etienne Chevalier, grand commis, Jacques Cœur, financier et navigateur, les frères Bureau.

***

Dans ces années où la reine de Sicile goûte un tardif triomphe, elle semble aussi deviner sa fin prochaine. Elle cherche déjà ceux qui lui permettraient d'agir, au-delà de la vie, sur ce faible gendre ou sur son fils René, qui va recouvrer la liberté contre une énorme rançon. Elle ne songe pas à s'appuyer sur les grands féodaux qu'elle a mis près d'un demi-siècle à rallier à la cause royale. Ses alliés, qui feront plus tard figure de disciples, demeurent toujours Bureau, Brézé, Etienne Chevalier, Jacques Cœur. Dans ces hommes aventureux et sages, elle trouve ses véritables partenaires et ses égaux. A Jacques Cœur elle pourrait emprunter la devise, qui court encore sur les murs de sa maison de Bourges : « A cœur vaillant, rien d'impossible. »

Elle se soucie aussi de donner à ses improvisations, aux expédients de génie, qui lui ont permis de tenir en échec tant d'ennemis, une forme plus durable. Ce n'est pas assez d'avoir en Jacques Cœur un argentier habile, capable de percevoir les impôts et les revenus des domaines sans épuiser les ressources du pays, de fixer le titre de l'or et de stabiliser la monnaie ; Yolande veut organiser un Trésor public avec ses recettes régulières, un contrôle exact des dépenses.

A Orléans en 1438, pour la première et dernière fois, dans la salle des Etats généraux, la reine de Sicile apparaît à la droite du roi. Il faut que Charles VII ait une armée régulière pour échapper aux exigences des grands féodaux et pour mettre fin aux pillages des mercenaires. Yolande qui gouverne depuis près d'un quart de siècle sent le poids de la guerre, mais elle sait qu'on ne peut entretenir une armée sans impôts. Elle jette ainsi les bases d'un Etat moderne après avoir forgé de toutes pièces une diplomatie, un système politique et favorisé l'audacieuse expansion de Jacques Cœur dans toute la Méditerranée. Elle est la fille de ces Catalans qui bâtissaient au cœur de Barcelone un immense mirador pour suivre leurs navires jusqu'au bout de l'horizon.

Puis Yolande abandonne sa forteresse d'Angers, son beau château de Saumur. Dans la retraite et le recueillement elle veut achever une vie dont la puissance et le secret furent la loi. A Saumur, dans une île enlacée par les bras du fleuve, subsiste, intacte au milieu de pauvres maisons bombardées, la demeure où Yolande d'Aragon dicte son testament. Dans les encadrements des fenêtres, les chiens qu'elle aimait se poursuivent encore, sculptés dans la pierre. Distribuant le peu qu'elle possédait, elle s'accuse de laisser à ses enfants un maigre patrimoine, « ayant dû sacrifier tant de biens à la défense du pays ».

Par pudeur Yolande évite de nommer ce pays, cette patrie. Mais en prononçant ces mots insolites, elle découvrait la passion qui avait transfiguré ses échecs comme ses victoires. Et cet amour s'adressait non à une créature mais à un peuple souffrant. Louis XI, qui a grandi sur ses genoux, défi-

nira un jour Yolande : « une âme virile dans un corps de femme ». D'un cœur ferme Yolande aborde la vieillesse. Elle pourrait dire, comme cette héroïne de Gœthe : « Je serais seule si les plus grandes passions de l'âme ne me tenaient suffisamment compagnie. »

Les Ecossais et les Bretons avaient servi fidèlement Yolande : elle favorise l'union de son petit-fils, le futur Louis XI, avec Marguerite d'Ecosse. Déjà à Domrémy Jeanne d'Arc, instruite par Jean de Metz ou Bertrand de Poulangy, parlait de cette dauphine qui viendrait d'Ecosse. Jeanne d'Arc n'était plus que cendres lorsque Yolande accueillit, dans son château de Tours, la jeune dauphine.

Pourtant, ces succès ne peuvent rassurer la reine de Sicile vieillissante, pas plus que les récits de l'entrée du roi à Paris, au milieu des cloches et des applaudissements, suivi d'Agnès Sorel dans une robe à ceinture de velours rouge, avec un grand voile bleu, des souliers à la poulaine, son flexible cou et sa gorge disparaissant sous les colliers d'émeraudes.

Yolande laisse à d'autres le soin de triompher mais elle obtient la libération du roi René. A peine libre, René part pour l'Italie où sa femme, la vaillante Isabelle de Lorraine, combat pour conquérir un royaume chimérique. Yolande doit donc administrer encore les biens de son fils et se pencher sur les enfants de René, sur cette petite Marguerite qu'elle élève près d'elle sur les bords de la Loire. A l'âge de huit ans, Marguerite étonne déjà les visiteurs par sa précocité, son savoir et son maintien. Il n'est jamais trop tôt, ni trop tard pour régner. A soixante ans, Yolande croit commencer son ouvrage. Pourquoi ne pas préparer très tôt Marguerite d'Anjou à son destin La reine de Sicile oblige l'enfant à assister aux conseils, à signer les reçus des intendants, à contrôler les dépenses et les registres. Elle lui enseigne à faire le ménage, non pas d'une maison, mais d'un royaume.

Pourtant, cette enfant n'est, parmi les princesses de l'Europe, qu'une cendrillon. Son père, après tant d'années de captivité et de vaines luttes, est ruiné. Marguerite d'Anjou n'est qu'une princesse sans dot, comme le lui rappelleront les bourgeois de Londres... Mais la vieille reine continue à négocier : ses émissaires répandent à travers l'Europe les vertus surprenantes qui s'allient chez une adolescente à l'éclat irrésistible d'un beau visage. Yolande mariera bientôt sa petite-fille au roi d'Angleterre Henri VI, comme elle a, vingt-cinq ans plus tôt, marié sa fille à Charles VII, rival d'Henri VI. La guerre de Cent Ans semble s'achever en ces deux unions.

Yolande s'éteint. Le roi René doit emprunter pour ensevelir décemment sa mère, dans la crypte d'Angers où elle repose encore près de Louis d'Anjou. Alors, dans un curieux édit, Charles VII proclame sa dette envers la Bonne Mère qui l'a adopté pour fils et pour gendre. Mais l'œuvre entreprise par Yolande est si vaste que ses héritiers selon la chair, les enfants et les petits-enfants du roi René : Marguerite d'Anjou, Ferry de Vaudement, comme ceux de Charles VII : Louis XI, Anne de

Beaujeu, ses amis, ses proches, devront se répartir la tâche entre eux pour la poursuivre.

« Dire, faire, taire. » Cette devise de Jacques Cœur définit aussi l'attitude de la Reine des Quatre-Royaumes devant la postérité. Avec une orgueilleuse humilité elle a voulu effacer ses traces dans l'histoire. Nul chroniqueur, nul peintre ne nous a laissé son effigie ; mais dans la durée, mieux que dans la pierre trop tendre des bords de la Loire, elle a sculpté sa statue. Plus d'une fois, dans les villes d'Anjou ou de Provence où Yolande a vécu, j'ai reconnu dans une chapelle, un couvent désaffecté, une chartreuse solitaire, cette forme rigide vêtue d'une robe de bure et ceinte d'une cordelière, ce visage attentif, ce regard pur et ce geste de ces bras grands ouverts pour étendre un manteau sur les papes et les rois, les bourgeois et les vilains... Et les contemporains de Yolande : Louis Bréa, Mirailhet, Enguerrand Charonton, en peignant la Vierge de Miséricorde, nous ont livré le visage et trahi le secret de l'Etrangère qui n'eut d'autre vocation que « la défense du pays ».

CHRISTIAN MURCIAUX

CHRONIQUE DES LIVRES

METZ

par Gabriel HOCQUARD *(Hachette)*

Avant de feuilleter cet album il faut lire la tragique et glorieuse histoire de Metz que conte dans la préface G. Hocquard. Cent mille habitants au temps des Romains, destruction complète par les Huns en 451. Devenue capitale de l'Austrasie, Metz devient une cité de luxe, de commerce — et de foi. Ville libre du Second Empire, Henri II s'en empare en 1552. Elle restera française et traversera comme telle les dures épreuves des guerres franco-allemandes.

En dépit des sièges et de leurs destructions, l'importance et la beauté de la ville ancienne restent saisissantes. Dans la cathédrale Saint-Etienne s'élève une des plus belles nefs de France, faisceau fervent de hautes colonnes aériennes. Le « grenier » du XVe siècle fait songer à Malte, à Avignon ; les massives colonnades de la place Saint-Louis à l'Allemagne médiévale. Mais la grande surprise, c'est l'ensemble architectural représenté par les monuments du XVIIIe siècle : le palais de justice et, place de la Comédie, l'ancien palais du duc de Broglie, le théâtre, enfin le superbe hôtel de ville dessiné par Blondel. La diversité des décors messins : vieilles maisons, antiques hôtels, églises, promenades de la Moselle, anciens remparts, tours pensives dominant la tumultueuse Seille et les photos de Boulas, intelligentes et personnelles, représentent une bien pressante invitation au voyage.

— Signalons aussi dans la série *Albums des Guides Bleus* (Hachette) un bon ouvrage de Louis Marion sur la Franche-Comté. Illustrations évoquant le vieux Besançon, Arbois, Dole, la majestueuse Cluse de Nantua, le riant château de Voltaire à Ferney, etc. Une révélation pour les touristes, le noble château de Moncley, non loin de Besançon, d'un style Louis XVI très fin. On regrette un peu que les merveilleuses salines d'Arc et Senans, chef-d'œuvre de Ledoux, ne figurent pas dans cette anthologie iconographique.

M. T.

(Suite de la chronique des livres page 100.)

MARIANNE A VENISE

par Robert Pascal

Marianne alla à la fenêtre, l'ouvrit très doucement pour ne pas éveiller son mari et releva le store qui, de l'extérieur, maintenait dans leur chambre, avec la pénombre, une relative fraîcheur. L'intense réverbération de la lumière sur l'eau du Grand Canal l'obligea à clore un instant les paupières, tandis qu'une bouffée d'air brûlant pénétrait dans la pièce et la caressait à travers son peignoir. Elle resta ainsi quelques secondes, les yeux clos, savourant cette chaleur lumineuse qui s'emparait d'elle.

Dans le fond de la chambre, étendu tout de son long sur l'un des lits jumeaux, son mari sommeillait lourdement et le sifflement de sa respiration oppressée emplissait la pièce. Il avait mal supporté l'atmosphère pesante de Venise en ces jours de juin où le printemps finissant flamboie déjà de toutes les ardeurs de l'été et, harassé dès midi, sombrait, après le déjeuner, dans le mauvais sommeil d'une sieste dont il se réveillait alourdi, la migraine aux tempes. Il se réjouissait que leur départ fût fixé au lendemain.

Le printemps avait été, il est vrai, exceptionnellement chaud cette année-là et, depuis qu'ils étaient à Venise, de l'aube jusqu'au crépuscule, un soleil implacable n'avait cessé de darder sur la lagune des rayons qui calcinaient de leurs feux les tuiles rousses des toits et les losanges de marbre blanc et rose du Palais des Doges, incendiaient les mosaïques de Saint-Marc et les briques du Campanile et faisaient paraître aussi dense qu'un métal en fusion, l'eau immobile du Grand Canal. Il fallait attendre les tout derniers moments du crépuscule pour retrouver, après l'éblouissant embrasement du plein midi, ces teintes opalescentes des ciels

— Ci-dessus, vue de Venise par Canaletto (Bulloz).

vénitiens où, par d'infinies transitions se marient les bleus, les verts, les jaunes et les roses, et où l'on ne sait, telle est la fluidité marine de l'air et de la lumière, si c'est le ciel qui se reflète dans la lagune ou la lagune dans le ciel.

Ce n'était qu'au fond de ces milliers de profonds calli et campi, où le soleil ne pénètre que rarement et dont le dédale s'enchevêtre inextricablement avec le réseau des canaux étroits comme des égouts, que l'on pouvait espérer trouver quelque fraîcheur. Mais elle était partout imprégnée de puanteurs lourdes où se mêlait à des relents de vase et d'immondices, l'odeur plus fade d'une universelle décomposition, tandis que le soubassement des murs anciens rongé par la persévérance de l'eau fétide ressemblait à une chair malade.

Prisonnière de sa lagune, appesantie dans le grand accablement de midi, Venise tout entière dormait dans l'infini poudroiement d'or du soleil, baignée d'azur et d'eau morte. Et de cette eau souillée, fécondée comme Danaë par l'ardent embrassement de l'astre divin, Marianne croyait voir naître le mystérieux philtre vénitien. Elle en devinait les vapeurs subtiles flottant comme d'aériennes écharpes au ras du canal.

Devant elle, quand elle passa sur l'étroit balcon, s'offrait le tableau si connu, multiplié jusqu'à la banalité par la peinture et la carte postale, de l'entrée du Grand Canal. Sur la rive d'en face, le bâtiment sans étage de la Dogana était écrasé par la coupole de la Salute devant laquelle de larges gradins de marbre descendaient jusqu'à l'eau. Un peu plus à gauche, l'île de San Giorgio Maggiore enchâssait dans les briques roses et rousses de son monastère, la façade de marbre blanc de son église. Avec son campanile dont la tour carrée et la flèche de cuivre vert sont l'exacte réduction de celles qui dominent Saint-Marc, avec son port minuscule, son quai bien pavé, elle paraissait un jouet précieux flottant sur l'eau bleue tachetée de quelques voiles blanches. Tout au fond, les toits des hôtels du Lido, mêlés à des taches de verdure, se détachaient à peine de la surface immobile de la lagune.

En se penchant un peu, Marianne pouvait apercevoir, sur sa gauche, les proues découpées des gondoles amarrées à l'embarcadère de la Piazzetta, plus loin, la courbe du quai des Esclavons, avec sa continuelle animation et le va-et-vient de ses embarcations. A ses pieds, et vers la droite, sur le Grand Canal, régnait encore la torpeur de midi. Un vaporetto passa dans un bruit d'eau froissée, un canot automobile, blanc comme un cygne, après plusieurs coups d'avertisseur dont le bruit rauque résonna étrangement dans ce paysage aquatique, démarra brusquement de l'embarcadère d'un hôtel voisin.

Marianne s'absorbait dans la contemplation de ces lieux. Bien qu'elle ne fût à Venise que depuis quelques jours, ils lui étaient devenus plus familiers qu'aucun de ceux où elle avait vécu jusqu'alors. Mais en vérité, cette ville, elle savait l'avoir toujours connue. Elle n'avait pas eu à la découvrir, mais seulement à reprendre contact avec elle après une

longue absence et il lui semblait être simplement revenue à son pays natal après un exil dans un pays étranger, tandis que tout ce qui avait été, jusqu'alors, le cadre habituel de sa vie, sa demeure parisienne, sa famille, ses amis, devenait irréel et paraissait concerner une autre femme.

L'heure de son arrivée à Venise, bien que ce fût à la nuit tombante, lui avait semblé marquer celle d'un réveil au sortir d'un rêve où elle aurait été une autre Marianne, dont la personnalité s'estompait à mesure que la gondole avançait vers le centre de la ville le long des canaux envahis par les ombres du crépuscule.

Son mari, lui-même, assis à son côté, continuait à faire partie de cet univers étranger auquel elle avait cessé d'appartenir dès que, l'embarcation s'éloignant de la bruyante cohue qui règne perpétuellement autour de l'embarcadère du garage, s'était enfoncée dans les canaux silencieux qui mènent vers le centre de la ville. Une distance prodigieuse les avait soudain séparés. Sa voix, qu'elle reconnaissait à peine, ne lui parvenait que de très loin, comme à travers un songe, tandis qu'il pestait, sottement, contre l'incommodité du transbordement des bagages et la rapacité des gondoliers. Mais toutes ses phrases lui paraissaient s'adresser à une autre femme et elle ne répondait, à de longs intervalles, que par des monosyllabes évasifs.

Depuis lors, à aucun moment de leur séjour, cette impression ne s'était dissipée. La présence, à ses côtés, de cet homme qui partageait sa vie et sa chambre lui paraissait aussi absurde que si elle ne l'avait rencontré que la veille.

— Il a vraiment l'air français, se disait-elle parfois, comme aurait pu le faire une Vénitienne revenue dans sa ville natale avec un époux étranger.

Elle éprouvait la même sensation au cours de leurs promenades dans la ville. Elle avait l'impression de faire visiter Venise à son mari tandis qu'elle-même retrouvait des lieux familiers. Un instinct la guidait avec sûreté dans cet enchevêtrement de ruelles et de canaux si déroutant pour l'étranger.

Cette obscure prise de conscience n'allait pas sans peine ni sans trouble. Depuis son arrivée à Venise elle était, malgré elle, constamment tendue dans son effort pour renouer sa vie présente au passé et relier la Marianne d'aujourd'hui à la femme d'autrefois, cette Vénitienne dont elle sentait encore la présence en elle-même. Et par moments, il lui semblait que cet effort était sur le point d'aboutir, que les ténèbres dans lesquelles elle errait allaient enfin se dissiper. Elle attendait une révélation qui la délivrerait de son attente angoissée.

Une conviction s'était enracinée en elle : il devait y avoir, à Venise, un endroit privilégié où soudain elle comprendrait.

Ici, dans cet hôtel, trop moderne et trop luxueux, la Marianne d'autrefois était encore dépaysée mais le lieu qu'elle cherchait ne devait plus être très éloigné. Et, parfois en effet, au hasard de leurs promenades, elle

avait eu le sentiment de s'en rapprocher. La courbe d'un canal, l'angle de deux ruelles ou, plus vaguement encore, le jeu d'un rayon de soleil sur le coin d'un mur ou sur la vitre d'une mansarde, les notes de la chanson qu'une voix invisible lui lançait au détour d'un canal endormi étaient comme un message mystérieux dont il lui semblait qu'elle allait pénétrer le sens. Mais cette impression de fugitive reconnaissance s'évanouissait aussitôt et elle recommençait à lutter obscurément pour frayer sa route à travers ces souvenirs indécis qui surgissaient de son inconscient.

Par moments, cependant, lorsqu'elle se raisonnait elle croyait comprendre la raison de son étrange anxiété. C'était tout simplement qu'elle était venue à Venise sans amour. Elle n'était pas en état de grâce. Il lui manquait quelque chose. « Il était trop tard », se disait-elle. Ce n'était pas la quarantaine venue, après vingt ans de mariage désabusé, qu'il fallait découvrir Venise. C'était en voyage de noces ou au bras d'un amant. Comme tout alors aurait été facile et doux pour elle !

Elle alla se regarder dans la glace qui surmontait la coiffeuse, mais l'image qu'elle aperçut aujourd'hui n'était pas du tout celle de la femme sur le déclin qu'aux mauvaises heures son miroir parisien faisait apparaître. Il est vrai que certaines glaces paraissent mettre en valeur votre beauté. Cela tient-il à la pureté de leur matière, à une qualité particulière de leur tain, à la façon dont la lumière se joue dans leur cristal, ou à une courbure indécelable qui déforme imperceptiblement, et heureusement, les traits ?

Marianne tenta de découvrir sur son visage les marques de la quarantaine, mais aujourd'hui (était-ce un miracle de Venise ?) il était difficile de les déceler. Ce n'était plus cependant le visage enfantin, impersonnel comme un masque, d'une toute jeune fille, ni l'éclatante et impitoyable fraîcheur d'une jeune femme mais un visage déjà modelé par la vie, humain et émouvant.

On ne pouvait pas dire que Marianne fût jolie et pourtant elle attirait. Ce n'était pas une de ces beautés mièvres et chiffonnées qui se fanent rapidement. Belle ? Non pas, certes, si l'on doit réserver ce mot à des êtres parfaits. Elle était un peu trop grande. Ses traits étaient réguliers. Ses cheveux, châtains comme ceux de la plupart des Françaises, étaient teints d'un blond tirant sur le roux et ses dents étaient sans défaut.

Ce qui caractérisait surtout son visage c'était, avec une franchise intelligente, un regard ouvert et une expression des yeux et des lèvres curieusement sensuelle. Les lèvres surtout, qui ourlaient une bouche bien dessinée, révélaient la sensualité, le goût du plaisir.

Faite pour l'amour — on le lui avait souvent dit, ou laissé entendre. Seule dans la salle de bains, elle retira son léger déshabillé et détailla son corps dans une glace, sans plus d'indulgence que pour son visage. Elle pouvait être fière de ses jambes d'Atalante parfaitement dessinées, aux mollets bien tournés sur des chevilles minces, de ses cuisses longues mais charnues et bien jointives, qui s'évasaient en une harmonieuse

inflexion pour rejoindre des hanches larges. Mais ce qui lui inspirait le plus d'orgueil, c'était sa gorge.

Toujours devant la glace, elle s'amusa à prendre ses seins dans ses mains, les soupesa longuement, les remontant et les rapprochant l'un de l'autre de façon à creuser entre eux cet étroit fossé qu'on nomme le bénitier du diable. Une pensée fugitive la fit rougir, elle lâcha ses seins, remit brusquement son déshabillé, une angoisse s'insinuait en elle, qui était le désir d'amour.

Pourquoi ces pensées ? Etait-ce un présent de Venise ? Quelle femme était-elle donc devenue depuis le début de son séjour dans cette ville ? Elle accusa la chaleur lourde, l'odeur sournoise qui montait du canal, le luxe un peu trouble de cette chambre de palace, l'énervement des nuits de mauvais sommeil, les cafés trop forts dont elle abusait, mais elle n'en pouvait douter : elle grelottait maintenant malgré la chaleur.

⁂

Elle revint sans bruit dans la chambre où son mari sommeillait. Il lui inspira un sentiment nouveau où il y avait un peu de mépris et un soudain regret. Elle le plaignit sans savoir pourquoi et en contemplant le Grand Canal, elle pensa que ces palais étaient autrefois peuplés de courtisanes. Il devait aussi, aû temps de la grandeur de Venise, y avoir, dans ces demeures patriciennes, des harems cachés peuplés de femmes plus ou moins esclaves, ramenées de Circassie, de Bagdad ou des Indes. L'idée lui vint qu'elle aurait aimé être une de ces femmes, sentir peser sur elle la domination d'un maître et laisser, dans l'indolence et la mollesse, couler lentement les jours sans songer à autre chose qu'aux jeux de l'amour et aux petites intrigues des gynécées.

Une rougeur lui vint au front, un trouble à nouveau l'envahit, proche du désir. Elle tenta de se ressaisir et suivit des yeux la manœuvre d'un vaporetto chargé de passagers, qui abordait lourdement à l'appontement de la Salute. Mais son esprit revenait toujours aux mêmes pensées et s'attachait à la vie de ces femmes qui n'avaient d'autres soucis et d'autres occupations que d'acquérir la science de l'amour et de satisfaire les caprices de leur maître. Elle cherchait à imaginer ce que pouvaient être les désirs et les étreintes de ces hommes à la fois violents et raffinés, ardents et sensuels, qui avaient le goût du faste et des fêtes, de la cruauté aussi et le mépris de la vie humaine.

Elle songeait à toutes les histoires d'amour, à toutes les légendes où se mêlent l'or et le sang, dont la chronique de la ville est tissée, aux aventures de Casanova et aux amours secrètes des nonnes, aux rencontres amoureuses dans les casinos cachés au fond de canaux lointains ou dans les îles voisines, aux intrigues poursuivies sous l'anonymat du masque, à la fête incessante de la Venise galante du XVIIIe siècle, qui épuisait ses dernières forces dans le jeu et l'amour.

Elle s'amusa à suivre des yeux une petite flottille de gondoles qui, parties de l'embarcadère de la Piazzetta, traversaient de biais l'entrée du Grand Canal. Un groupe de touristes probablement, qui sous la direction d'un guide, faisait le tour classique de la ville, du quai des Esclavons aux Frari par la Salute et le Grand Canal. Les gondoles, parfois secouées par le clapotis plus profond de l'eau, avançaient lentement, sous l'impulsion du gondolier, pesant lourdement par moments sur la longue rame puis se redressant, la laissant flotter quelques secondes pour corriger la direction de la légère embarcation puis, de nouveau, d'un mouvement souple des reins, lançant en avant le frêle esquif qui semble à peine effleurer l'eau.

La file des gondoles approchait maintenant de la Salute et Marianne distinguait nettement le vieux mendiant qui accourait pour aider les passagers à mettre pied à terre. Elle revivait cette arrivée à la Salute, au début de leur séjour à Venise et elle retrouvait l'émotion qui l'avait envahie lorsque, tournant le dos à l'église, elle avait eu sous les yeux l'éblouissant spectacle de ce carrefour où le Grand Canal, débouchant sur la lagune, s'élargit pour s'unir à la mer.

Du regard, elle pouvait embrasser à la fois la perspective harmonieuse des palais qui forment les deux rives du canal, en face d'elle les Giardini et leur tache insolite de verdure, la Piazzetta et ses deux colonnes célèbres dominées par le Campanile, la masse compacte et pourtant aérienne des murs blancs et roses du Palais des Doges et la perspective pleine d'animation du quai des Esclavons. Et tout cela, ouvert sur la mer, baigné par les flots. Perdue dans sa contemplation, Marianne revivait ses premières heures à Venise. Sur ces marches largement ouvertes sur le majestueux spectacle de la cité dorée, en ce lieu presque solitaire, elle avait été comme transpercée par le sentiment de la grandeur.

Toute seule, s'étant un peu écartée du groupe des touristes, elle avait senti un accord parfait s'établir entre elle et le lieu. Et, à mesure qu'elle s'abandonnait à ce sentiment, elle perdait peu à peu la notion du temps. Des siècles s'étaient écoulés depuis qu'elle avait posé le pied sur ces marches. Elle oubliait les gens qui étaient autour d'elle. Elle n'était plus Marianne. Un frémissement la parcourut comme une fièvre légère, tandis qu'elle devinait soudain, à son côté, la présence d'un homme qu'elle n'avait pas entendu approcher. Sa présence lui était physiquement agréable ; elle ne s'irrita pas de voir troubler son isolement. Sans se retourner elle sentait la chaleur du regard qui se posait sur sa nuque et ses épaules découvertes. Cependant le regard toujours perdu au loin et fixé sur un au-delà visible d'elle seule, elle feignait d'ignorer ce guide qui se tenait auprès d'elle mais il devait y avoir sur son visage une expression étrangement belle car il resta, lui aussi, tout d'abord un moment silencieux.

— Voulez-vous me permettre, dit-il enfin...

Comme elle gardait le silence, mais acquiesçait d'une imperceptible inclinaison de tête, il entreprit de commenter le magnifique panorama

dont elle emplissait ses yeux et son âme. Mais elle ne le suivait pas ; elle se laissait tout simplement envahir par la musique de cette voix où l'accent italien mettait des fluidités chantantes et toute la poésie d'une chaude et lourde tendresse à laquelle elle s'abandonnait. Cette voix qui lui semblait familière, évoquait au plus profond d'elle-même la nostalgie de lieux et de visages oubliés, allait chercher des souvenirs perdus et réveillait dans sa mémoire l'empreinte d'heures et de jours étranges qu'elle n'avait jamais vécus et qui, pourtant, lui appartenaient.

Quand le guide cessa de parler elle souffrit de ce brusque arrachement à cet ailleurs où elle avait été transportée par la magie de cette voix. Elle aurait voulu le remercier mais cela lui fut impossible car elle aurait fondu en larmes s'il lui avait fallu prononcer une seule parole. Elle se retourna simplement vers lui et approuva d'un léger mouvement de la tête. Malgré les lunettes noires qui protégeaient les yeux du guide elle lut la sympathie sur son visage.

Il resta silencieux un instant comme s'il hésitait :

— Mais nous devons visiter l'église maintenant, reprit-il sur un ton subitement professionnel. Excusez-moi, dit-il brusquement comme se reprochant une trop libre familiarité. Et il s'éloigna pour rassembler le groupe de touristes.

Durant tout le reste de l'excursion, il n'avait plus semblé lui porter intérêt et, cependant, lorsque d'une gondole voisine, ou au cours de la visite d'un édifice, ses lunettes noires se portaient occasionnellement dans sa direction, elle se persuadait que derrière le masque du verre obscur, un regard amical se posait sur elle.

⁂

Un craquement du lit et un bâillement sonore tirèrent Marianne de sa contemplation et la ramenèrent des rives lointaines où errait sa pensée, à la réalité de son dernier après-midi vénitien. Son mari s'étirait, les cheveux en bataille, les traits bouffis et regardait sa montre :

— A peine trois heures constata-t-il, comme s'il regrettait que sa sieste n'eût pas été plus longue. Il bâilla longuement encore une fois, se frotta les yeux et s'assit sur le bord du lit : « Tu n'as pas fait la sieste ? » demanda-t-il à Marianne.

Elle fit « non » de la tête. La présence de son mari lui était, en cet instant, insupportable. Elle souhaita qu'il s'en allât. Il lui était devenu nécessaire de passer seule ce dernier après-midi à Venise. Elle n'aurait su dire ce qu'elle voulait en faire, elle savait parfaitement, en tout cas, qu'il lui serait impossible de supporter jusqu'au soir la compagnie de cet homme.

Elle s'assit devant la coiffeuse et commença, avec application, à passer du vernis sur ses ongles. Elle faisait tous ses efforts pour s'absorber dans

cette tâche, ne pas entendre les bruits d'eau qui venaient de la salle de bains et reprendre le fil de la songerie d'où elle venait d'être tirée.

Elle prononça soudain, comme malgré elle : « Je croyais que tu voulais aller jusqu'au garage pour voir ta voiture. » A vrai dire, son mari n'avait que très vaguement parlé, la veille, d'aller faire un tour au garage pour s'assurer que sa voiture était bien prête pour leur départ, mais il accueillit avec joie cette proposition. Au bout de huit jours de promenades à pied ou en gondole, son moteur commençait à lui manquer.

« Tu ne veux pas m'accompagner jusque là ? » demanda-t-il sans conviction. Il eût été fort ennuyé qu'elle lui répondît par l'affirmative. Il préférait surveiller tranquillement le travail des mécaniciens, sans avoir le sentiment d'infliger à sa femme une fastidieuse corvée : « Cela ne t'ennuie pas que je te laisse seule cet après-midi ? Que comptes-tu faire en m'attendant ? »

Marianne répondait à ses questions d'une voix indifférente, en continuant à suivre attentivement le mouvement de son pinceau ; elle passait, à ce moment, le vernis sur l'ongle du petit doigt de sa main droite, ce qui est, comme le savent toutes les femmes, la partie la plus difficile de cette délicate opération. Elle s'entendait poursuivre le dialogue avec son mari, lui parler des achats qu'elle comptait faire dans la Merceria, de quelques cadeaux qu'il lui fallait rapporter en France. Elle aurait voulu le pousser par les épaules et il lui sembla qu'un siècle s'était écoulé quand la porte se referma enfin sur lui.

⁂

Et maintenant qu'elle était seule, la brûlante angoisse de tout à l'heure la reprenait. Elle acheva rapidement sa toilette, hésita devant la penderie ouverte, ne sachant quelle robe choisir. Elle se décida pour un tailleur blanc, qu'elle avait fait faire spécialement pour ce séjour à Venise et qui était, de toutes les toilettes qu'elle avait apportées, la plus élégante et la plus légère. Elle se farda soigneusement et se parfuma plus que d'habitude.

Prête à partir. elle se regarda une dernière fois dans la glace. L'échancrure profonde de la veste dévoilait la naissance de la gorge entre deux seins qui gonflaient tendrement le tissu. Elle hésita entre ses bijoux, se décida pour un simple clip de brillants.

Au moment de partir, la pensée lui vint qu'elle s'était parée comme pour un rendez-vous d'amour. Nul amant ne l'attendait cependant, elle sortait pour faire quelques achats. Et pourtant, une étrange allégresse se mêlait à ce sentiment de trouble attente qui, de nouveau, l'envahissait tout entière. C'était la première fois depuis le début de son séjour à Venise qu'elle se trouvait seule. Le sentiment délicieux de sa liberté l'envahit.

Elle vérifia le contenu de son sac — quelques milliers de lires, que son mari lui avait données à leur arrivée comme argent de poche et auxquelles elle n'avait pas encore touché. Mais, au fond d'un petit porte-

cartes où il était soigneusement dissimulé, elle tira un billet de dix mille francs, petite réserve personnelle emportée à l'insu de son mari et passée en fraude à la douane.

Elle sortit et gagna l'ascenseur par de vastes corridors aux peintures vives, éclairés par des appliques en verre de Venise et ornés de tapis précieux et de toiles modernes. Il y faisait relativement frais mais dans la petite cage hermétiquement close de l'ascenseur, la chaleur était étouffante ; elle plaignit le petit groom, presque un enfant, qui le manœuvrait. Elle tira de son sac quelques lires qu'il accepta avec un sourire où elle put lire encore plus d'admiration que de reconnaissance.

Elle fit changer ses francs par un des employés de la réception, puis au lieu de franchir les hautes portes de glace qui donnent sur le campo Saint-Moïse, comme elle aurait dû le faire si elle avait voulu se rendre à pied à la place Saint-Marc, elle revint sur ses pas. Une force étrangère la pressait qui supplantait sa propre volonté. Elle retraversa, dans toute sa longueur, le vaste hall, pour passer sur l'embarcadère de l'hôtel. Les grooms s'empressèrent, hélèrent l'une des gondoles qui attendaient et l'aidèrent à descendre dans l'embarcation quand elle eut accosté.

« Où la signora désire-t-elle aller ? »

Elle hésita, prise de court. Fort heureusement elle songea tout à coup au petit magasin d'un antiquaire qu'elle avait remarqué au cours d'une de leurs promenades, au-delà du Rialto, entre les Fondamenta Nuove et l'église des Gesuiti. De son mieux, elle fit comprendre qu'elle désirait être conduite à cette église et quand cela fut fait, elle en éprouva une inexplicable satisfaction.

Elle s'installa confortablement sur le siège bas, bien au milieu de l'embarcation, les jambes allongées ; devant elle, la longue proue se relevait et s'effilait en une courbe élégante. Au ras de l'eau, le mouvement insensible de l'esquif à chaque impulsion lente du gondolier, la berçait doucement. Elle ne pouvait le voir, mais elle sentait sa présence derrière elle et chacune des flexions du torse de l'homme qui, maintenant qu'ils avaient débouché sur le canal, accélérait sa cadence, se transmettait à la gondole et lui donnait vie et mouvement.

Ils suivirent le Grand Canal jusqu'au Rialto. D'un mot, le gondolier, voyant qu'il avait affaire à une étrangère, lui désignait au passage un palais ou un édifice mais elle ne l'écoutait pas et il se tut, voyant que Marianne qui se laissait bercer doucement par le mouvement balancé de la gondole, ne prêtait aucune attention à ses paroles. Puis, passé le pont du Rialto, en face de la Pescheria, ils abandonnèrent le Grand Canal, son incessant va-et-vient d'embarcations de toute nature et sa lumière trop éclatante, pour prendre, sur la droite, un petit canal noyé d'ombre.

Le gondolier ralentit son effort, se bornant à donner, de temps à temps, des mouvements presque imperceptibles de sa longue rame, une très légère impulsion, à l'embarcation qui semblait glisser de son propre mouvement, dans un bruit soyeux d'eau froissée, sans jamais heurter la rive des

canaux étroits et tortueux. Il y avait très peu de vie dans cette partie de la ville. Le canal zigzaguait bizarrement, passait sous un pont, longeait un embarcadère désert ou bien des entrepôts devant lesquels de longues barques plates et trapues qui servent au transport des marchandises étaient amarrées, permettant à peine le passage de la gondole. Il fallait ralentir encore et manœuvrer habilement, tandis que quelques interjections en vénitien s'échangeaient entre les hommes, dont on ne savait si c'étaient des injures ou d'amicales salutations.

Par moments, l'air était plus lourd et sentait la cave, une puanteur s'élevait de l'eau croupissante dont le clapotis léchait les fondations des immeubles couvertes d'un noir enduit d'immondices. Plus on s'enfonçait dans le cœur de la ville, plus le canal se resserrait entre des murs sévères. Mais Marianne n'y prenait pas garde. Depuis qu'ils avaient quitté le Grand Canal, elle ne cherchait plus à reconnaître le chemin qu'ils suivaient et avait oublié tout ce qui n'était pas cette délicieuse attente qu'elle portait en elle.

La gondole s'arrêta enfin devant un espace dégagé et, d'un geste, le gondolier lui montra, à quelque distance, la façade de l'église des Gesuiti, au bout d'une petite rue étroite qu'elle reconnut parfaitement. Il avait sauté sur le quai pour aider Marianne à mettre pied à terre. Elle remarqua que sa chemise largement échancrée laissait voir la toison brune de sa poitrine. Il fit plus que de lui tendre son bras comme appui et lui saisit la main avec une familiarité un peu insolente, la gardant dans la sienne un peu plus qu'il n'eût fallu, tandis qu'il plongeait avec effronterie son regard dans l'échancrure de son corsage ; elle sentit l'odeur de sa transpiration. Elle rougit, mais ne voulut pas lui laisser voir sa gêne et le dévisageant bien en face, sans morgue ni sourire, lui dit simplement, en ouvrant son sac : « Quanto ? »

Il lui fit comprendre qu'il ne voulait pas être payé tout de suite et qu'il attendrait son retour.

Cette insistance aurait dû déplaire à Marianne, elle n'avait nul besoin de la gondole pour rentrer à l'hôtel, et, cependant, presque malgré elle elle se surprit à faire à l'homme un signe d'acquiescement.

Elle franchit un pont au-dessus du canal par lequel elle venait d'arriver. Elle se souvenait très bien d'avoir encore deux canaux à traverser. Elle ne se retourna pas, mais elle savait que l'homme la suivait des yeux. Elle devait être dans la bonne direction. Néanmoins, après ce premier canal, deux calli parfaitement semblables s'ouvraient devant elle et elle hésita ne sachant lequel choisir. L'endroit était à peu près désert et, à part quelques enfants qui jouaient sur le pas d'une porte, elle ne vit personne à qui elle pût demander son chemin. Elle essaya d'interroger l'un des gamins mais son italien était insuffisant pour qu'elle pût se faire comprendre. Elle allait prendre, au hasard, l'une des deux ruelles lorsqu'elle entendit un pas souple et, se retournant, aperçut le gondolier qui était déjà auprès d'elle.

Elle comprit qu'il lui demandait où elle voulait aller et elle le lui indiqua de son mieux, moitié en italien, moitié en français. Il écoutait ses explications d'un air grave et l'effort qu'il faisait pour la comprendre donnait à son visage une expression concentrée comme s'il se fût agi d'une affaire de la plus extrême importance. Sous le large chapeau de paille des gondoliers on distinguait mal son visage hâlé.

Quand il eut compris il lui fit signe, avec autorité, de le suivre. Elle lui emboîta le pas et il lui fut curieusement agréable de constater que leurs démarches s'accordaient aisément. La ruelle était assez peu fréquentée ; quelques ménagères traînaient sur le pas de leur porte, des hommes désœuvrés entraient ou sortaient de pauvres débits. Une ou deux fois le gondolier demanda sa route, s'arrêtant à peine pour lancer une question à laquelle il était répondu avec volubilité et des gestes de la tête et de la main indiquant qu'ils étaient dans la bonne direction.

Au bout de quelques centaines de mètres, ils arrivèrent sur une petite place de forme irrégulière ; le gondolier, sans hésiter, la traversa, emprunta une ruelle qui partait de biais et, soudain, Marianne fut devant la boutique qu'elle cherchait.

A vrai dire, c'était plutôt l'échoppe d'un brocanteur, et bien misérable encore, que le magasin d'un antiquaire. Marianne ne l'avait pas vue ainsi lorsqu'elle était passée là, quelques jours plus tôt, en allant aux Fondamenta Nuevo, prendre le bateau qui fait le service de Torcello. L'heure les pressait ; elle n'avait fait que jeter un coup d'œil rapide sur le bric-à-brac qui encombrait la vitrine dans laquelle elle n'avait guère remarqué que le collier qui l'avait, un instant, tentée et dont le souvenir lui était revenu à l'esprit au moment où elle quittait l'hôtel.

Maintenant, elle tenait à acquérir ce bijou. Depuis qu'elle avait quitté la gondole, elle appréhendait qu'il n'eût été vendu. L'excursion à Torcello remontait aux premiers jours de leurs vacances : il y aurait donc bientôt une semaine et il pouvait entre temps avoir tenté d'autres passantes. Son regard se porta donc immédiatement vers le coin de la vitrine où le collier reposait au milieu de toute une pacotille, dans un coffret de bois, dont le couvercle était entrouvert. Elle le désigna du doigt à l'homme qui l'accompagnait, avec une satisfaction presque enfantine.

Il eût été normal qu'il la laissât entrer seule dans le magasin, mais sans même lui demander si cela lui convenait, il y pénétra en même temps qu'elle et se tint à ses côtés avec une attitude aisée qui était bien plus celle d'un compagnon que d'un guide.

Ils attendirent longtemps, bien qu'un timbre eût signalé leur entrée. De la ruelle déjà sombre ne filtrait dans la boutique qu'une lueur parcimonieuse et trouble, comme sous-marine, encore affaiblie et voilée par la crasse qui recouvrait la vitrine. La boutique tout entière était encombrée par le fatras habituel des brocanteurs, meubles fatigués, tissus fanés, vaisselle dépareillée, gravures hétéroclites, tristes épaves rassemblées là par le hasard des départs, des ruines et des décès. Et sur ce dé-

sordre planait, avec la poussière et le silence, une odeur fade et un peu écœurante.

Un vieux gnome, presque bossu, apparut enfin, traînant ses savates et clignant des yeux comme si, tiré d'une obscurité profonde, la lumière, pourtant pauvre, du magasin, lui était insupportable. Il y avait dans son maintien timide comme l'apeurement d'un rat. Il salua d'un bonjour triste Marianne et l'homme qui l'accompagnait et Marianne allait prendre la parole pour tenter de lui faire comprendre ce qu'elle désirait lorsque, la devançant, le gondolier s'adressa au brocanteur, sur un ton d'autorité qui la surprit et se fit donner le collier qu'il examina un instant avant de le mettre lui-même dans la main de Marianne.

C'était un bijou typiquement vénitien, de peu de valeur, mais d'un travail assurément ancien. Il était fait de perles de verre blanc soufflé et rugueux, un peu plus grosses qu'un petit pois, dont chacune était enserrée entre deux petites coupelles de métal doré, très délicatement filigrané. La succession de l'or et du verre, par son effet de contraste, donnait à l'ensemble un aspect particulièrement léger et brillant et la lumière, en se jouant dans les menues aspérités des perles, les faisait scintiller comme des gemmes. Par la magie des artisans de Murano, ce simple verre vénitien brillait comme du cristal et quand on les faisait glisser dans la main, on eût dit les gouttes d'un liquide opalescent. Une croix, également faite de cinq boules de verre assemblées de la même façon, terminait le collier que Marianne contemplait avec une joie qui s'accroissait de seconde en seconde. Elle ne pouvait détacher ses yeux de ce bijou de si peu de valeur pourtant, mais dont la possession allait la combler de bonheur. Plus elle le regardait, plus il lui semblait le reconnaître et plus elle avait, en vérité, le sentiment qu'elle ne faisait que recouvrer un objet qui lui avait appartenu.

L'homme, à côté d'elle, paraissait indifférent, attendant qu'elle eût fini d'examiner le bijou, mais Marianne sentait parfaitement que ce n'était qu'une attitude et qu'il la guettait avec une sournoise patience.

Elle tendit la main vers son sac, qu'elle avait posé à côté d'elle sur un guéridon poussiéreux, pour faire comprendre au brocanteur que le collier lui plaisait et qu'elle allait le lui payer. Mais, avant même qu'elle n'eût ouvert la bouche pour en demander le prix, l'homme qui l'accompagnait lui fit, d'un petit geste autoritaire, signe de ne rien dire et, comme s'il était tout naturel qu'il en fût ainsi, prit lui-même la parole à sa place. Une discussion animée s'engagea entre les deux hommes, visiblement un marchandage acharné, comme ne peuvent s'empêcher de s'y livrer, presque pour l'amour de l'art, deux hommes du Midi qui, puisque l'un veut vendre et que l'autre est décidé à acheter, finiront toujours par s'entendre, mais ne peuvent le faire tout de suite et doivent, comme s'il s'agissait d'un rite, faire précéder leur accord par une longue joute oratoire. Il y avait des échanges de mots rapides, dans lesquels l'oreille de Marianne parvenait à peine, de temps à autre, à distinguer un mot ou un chiffre.

Elle souriait, légèrement amusée par ce marchandage, bien superflu, car, quel qu'en fût le prix, ce collier ne pouvait représenter pour elle qu'une dépense insignifiante. Mais il lui était étrangement agréable de sentir que l'homme qui l'avait amenée jusque-là, de minute en minute, exerçait sur elle une emprise à laquelle elle trouvait de plus en plus plaisir à se soumettre.

Finalement elle vit, avant d'avoir pu faire elle-même un geste, l'homme retirer de sa poche quelques billets pliés qu'il mit dans la main du gnome puis il revint vers Marianne et lui fit comprendre que tout étant en ordre, ils pouvaient partir.

Mais Marianne sentit, qu'avant de quitter le magasin, elle devait avoir un geste qui témoignerait à l'homme à la fois de sa reconnaissance et de sa soumission. Elle vint à lui et lui tendit le collier en courbant la nuque pour lui faire comprendre qu'elle désirait que ce fût lui, puisqu'il venait de lui offrir ce bijou, qui l'attachât autour de son cou. Il passa derrière elle mais, dans la pénombre, il était malhabile, peut-être volontairement, à faire jouer le fermoir, ses mains effleuraient, par moments, la peau de Marianne qui frémissait sous cette caresse.

« Comment t'appelles-tu ? fit-elle, la première, lorsqu'ils furent sortis du magasin. — Beppo, fit-il. Et toi ? — Marianna. » Et ils se turent.

***

La gondole chemine maintenant dans un labyrinthe de canaux de plus en plus enserrés entre des maisons misérables. Si elle était encore elle-même, Marianne s'effraierait peut-être de s'engager ainsi, avec un inconnu, dans ce quartier très éloigné et probablement mal famé.

Mais depuis qu'elle a repris place dans la gondole, elle s'est entièrement abandonnée au chaud émoi qui l'a envahie tout à l'heure lorsque Beppo lui a attaché le collier autour du cou. Elle est prête à accepter et à subir. Elle s'abandonne à l'attente délicieuse de la possession prochaine, car elle sait que dans quelques minutes, elle se donnera à cet homme.

Et soudain, un vertige la saisit. Une nausée lui soulève un instant le cœur, comme si la gondole avait basculé dans un abîme. Un éblouissement fait, durant quelques secondes, miroiter devant ses yeux une gerbe d'étincelles. Elle se sent envahie par une faiblesse immense qui l'oblige à fermer les paupières et à s'abandonner inerte sur les coussins de la gondole. Quand elle les rouvre, elle se rend compte que la lumière a changé et n'est plus que le reflet d'une autre lumière très lointaine. Le ciel s'est assombri comme lorsque, les jours de grand vent, dans les ciels changeants du Nord, un nuage passant devant le soleil fait courir son ombre sur une ville un moment obscurcie. Tout est maintenant gris, comme voilé, tandis qu'un calme étrangement profond s'est fait autour d'eux. La rame frappe, sans bruit, l'eau lourde comme du plomb, tandis que la gondole remonte silencieusement le fleuve du temps. Il fait soudain, dans

ces ruelles fétides, une fraîcheur de tombe. Des linges pendent, immobiles, aux fenêtres qui pourraient être des signaux oubliés. Ils ne rencontrent aucune embarcation, aucune présence humaine et tout autour d'eux, Venise semble morte.

Mais Marianne ne ressent ni hâte, ni crainte. Il y a maintenant, en elle, une immense certitude : elle reconnaît, comme elle reconnaissait tout à l'heure son collier, ce quartier de la ville. Elle a vécu ici, il y a des années, des années ou des siècles. Elle est revenue chez elle : elle touche au port ; enfin la Marianne d'aujourd'hui retrouve la Vénitienne d'autrefois.

La gondole s'arrête à l'extrémité d'un petit canal. Une voûte basse, dont le plâtre s'écaille, forme un porche au-dessus de l'appontement fait de quelques planches de bois pourri, auxquelles Beppo amarre l'embarcation avant de sauter à terre et d'inviter Marianne à le suivre. Il prend un passage obscur, débouche dans une ruelle qu'ils suivent quelques instants et devant une pauvre auberge, lui fait comprendre qu'ils sont arrivés.

⁂

Maintenant, ils sont dans la chambre misérable où Marianne l'a suivi sans un mot. Elle a été nue en un instant, aussitôt couchée sur un grabat aux draps sales où il l'a possédée tout de suite, sans caresses ni baisers, d'une étreinte sauvage et brutale qui l'a pénétrée brusquement et secouée d'un plaisir trop bref. Puis, elle a repris son souffle, gardant contre elle l'homme qui l'étreint et ne pouvant se résoudre à perdre le contact de cette chair. Elle ferme les yeux, plonge la main dans les cheveux noirs de l'homme, et caresse ce corps robuste où, sous la peau dorée, roulent des muscles durs. Elle lui sourit avec une humble tendresse, mais il ne lui manifeste ni douceur ni gratitude. Il détaille les traits de son visage, sa chair légèrement ambrée qui paraît cependant blanche à côté de la sienne. Puis, il se dégage de son étreinte, déjà indifférent, s'allonge à côté d'elle et lui demande une cigarette qu'elle lui allume aussitôt, éprouvant une délicieuse jouissance à obéir à l'homme qui vient de la prendre comme une fille.

Il ne lui vient cependant pas à l'esprit de chercher à le détromper, d'essayer de lui faire comprendre, dans son mauvais italien, qu'elle n'est pas une femme facile, en quête d'aventures passagères. A quoi bon ! L'élégante Française de l'hôtel Bauer, ce n'est plus elle. De tout temps, sa place était ici. Elle devait y venir. Marianne ferme les yeux et elle a la sensation très nette qu'elle a déjà vécu cet instant, elle reconnaît cette chambre ; elle a déjà couché dans ce lit et les bruits assourdis et lointains de la ruelle, ce n'est pas la première fois qu'elle les entend : elle s'est, autrefois, ici, donnée à des hommes.

Elle fait jouer entre ses doigts le collier qu'elle a gardé autour du cou. Elle se lève et va se contempler dans le pauvre miroir avec une impudeur tranquille. Elle vient de se vendre pour ce bijou, mais cela lui paraît

naturel, et un sentiment de reconnaissance la prend pour l'homme qui lui a fait ce cadeau.

Elle revient au lit où Beppo achève sa cigarette. Elle lui fait admirer le collier qu'il vient de lui offrir. Il la regarde, amusé. Est-il moqueur ou méprisant, elle ne le sait, mais elle ne lui en veut pas. Elle s'allonge de nouveau à côté de lui et retrouve d'instinct les caresses d'une courtisane experte. Il en paraît surpris et pour la première fois la regarde avec quelque gentillesse. Puis il la reprend de nouveau et leur étreinte, toujours brutale, est cette fois-ci moins brève.

Elle reste prostrée, les yeux fermés, sentant encore dans ses flancs la délicieuse brûlure qui, peu à peu, s'apaise. Elle se retourne sur le côté, plonge la tête dans l'oreiller ; elle est redevenue elle-même maintenant. Une fille nommée comment ? Marianne n'est plus son nom. Elle a retrouvé son pays natal. Cette chambre est la sienne ; il ne lui semble pas qu'elle doive la quitter jamais. Tout à l'heure, elle s'habillera et elle ira, comme chaque soir, se vendre en ville pour revenir ici, retrouver humble et soumise, l'homme qui vit d'elle. Des images surgissent : le quai des Esclavons et les arcades de la place Saint-Marc aux heures avancées de la nuit, des visages d'hommes, jeunes et vieux, riches et pauvres ; elle revoit, dans une pénombre qui est celle des cauchemars, des cafés brillamment éclairés, des soirs de pluie et de froidure, de longues attentes. Elle voudrait pouvoir rester ainsi des heures.

Mais l'homme se lève, enfile un pantalon, et, le torse nu, ouvre la porte. Sa voix retentit dans l'escalier. Marianne reconnaît un nom de femme : « Lucia, Lucia ! » puis il revient, sifflotte et reprend une cigarette dans l'étui d'argent qu'elle a posé à côté de son sac.

Que va-t-il faire d'elle ? Elle ne s'en inquiète pas. Pas un instant, la pensée ne lui vient que dans ce bouge lointain, on pourrait la dépouiller ou la tuer.

La porte s'ouvre sans qu'on ait frappé. Une femme du peuple brune, encore jeune, au visage agréable, mais déjà déformée, les gros seins ballottant sous un caraco, entre, salue Beppo d'un « Bongiorno » amical.

Puis, elle vient au lit où Marianne est restée allongée, lui fait aussi un « Bongiorno » sympathique et se retourne vers l'homme pour le complimenter sur sa conquête :

« Bella, eh ! bellissima », puis, revenant vers Marianne, les mains aux hanches : « Tedescha ? Francesca ? »

Marianne lui répond de la tête.

« Comment t'appelles-tu ? — Marianna. — Tu es belle, Marianna ! Il a de la chance, le Beppo. »

Beppo l'interrompt d'un ton rude, comme s'il n'avait pas de temps à perdre en d'inutiles bavardages. Marianne comprend seulement qu'il lui donne des ordres ; ils s'expriment dans ce dialecte vénitien qui lui est tout à fait étranger.

Lucia revient vers Marianne, lui apporte son sac, et tend la main pour

lui indiquer qu'elle veut de l'argent. Elle désigne Beppo, voudrait expliquer quelque chose à Marianne. Mais qu'importe à celle-ci le motif pour lequel on lui demande des lires ? Pour payer la chambre probablement ou pour indemniser Lucia de quelque dépense. Elle lui montre le sac et lui fait, d'un geste indifférent, signe d'y prendre ce qu'elle veut.

Puis elle s'allonge de nouveau, referme les yeux et cherche à reprendre sa rêverie interrompue, à renouer le contact avec cette vie d'autrefois qui était, tout à l'heure, si proche.

Elle se lève, prend une cigarette et l'allume puis elle va à la fenêtre, presque une lucarne, tire le rideau crasseux et c'est devant elle un paysage qu'elle a, de tout temps, connu. La chambre est tout en haut d'une vieille bâtisse et, devant elle, par-delà une minuscule terrasse encombrée de quelques pots de fleurs, c'est le paysage inoublié de Venise, de sa ville dont les toits de brique, les campaniles et les innombrables clochers rosissent à la douce lumière du couchant ; elle en reconnaît les détails familiers. Elle ferme les yeux.

Le bruit de la porte qui s'ouvre la tire de cette contemplation. Lucia revient et pose sur la table, au centre de la chambre, un fiascho de vin, des charcuteries, du pain et des fruits. Beppo s'est déjà installé et Lucia appelle Marianne pour qu'elle se joigne à eux.

***

Lucia a fait asseoir Marianne à côté d'elle, elle rit parfois en regardant Beppo toujours silencieux qui, les coudes sur la table, le couteau en main, mange comme un seigneur sans s'occuper des deux femmes. Il n'y a pas d'assiettes ni de couverts. Mais le vin du lac de Garde, couleur de groseille, rutile dans les verres grossiers et Marianne, peu à peu, sent une agréable ivresse l'envahir.

Lucia est seule à parler, mais son verbiage remplit la pièce. Un bras autour du cou de Marianne elle lui prodigue avec volubilité des explications que Marianne ne comprend pas.

Marianne n'y prête d'ailleurs aucune attention. Elle se contente du bonheur d'être là entre ces deux êtres qui lui étaient, il y a quelques heures à peine, parfaitement étrangers et lui sont soudain devenus aussi proches que si elle vivait, depuis des années, à côté d'eux.

Encore un verre de vin, une tranche de salami ; un bien-être animal l'envahit. Pour la première fois de sa vie, elle se sent vraiment heureuse.

On entend les pas d'un homme qui monte l'escalier et longe le couloir : « Giuseppe », fait Lucia. L'homme entre. Ce n'est pas, comme Beppo, un homme du peuple, tout au moins à en juger par sa tenue. Il est habillé en bourgeois, d'un costume trop voyant, mais qu'il porte avec l'élégance innée des Italiens. Une chemise de soie, une cravate brodée et un feutre trop clair, qu'il repousse en arrière d'une chiquenaude pour saluer.

« Bonjour », fait-il à Beppo, sans paraître remarquer les deux femmes.

Il retire sa veste qu'il pose soigneusement sur le dossier d'une chaise, s'installe en manches de chemise à la table sans y être invité et se met à manger et à boire. La bouteille est presque vide et sur un signe de Beppo, Lucia prend de l'argent dans le sac de Marianne et redescend en chercher une autre.

Giuseppe et Beppo se mettent à discuter. Giuseppe, visiblement, interroge et sans qu'il ait adressé la parole à Marianne, il est évident qu'il pose des questions à son sujet. Entre deux phrases, il la dévisage ; elle est toujours nue et continue à manger et à boire. D'instinct, elle paraît ignorer sa présence, mais elle ne peut éviter son regard qui la détaille, se porte sur son visage, s'arrête longuement sur ses épaules et sur sa gorge. Elle devine que l'homme l'admire et la désire.

Il est visiblement intrigué. Sa voix est impérative, parfois pressante. Que peuvent-ils se dire ? Beppo, toujours hautain, ne répond que par monosyllabes, ou par quelques phrases brèves. Mais Marianne devine qu'il explique comment il l'a amenée dans cette chambre. Le regard de Giuseppe va du lit à Beppo et à Marianne. Beppo répond d'une inclinaison de tête ou d'un geste de doute.

Marianne n'a plus ni faim, ni soif. Elle se lève, va devant la glace, s'y contemple avec complaisance, arrange ses cheveux et fait jouer son collier autour de son cou. Elle prend des poses pour mettre en valeur la courbe de ses hanches, sa poitrine généreuse, sa croupe charnue. Elle feint d'ignorer le nouveau venu, mais elle cherche à éveiller son désir. Elle sent que son regard ne la quitte pas et, quand elle se retourne, elle lit sur le visage de Beppo une fierté de mâle, heureux de sa conquête, et qui lui fait comprendre qu'elle s'est conduite comme il convenait. Elle revient près de Beppo, se place derrière lui et lui passe tendrement la main dans les cheveux.

Lucia revient avec un nouveau fiascho de vin et une bouteille de grappa. Elle sert les deux hommes, puis entraîne Marianne dans un coin de la pièce tandis qu'ils continuent de manger et de boire. Il y a dans sa voix des inflexions nouvelles et Marianne sent que ce qu'elle veut lui dire la concerne directement. Mais Lucia parle si vite que Marianne a peine à la suivre et c'est plus encore grâce à ses intonations et à sa mimique qu'aux quelques mots qu'elle peut saisir de temps à autre que Marianne finit par comprendre. Giuseppe la veut. Mais elle est à Beppo. Il a demandé à celui-ci de la lui céder, mais Beppo refuse et la discussion continue entre les deux hommes.

Soudain Giuseppe appelle Lucia et lui donne un ordre. Lucia jette un regard à la fois amusé et un peu inquiet vers Marianne et sort rapidement.

Giuseppe se lève, vient à Marianne qui est restée dans son coin, la dévisage, puis, d'une main rude posée sur son épaule et sous le regard indifférent de Beppo, la fait tourner devant lui, passe la main sous son menton, jette un regard sur ses seins et sa croupe, comme pour évaluer

le plaisir qu'il peut en attendre, puis se rasseoit et allume une cigarette.

Lucia revient avec des dés, débarrasse rapidement la table et les deux hommes se mettent à jouer, silencieusement, mais avec une passion contenue.

Marianne a compris qu'elle était l'enjeu de la partie. Elle s'approche sans rien dire de la table avec Lucia qui a passé un bras autour de sa taille dans un mouvement de fraternité féminine.

Marianne ignore la règle du jeu, mais il ne lui est pas difficile d'en saisir les péripéties à travers la mimique de Lucia, ses exclamations étouffées et les pressions parfois plus accentuées de sa main. Beppo, toujours impassible et, en apparence, indifférent, lançait les dés comme s'il n'était pas intéressé à la partie. Giuseppe sembla d'abord perdre, puis, soudain, la chance tourna. Un sentiment trouble envahit Marianne, où il y avait à la fois de l'orgueil, de la crainte et l'attente d'une douloureuse volupté qui naîtrait de son humiliation. Giuseppe gagnait et un sourire fat illumina son visage. Un dernier coup de dés et il se tourna vers Marianne en lui montrant le lit. Il devait être un peu ivre. Avant de lui obéir, elle voulut interroger Beppo, mais il ne la regardait pas et se servait un verre de vin.

Lucia glissa tout bas quelques mots à Marianne ; celle-ci en devina aisément le sens. Son cœur battait vite maintenant, tandis que Giuseppe se rapprochait d'elle après avoir avalé d'un trait une grande rasade d'alcool. Il lui adressa un lourd compliment en posant sur son épaule une main moite qui prenait déjà possession d'elle.

Elle s'étendit sur le grabat. Elle savait que Lucia et Beppo étaient toujours dans la pièce, mais il lui était profondément indifférent de se donner à Giuseppe devant eux. Giuseppe l'avait gagnée : elle devait lui appartenir puisque Beppo y consentait. Cependant, quand il l'étreignit sans un mot, elle entendit la porte claquer et comprit que Beppo était parti. Elle devina aussi que Lucia était toujours là.

Elle resta d'abord insensible, sa chair en révolte. Giuseppe n'était pas maigre et musclé comme Beppo, mais blanc et un peu gras. Son étreinte n'avait pas la même fougue, vive et sèche, mais elle était plus insinuante et plus profonde et elle se sentait petit à petit dominée par une force qui la subjuguait tandis qu'il se rendait peu à peu habilement maître d'elle. Elle cria de bonheur quand elle sentit enfin en elle la lente montée du plaisir.

Elle s'assoupit quelques instants, mais le bruit fait par Giuseppe qui se préparait à sortir la réveilla. La nuit tombait maintenant et la chambre était déjà envahie par l'ombre. Il échangea quelques paroles avec Lucia, et adressa à Marianne, adieu ou remerciement, quelques mots qu'elle ne comprit pas, puis la porte se referma sur lui et son pas lourd résonna dans le couloir.

Elle reposa sa tête sur l'oreiller ; elle aurait voulu dormir encore dans

l'ombre qui s'épaississait. Mais Lucia allait et venait, débarrassant la table et rangeant la pièce. Puis, elle vint près du lit, le tailleur de Marianne sur le bras ; elle se pencha sur elle et lui secoua l'épaule. « Il te faut retourner là-bas », dit-elle, avec un mouvement de tête en direction de la ville.

Elle avait l'air soudainement inquiète, comme si un délai leur avait été accordé, qui était maintenant presque terminé. Elle posa le tailleur sur le lit, rassembla le reste des vêtements épars dans la chambre et revint vers Marianne pour la presser encore. « Lève-toi, disait-elle d'un ton presque suppliant, lève-toi vite, Marianna. »

Lucia la prit finalement par l'épaule et la tira hors du lit presque de force. Marianne se laissait faire et passait machinalement les vêtements qu'on lui tendait. Puis Lucia lui apporta de l'eau fraîche pour baigner un visage où la fatigue avait creusé deux grands cernes sous les yeux et que Marianne ne reconnut pas dans le miroir qu'elle lui tendit. Elle ne pouvait se résoudre à quitter cette chambre, ce coin du monde où elle avait enfin trouvé la révélation qu'elle attendait depuis tant d'années et que seule, Venise avait pu lui donner. Et tandis que Lucia la coiffait, son cœur était, peu à peu, envahi par une lourde tristesse.

« Voilà, pressons-nous », fit Lucia en lui donnant un dernier coup de peigne. Elle lui tendait son sac et ses gants.

« Vite, il faut partir, vite. Nous n'avons que le temps. »

Elle lui prit le bras et l'entraîna vers la porte. Marianne aurait pu lui demander pourquoi cette hâte, mais elle savait qu'il lui fallait obéir.

« Et Beppo, demanda-t-elle, bien qu'elle sût parfaitement que la question fût vaine. — Il est parti, fit Lucia, avec un geste évasif de la tête. » Elle prit un grand châle foncé et en couvrit les épaules de Marianne : « Allons », dit-elle et elle la poussa vers l'escalier.

Une obscurité plus profonde que celle du soir avait maintenant envahi les ruelles désertes. Elles glissaient silencieusement, le long des murs, ombres dans l'ombre, enveloppées dans les grands châles remontés sur leur tête. Soudain, elles débouchèrent sur la lagune, tout à l'extrémité de la ville. Lucia héla, d'un geste, une gondole solitaire dont le pilote, appuyé sur sa longue rame, semblait les attendre et dont la silhouette indécise se confondait avec la nuit. Sans prononcer un mot, il amena vers la rive sa gondole, où Lucia fit descendre Marianne. « Addio ! lui dit-elle en se penchant pour l'embrasser. Addio ! »

Elle semblait maintenant vouloir lui confier un secret et tendait la main vers la gondole, comme pour la retenir, mais l'embarcation s'était déjà éloignée de la berge. Dans l'obscurité encore épaissie, sa silhouette s'était effacée et ses mots s'étouffaient dans un brouillard épais. Marianne entendit encore crier : « Marianna ! Marianna ! » comme si on la rappelait maintenant sur la rive, mais la voix devenait de plus en plus lointaine et ne frappait que faiblement son oreille.

Puis elle fut saisie par un engourdissement tout pareil à la mort, elle

était incapable de remuer les lèvres. La gondole était maintenant perdue dans une obscurité épaisse. Les flots sombres de la lagune se confondaient avec la nuit. La noire embarcation s'avançait dans les ténèbres et Marianne était suspendue dans un abîme dont le silence infini n'était troublé que par le bruit mouillé et assourdi de la rame qui frappait l'eau derrière elle, à intervalles réguliers. Très loin, des lumières, qui étaient peut-être celles de la rive, scintillaient. Marianne sentit alors un immense arrachement se faire en elle ; elle comprit qu'elle partait pour toujours. Elle s'allongea, ferma les yeux et se sentit doucement dériver. Il lui sembla que la gondole, prise d'un mouvement giratoire, tournait de plus en plus vite sur elle-même et s'enfonçait dans un puits et elle sombra dans une sorte d'inconscience semblable au sommeil.

Des bruits la tirèrent de sa torpeur. La lagune s'animait autour d'elle et elle reconnut, tout près, sur sa droite, l'embarcadère de la Piazzetta. Il lui fallut faire un immense effort pour revenir à elle et elle fut quelques instants avant de reprendre pleinement conscience de l'heure et du lieu. Elle crut d'abord rêver. Mais la fraîcheur du soir la fit frissonner. Elle remonta sur ses épaules le châle qui en avait glissé. C'était celui de Lucia. Elle ne rêvait donc pas, comme le lui affirmait, du reste, son corps brisé de fatigue.

Cependant, la gondole approchait de l'hôtel et Marianne eut à peine le temps, avant d'aborder à l'appontement brillamment éclairé, de retirer le châle misérable et de le dissimuler sous le siège. Au sortir de l'obscurité de la lagune, la violence des lumières électriques l'aveugla et un éblouissement la fit chanceler légèrement lorsqu'elle mit pied à terre. Quand elle eut fait l'effort nécessaire pour se ressaisir et qu'elle se retourna pour payer le gondolier, celui-ci était déjà reparti et l'embarcation, sans un bruit, avait disparu.

⁂

De loin, dans le hall, elle aperçut son mari qui lisait un journal avec application. Il n'en leva les yeux que lorsqu'elle se trouva près de lui.

« J'ai eu de la chance, dit-il, j'ai trouvé le *Monde*. »

Il replia soigneusement le journal avant de constater :

« Tu es bien en retard. Je commençais à m'inquiéter. »

Elle prit son temps pour répondre et s'assit tranquillement dans un fauteuil voisin : « Je suis sortie très tard, dit-elle. J'ai voulu retrouver cet antiquaire que nous avions remarqué l'autre jour, te souviens-tu, du côté de Saint-Alvise. Cela m'a pris plus de temps que je ne pensais et, au retour, c'est stupide, je me suis complètement perdue. »

Il la regarda avec plus d'attention : « Heureusement que nous partons demain. Le climat de Venise ne te vaut rien. »

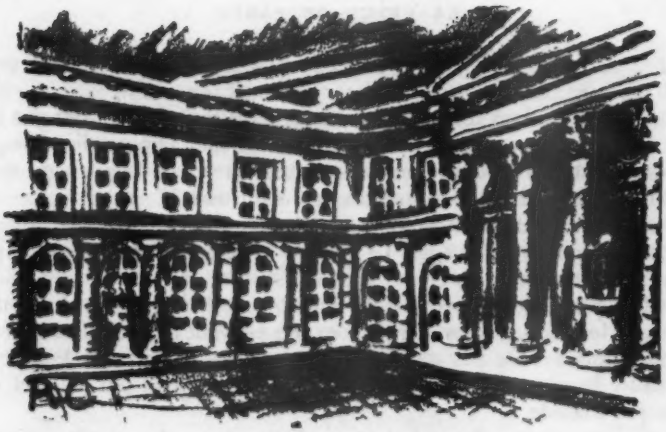
Marianne ne répondit pas. « Allons dîner, veux-tu ? Il est grand

temps. » Quand ils furent attablés il remarqua le collier que portait Marianne. « C'est chez cet antiquaire que tu l'as trouvé ? » Elle acquiesça. Il se pencha vers elle, allongea le bras par-dessus la table et saisit avec précaution, pour l'examiner de plus près, la petite croix qui terminait le collier. « Comment le trouves-tu ? » lui demanda-t-elle. Toujours incliné vers elle il scrutait le bijou en levant les sourcils et en faisant une petite moue qui exprimait plus de perplexité que de dédain. Il hésitait à répondre craignant de peiner Marianne. Il ne voyait vraiment rien d'extraordinaire dans ce collier.

« C'est de la verroterie, dit-il, mais ça a un petit air ancien. » Et il laissa retomber la croix sur la gorge de Marianne. « J'espère que tu ne l'as pas payé trop cher... »

Marianne fit signe que non.

ROBERT PASCAL



LA RÉFORME HOSPITALIÈRE

par Paul Milliez

Les hôpitaux français ont un lointain passé. Il leur a valu un incontestable prestige, mais aussi — séquelles d'usages anciens — quelques tares.

D'une part, les hôpitaux semblent toujours considérés comme s'ils étaient réservés aux indigents et comme si ceux-ci ne devaient bénéficier que de soins hâtifs et d'un confort médiocre.

D'autre part, les étudiants se trouvent écartelés entre l'enseignement théorique de la Faculté (ex-Ecole de Médecine) qu'ils ne suivent pas et l'enseignement pratique de l'hôpital (cliniques médicales et autres) qui n'est de bonne qualité que pour les meilleurs élèves.

Enfin, les fonctions universitaires et hospitalières restent séparées. Les concours sont différents : les charges universitaires (clinicat, agrégation, chaires de Facultés de Médecine) dépendent du ministère de l'Education nationale. Les postes hospitaliers (externat, internat, assistanat, médicat, chirurgicat des hôpitaux publics) relèvent de la Santé Publique, de sorte que seuls quelques privilégiés jouissent actuellement de la double appartenance et sont à la fois universitaires et hospitaliers.

Les médecins à double appartenance, ont une activité haletante et dispersée entre leur service hospitalier, leurs charges universitaires, leurs laboratoires de recherche et leur clientèle privée. Leur vie est devenue intolérable, leurs efforts disproportionnés à leur rendement effectif et inadaptés à une médecine moderne de qualité.

Tout est donc à reprendre avec courage mais avec précaution. Voyons avec sérénité mais loyauté la situation présente des soins à l'hôpital, de l'enseignement des étudiants, du rendement des laboratoires de recherche.

***

Les conditions dans lesquelles sont traités les malades ne sont pas toujours très humaines. Il arrive qu'au moment de l'hospitalisation, les malades graves ou légers, riches ou pauvres, attendent longuement avant que soient accomplies les formalités de l'admission.

Le sort du malade une fois alité appelle des critiques, sauf en quelques services récemment aménagés. La grande salle commune, même boxée, est un anachronisme.

Les lits, placés les uns contre les autres, sont souvent orientés de telle façon que les malades, pendant le jour, ne peuvent ni lire, ni se reposer. Les hospitalisés n'ont pas de pièce où les valides pourraient se distraire et prendre leur repas sur une table ; il y a un fauteuil par salle et une chaise par malade.

La nuit est pénible. Le malade connaît le sursaut des réveils collectifs provoqués par l'électricité généreusement allumée dans toute la salle pour le moindre soin donné à l'un des trente ou quarante patients.

Lorsque le sujet n'est pas gêné la nuit par la lumière, il l'est par le bruit, la toux, les gémissements, le hoquet des autres, les conversations ou les déplacements du personnel.

L'hygiène des malades n'est pas satisfaisante : insuffisance de lavabos, de douches, de baignoires et de water-closets.

Les heures de visites des familles sont incommodes et les médecins, absents à ce moment, ne peuvent pas rassurer ou renseigner les parents du sujet hospitalisé. Le colloque singulier entre le patient et le médecin est souvent irréalisable. Le médecin chef de service est en effet entouré de ses élèves, de ses visiteurs et le malade n'ose pas lui dire tout ce qu'il voudrait. Les confidences seraient possibles au moment où l'interne passe sa contre-visite, encore faudrait-il que le malade ne soit pas, au coude-à-coude avec ses voisins de lit pour pouvoir se livrer avec abandon.

On imagine aisément, dans ces conditions, à quel point le patient se trouve désemparé, mais au moins est-il vite soigné ? On ne saurait toujours l'affirmer. L'obtention de certains examens, de certains avis spécialisés exige de une à trois semaines. Et pourquoi ? Parce que chaque service hospitalier ne fonctionne vraiment que trois heures par jour.

La visite du médecin chef est nécessairement hâtive. Le contact avec le médecin traitant se borne souvent à une lettre laconique adressée par celui-ci pour demander l'hospitalisation de son patient ; habituellement, le médecin hospitalier n'a pas le temps d'écrire au médecin praticien lors de la sortie du malade.

Les infirmières diplômées ne sont pas assez nombreuses. Les soins sont donc dispensés rapidement sans que l'infirmière ait le loisir de réconforter son malade. Le patient ne reçoit d'ailleurs que rarement les soins de la même personne deux jours de suite.

La pénurie de personnel qualifié contraint l'Assistance Publique à rem-

placer les infirmières diplômées presque toujours la nuit, très souvent l'après-midi et même maintenant dans les équipes de jour, par des filles de salle non diplômées, pleines de bonne volonté certes, mais qui ne parviennent à compenser leur ignorance qu'au bout de longs mois.

Le confort du malade est donc médiocre, l'hygiène insuffisante, mais ce n'est pas le pire. La mort, à l'hôpital, est trop souvent publique. Les patients ne sont séparés du moribond que par un paravent dont la présence déprime les autres malades.

Tant que les services hospitaliers ne connaîtront pas un confort convenable, tant que le personnel infirmier qualifié ne sera pas trois fois plus nombreux, tant que le corps médical ne sera pas au moins six heures par jour à l'hôpital, la situation restera souvent déplorable.

⁂

Les conditions de l'enseignement sont également inadaptées.

Les étudiants sont sollicités à la fois par l'enseignement théorique de la Faculté et l'enseignement pratique de l'hôpital.

Les futurs médecins rechignent devant un enseignement théorique qui les rebute. Ils consacrent le minimum de temps possible à leur formation scientifique, n'assistent qu'aux cours et travaux pratiques obligatoires et considèrent comme un titre de gloire de passer leurs examens officiels de justesse.

Par contre, les élèves se montrent friands de la formation que leur fournissent les chefs de service des hôpitaux et les internes qui les préparent aux concours de l'Assistance Publique. Ces concours hospitaliers, entièrement indépendants de la Faculté, apparaissent aux jeunes comme la seule voie royale.

Ainsi paradoxalement, on voit rejetées les leçons des maîtres de la Faculté et recherchés les cours des jeunes internes pour l'acquisition onéreuse de connaissances qui sont distribuées à titre gracieux dans les enceintes officielles !

Tout cela n'est pas raisonnable. D'autant que les conférences d'externat et d'internat consistent de plus en plus en un bachotage stérile et que l'enseignement hospitalier est insuffisant.

Le médecin chef de service doit enseigner pendant les trois heures d'une matinée au cours de laquelle il est aussi censé soigner et faire de la recherche. Les étudiants en médecine, stagiaires dans les services hospitaliers, sont trop nombreux. Ils ne peuvent, de ce fait, chacun examiner et traiter sous la direction de jeunes aînés, des malades qui leur seraient propres. Si le patron qui manque de temps ne s'occupe que des cas qui l'intéressent, ou l'étudiant n'y comprend rien, ou il revoit tout le temps, de loin, le même type de malade ; si le chef de service fait sa visite convenablement — et cette éventualité est *de beaucoup* la plus fréquente — il n'a guère le temps d'interroger ou de laisser les stagiaires poser des

questions et ceux-ci doivent s'instruire sur les bribes qu'on veut bien leur dispenser sans pouvoir véritablement approcher les malades.

L'actuelle formation des jeunes médecins qui — et ils sont les plus nombreux — n'ont pas réussi les concours hospitaliers est donc insuffisante. Ceux des étudiants qui arrivent à l'externat des hôpitaux, et plus encore ceux qui parviennent à franchir le cap de l'internat, ont seuls présentement une formation médicale pratique de parfaite qualité.

⁂

La recherche clinique souffre elle aussi de cet état de choses. Ou bien le médecin y consacre un long temps et néglige ses malades ou bien, le plus souvent, le praticien reste, par manque de temps, improductif et c'est ici, on l'a déjà compris, que gît le drame : l'après-midi et le soir, le médecin hospitalier du matin s'épuise, dans une course contre la montre, à exercer, aux quatre coins de la capitale ou de sa province, sa profession en clientèle privée ou en des fixes très absorbants. Le soir et les jours fériés le médecin travaille, met au point ses articles, lit la presse technique française et étrangère. Il n'a jamais un instant de détente s'il est scrupuleux et il a en plus mauvaise conscience quand il est resté fidèle à la vocation de son adolescence.

La réforme hospitalière préconisée est donc impérieusement nécessaire [1].

Encore faut-il qu'elle soit menée à bien.

Les commissions réformatrices [2] ont un rôle difficile et ingrat d'autant que, comme l'a dit Renan, « le réformateur ne peut être juste vis-à-vis de ce qu'il détruit », mais trop souvent les décisions ont été prises sans que les discussions aient été conclues par des votes. Ainsi bien des pro-

1. *La Presse médicale*, supplément au n° 59, 31 décembre 1960, 526-531, et *Notice sur l'intégration dans le Nouveau Régime à plein temps des Centres Hospitaliers et universitaires*, éditée par le ministère de l'Education Nationale et de la Santé Publique, 26 p., Imprimerie des Journaux officiels, 26, rue Desaix, Paris, 1961.

2. La réforme hospitalo-universitaire, actuellement en cours, consiste en une fusion des carrières universitaires et hospitalières. D'une part, les professeurs de sciences fondamentales, anatomie, bactériologie, anatomo-pathologie, physiologie, chimie, pharmacologie, physique médicale, au lieu de rester enfermés à la Faculté, auront des laboratoires au sein des hôpitaux transformés en centres universitaires. Ces scientifiques auront donc ainsi contact avec les malades et avec les médecins des hôpitaux.

La réforme, d'autre part, officialise l'enseignement donné par les hospitaliers non universitaires au sein de leur service, ces médecins-chefs de service hospitalier acquérant automatiquement le titre de Maîtres de Conférences à la Faculté de Médecine.

On conçoit donc les avantages certains de la réforme qui permettra, en outre, aux médecins, grâce à certains agencements, de travailler à plein temps dans leurs services hospitaliers.

blèmes concrets ont été éludés, et certains intérêts légitimes négligés. Parfois, des théoriciens inexpérimentés ont donné l'impression de méconnaître la part personnelle d'une médecine de soins qu'ils n'exercent pas.

Il faut bien comprendre, que l'ignorance de la vie du malade dans sa cellule familiale serait un grand dommage pour les futurs grands médecins. Il ne faut pas que l'on crée une caste de médecins spécialistes qui, passionnés par la recherche, seraient parfois portés à soigner des maladies plutôt que des malades.

De hauts fonctionnaires ont senti ce danger et ont apaisé bien des inquiétudes, et les modifications nécessaires semblent en voie de réalisation.

Pour éviter cette déshumanisation des médecins hospitaliers a été créé un secteur privé restreint où les malades honoreront directement le médecin dans le sein de l'hôpital, établissement public. Cet aménagement paraît dangereux à un double point de vue : les locaux des services publics seront utilisés pour une activité privée rémunératrice d'une part ; la restriction de la liberté d'action hors des lieux officiels d'employés de l'Etat constituera un fâcheux précédent pour les enseignants des autres disciplines, d'autre part. L'on doit remédier à ce porte-à-faux.

Les perspectives financières apparaissent actuellement plus inquiétantes que tout le reste.

Le coût de la réforme ne saurait en effet se limiter au seul aménagement des Centres Hospitaliers Universitaires (C.H.U.) où travailleront toute la journée maîtres et étudiants à partir de février 1963, car d'une part tous les étudiants ne pourront pas être accueillis par ces Centres Hospitaliers et Universitaires qui, d'autre part, ne pourront fonctionner que s'ils ne sont pas surchargés de malades.

L'encombrement actuel interdirait aux médecins plein temps tout enseignement et toute recherche. C'est pourquoi la réforme doit entraîner automatiquement la réalisation du plan général d'équipement hospitalier, la modernisation des services et la création progressive des C. H. U.

Voyons le coût de ces modifications.

Nous irons du particulier au national [1].

L'hôpital Beaujon, de Clichy, est le seul hôpital qui existe dans une agglomération dépassant actuellement 600 000 habitants : l'équivalent d'une ville comme Lyon. Beaujon est donc surchargé de malades et manque de personnel soignant. Il faudrait un quart de lits d'hospitalisation supplémentaires pour les besoins actuels. Si Beaujon devenait C. H. U., il perdrait encore un quart de ses lits.

En outre, d'après les prévisions basées uniquement sur les permis de construire actuellement accordés, la population desservie par l'hôpital Beaujon, sans compter l'accroissement démographique, va atteindre 880 000 habitants en 1970.

1. *Le Concours Médical*, 83, n° 9, 1213-1214, 4 mars 1961. *Le Monde*, Tribune libre, 18 janvier 1961.

Comment dispensera-t-on, non seulement les soins avec un personnel insuffisant, mais encore comment assurera-t-on l'enseignement à des étudiants entassés dans des locaux exigus ? Et ceci au plus tard en 1963.

Voyons la situation de plus haut : pour la population de la région parisienne [1], il manque 8 200 lits d'hospitalisation, et sur les 23 500 lits actuels il y en a 3 000 que l'Administration de l'Assistance Publique estime inadaptés. L'Assistance Publique présentement manque donc en fait de 11 200 lits.

Il y aura dans la région parisienne 1 million d'habitants de plus en 1970 qu'en 1960. Cela exigera 3 000 lits de plus. Il faut donc prévoir d'ici 1970 la construction de 14 200 lits. Or l'amélioration souhaitable des services va faire perdre à l'Assistance Publique 4 500 lits. Il faut donc construire d'ici 1970 18 700 lits.

L'Assistance Publique, elle, se contenterait de 15 700 lits supplémentaires, ce qui revient en pratique à doubler les hôpitaux parisiens actuels.

L'Assistance Publique prévoit, pour cette construction de 15 700 lits et la modernisation indispensable de 13 500 autres lits, une dépense de 115 milliards d'anciens francs, *sans qu'il soit naturellement question des aménagements dus à la réforme elle-même* (c'est-à-dire à la présence du médecin et des étudiants à plein temps, et au développement de la recherche médicale).

Mais cette amélioration des services doit, il va de soi, comporter également des aménagements généraux : pour le logement du personnel infirmier, pour la formation de ce personnel, pour l'aménagement de la pharmacie centrale, de l'animalerie centrale, de la blanchisserie centrale, pour le matériel et l'équipement des services industriels il faut 4 865 millions d'anciens francs.

La totalité des dépenses envisagées ainsi pour l'ensemble des hôpitaux de l'Assistance Publique, sans compter les dépenses de l'Education nationale pour lesquelles nous ne possédons pas personnellement de renseignements, se monte à près de 120 milliards.

Si nous nous plaçons à l'échelle nationale, on annonce que le plan sanitaire quinquennal prévoit pour les constructions une dépense de 500 milliards et, pour l'équipement, de 400 milliards, soit en tout 900 milliards d'anciens francs en cinq ans !

Le financement habituel des constructions hospitalières est ainsi réparti : Etat 40 %, collectivités locales 30 %, Sécurité Sociale 30 %.

On peut craindre que, à côté des dépenses de prestige, de solidarité franco-africaine, à côté de l'effort financier nécessité par l'augmentation inéluctable du traitement des fonctionnaires, la modernisation technique indispensable du pays et de l'armée, l'amélioration de l'habitat, l'expansion de l'enseignement public, etc., il soit difficile de consacrer au secteur

1. *Plan directeur d'équipement hospitalier parisien* 1960-1970, 42 p. dactyl., publié par l'Assistance Publique, Paris, 1959.

hospitalier une telle part du budget national, des budgets locaux et du budget social. Il est indispensable pourtant que sortent rapidement de terre des hôpitaux convenables dotés d'un personnel suffisant et de locaux d'enseignement et de recherche médicale modernes et vastes.

⁂

En tout état de cause il faut naturellement commencer par désencombrer les services hospitaliers actuels et donc construire des hôpitaux nouveaux. Les énormes dépenses des deux dernières guerres, en rendant impossible tout effort d'ensemble ont terriblement assombri la situation : à Paris aucun hôpital neuf n'a été bâti depuis 1935, et l'hôpital Ambroise-Paré de Boulogne-sur-Seine détruit par les bombardements de la dernière guerre n'est pas encore reconstruit.

Beaucoup de nos hôpitaux sont d'anciens couvents ou hôtels aristocratiques d'avant la Révolution de 1789, adaptés tant bien que mal à l'hébergement des malades.

Dans des conditions présentes, il n'est guère de services hospitaliers qui permettent une fonction plein temps du fait des locaux d'accueil, d'hospitalisation, d'enseignement, du fait de la pénurie du personnel technique. Car il ne faudra pas se contenter de crédits d'installation. Il faudra assurer les dépenses de fonctionnement.

Il manque actuellement 1 836 infirmières diplômées et 2 221 aides-soignantes dont les postes *budgétaires* existent à l'Assistance Publique de Paris, ce qui ne signifie pas que ces postes constitueront une fois remplis (et on se demande comment !) une garantie pour le bon fonctionnement des services hospitaliers, car ces chiffres ne répondent pas aux normes établies par le ministère de la Santé Publique lui-même.

Je ne puis parler ici que de ce que je connais. Je sais cependant que la même pénurie s'observe dans des postes administratifs, ce qui constitue pour la marche des services de grandes difficultés.

C'est donc du côté du personnel infirmier et technique que doit ensuite porter l'effort — et un effort réel — car il manque à mon avis, non pas 1 600 mais 8 000 infirmières à l'Assistance Publique de Paris. Pour conserver le personnel en place il faut améliorer les conditions de travail et les salaires.

La vie d'une infirmière soignante diplômée d'Etat n'est pas enviable. Les traitements sont, en effet, insuffisants (une infirmière débute, son diplôme d'Etat en poche, avec un salaire mensuel [1] net de 48 844 anciens francs dans la zone O et de 44 433 anciens francs dans la zone 8 % et un agent des services hospitaliers commence avec un salaire net de 36 460 anciens francs dans la zone O et de 33 414 anciens francs dans la

1. Conférence de Presse des Fédérations C.G.T., C.F.T.C. et Autonomes des personnels hospitaliers, Hôtel Moderne, Paris, 6 mars 1961.

zone 8 %) ; on exige de ce personnel un dur travail et un inlassable dévouement.

Pour trouver de nouvelles infirmières, il faut ouvrir de nombreuses écoles, faciliter la promotion des aides-soignantes, loger le personnel, l'intéresser à la gestion médicale et scientifique des services. Il faut agir de même avec les laborantines, les techniciens divers, les secrétaires médicales.

On sait qu'actuellement les médecins hospitaliers n'assurent la marche de leurs services qu'en complétant le traitement de leur personnel technique et en faisant appel au concours d'une dizaine de médecins bénévoles par service.

Il faudra améliorer le sort du personnel hospitalier avant que le fonctionnement plein temps soit possible ; et pour qu'*un* service hospitalier puisse fonctionner à plein temps, l'effort financier en personnel, en locaux, en matériel, devra être généralisé à *tout* un hôpital.

Comment un chef de service pourrait-il, même si on lui accorde toutes les facilités en personnel, en locaux, faire « tourner » son service s'il ne peut avoir les analyses chimiques, les dosages biologiques, les examens radiologiques en un temps raisonnable ? Comment aussi pourra-t-il assurer un séjour bref à ses malades si les services de chirurgie et de spécialités diverses ne peuvent suivre son rythme s'ils restent à temps partiel ? Il n'y a plus en effet de services hospitaliers même spécialisés qui puissent vivre en circuit fermé.

L'effort financier doit donc porter sur l'ensemble d'un hôpital et non sur quelques services isolés, et c'est en cela que la tentative d'édification de Centres hospitaliers et universitaires prend toute sa valeur, à condition que soient auparavant construits des hôpitaux dits de désencombrement.

Qu'on ne s'y trompe pas : la médecine ainsi exercée sera certes de meilleure qualité mais elle va coûter cher.

⁂

Il ne suffira pas de triompher des difficultés financières, il faudra aussi venir à bout des traverses administratives.

« La lenteur des travaux même les plus simples est légendaire à l'Assistance Publique », a déclaré récemment le docteur E.-R. de Véricourt [1] dans son rapport général sur les réformes envisagées au sein de l'Administration générale de l'Assistance Publique à Paris.

Ce n'est pourtant pas la faute d'une Direction générale intelligente, ni de directeurs administrateurs d'hôpitaux, pleins de bonne volonté.

Mais au cours des années, l'Assistance Publique, s'est vue privée des

1. Rapport général sur les réformes envisagées au sein de l'Administration Générale de l'Assistance Publique à Paris. Imprimerie municipale, Hôtel-de-Ville, Paris, nº 3, *C.M.*, nº 1, *C.G.*, Paris, mars 1961, 125 p.

pouvoirs nécessaires. Par crainte de malversations imaginaires, on a paralysé l'Administration en lui imposant une cohorte de tutelles (Conseil de surveillance, Préfecture de la Seine, Conseil municipal et général, ministère de la Santé Publique, ministère du Travail, Sécurité Sociale, ministère de l'Education Nationale, ministère de l'Intérieur, ministère des Finances ont leur mot à dire dans chaque décision !) et les administrateurs sont trop souvent paralysés.

On conçoit qu'une Administration brimée ne mette guère de bonne volonté dans l'exécution, d'autant que, au contact des réalités quotidiennes, les administrateurs, privés des crédits actuellement nécessaires pour la bonne marche des hôpitaux, perçoivent de plus en plus nettement les difficultés de la réforme médicale sur le plan financier.

⁂

Nous ne devons pas pourtant, nous médecins, nous réfugier dans une sorte de résistance passive. Nous ne devons pas saboter la réforme.

La situation actuelle morale et financière des médecins est enviable et enviée. Ils jouissent d'une aisance et donc d'une indépendance qu'ils estiment à leur juste prix. Les médecins ne dédaignent pas les libéralités personnelles, vestiges d'un autre âge : ils aiment pouvoir soigner gratuitement ou onéreusement qui bon leur semble en fixant eux-mêmes les modalités d'exercice de leur Art.

Cependant, tous les médecins hospitaliers et universitaires ne connaissent pas cette indépendance matérielle qui n'est pas toujours celle des hospitaliers et jamais celle des médecins fondamentalistes (anatomistes, chimistes, physiciens, pharmacologistes, histologistes, anatomo-pathologistes). Aux scientifiques purs et aux médecins des hôpitaux non universitaires, la réforme apporte des avantages financiers certains. Elle va donc améliorer le sort de ceux qui n'ont qu'une seule appartenance mais, fusionnant enfin deux carrières, la réforme contraint les scientifiques à prendre part à la vie hospitalière. Certains le souhaitaient et s'en félicitent, d'autres regrettent de voir limiter leur liberté.

C'est à ceux qui possèdent déjà la double appartenance hospitalière et universitaire que la réforme posera le plus grave problème. Il est vrai que rien ne les contraint à adopter la réforme proposée. L'Etat respecte les situations acquises. Quoi qu'il en soit nous sommes nombreux, en dépit des objections qui nous viennent à l'esprit, à accepter d'assurer nos soins aux malades, l'enseignement à nos étudiants, nos recherches scientifiques au bénéfice de la Nation tout entière.

Nous souhaitons, en revanche, que le Pouvoir prenne claire conscience de notre bonne volonté et fasse le nécessaire pour que les fonds nécessaires soient versés dans les caisses de la Santé Publique et de l'Education Nationale. Nous sommes persuadés que la France de demain n'assurera

son prestige dans un monde nouveau que par la place de choix qu'elle saura réserver à la force de persuasion représentée par les maîtres à penser et les savants parmi lesquels les médecins demandent, maintenant qu'ils ne sont plus des magiciens, à trouver leur juste place. L'élite médicale donnera ainsi en même temps l'exemple d'une remise en ordre qui n'est cependant pas nécessaire dans la seule profession médicale.

PAUL MILLIEZ,
Professeur de pathologie médicale
à la Faculté de Médecine.
Médecin de l'hôpital Beaujon.

CHRONIQUE DES LIVRES

L'INDE BUISSONNIÈRE

par Claudine CANETTI *(Albin Michel)*

Claudine Canetti est jeune, curieuse et journaliste. Sa profession lui a permis de passer un an et demi en Inde ; son désir de voir et de s'enrichir l'a engagée sur des itinéraires connus et sur d'autres qui le sont beaucoup moins. Que l'on ne cherche pas dans son livre ce que pas un instant elle n'a voulu y mettre : une étude politique ou économique. C'est le récit d'une expérience et d'une amitié : « Comment peut-on ne pas aimer l'Inde ! » La misère y est souvent atroce, mais les cœurs y sont bienveillants, les découvertes éblouissantes, les œuvres d'art sans égales ailleurs. La voyageuse a pris l'avion et le train comme tout le monde, mais elle s'est aussi risquée en voiture sur des routes qu'ignorent la plupart des touristes. Les randonnées les plus amusantes sont aussi les plus farfelues. L'on prend un grand plaisir à lire ce que Claudine Canetti écrit avec beaucoup de verve et de simplicité sur sa tournée dans l'extrême-sud de l'Inde, sur ses incursions au Sikkim et au Nepal, sur les temples de Kenarak, de Puri, de Khajuharo. « Inde buissonnière » : programme à recommander aux voyageurs les plus blasés.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 169.)

DEUX NOUVELLES

DOUCE FENELLA

par Idelette de Bure

Fenella Flannery s'arrêta un moment. Elle était un peu fatiguée, surexcitée, nerveuse. Elle n'aimait pas tellement prendre l'avion et elle était en retard. Elle acheta un magazine dans le hall de son hôtel, alla régler sa note : « Merci madame, bon séjour, j'espère. Au revoir madame. » Puis elle sortit de l'hôtel, ses bagages autour d'elle. Elle n'avait emporté qu'une petite valise, mais une fois à Londres, elle avait acheté tant de cadeaux, qu'elle avait dû en emprunter une autre à sa sœur Maura. Deux valises donc étaient à ses pieds, son magazine, son sac à ses bras. Le portier lui trouva vite un taxi. « London Airport, s'il vous plaît et vite. » Elle s'adossa à la banquette et revit son séjour à Londres.

Fenella Flannery était une jolie blonde d'environ trente ans. Anglaise, elle avait épousé, il y a huit ans, un Irlandais. Elle habitait maintenant l'Irlande et venait de passer une semaine à Londres pour visiter sa sœur Maura. Elle avait rencontré Fintan Flannery à l'un de ces nombreux cocktails donnés à Londres, immédiatement après la guerre, où l'euphorie et l'ivresse de la paix retrouvée vous faisaient perdre la tête. Mais elle avait été tout de suite et sincèrement attirée par Fintan Flannery. Il semblait perdu dans cette société londonienne ; il avait un aspect paysan, carré, massif. Elle l'avait perdu de vue, puis elle le rencontra de nouveau chez des amis de son père. Ceux-ci s'occupaient de chevaux et Fintan était venu traiter avec eux. Elle sortit avec

lui, deux ou trois fois ; des soirées calmes, réconfortantes, après cette vie nocturne si folle, si agitée. La quatrième fois, il lui demanda de l'épouser. Elle accepta avec joie, nullement surprise. Ils passèrent leur lune de miel en France, en Touraine, chez des amis de Fintan. Puis, ils revinrent habiter le domaine des Flannery. C'était une grande bâtisse georgienne, à vrai dire pas très élégante. Mais à l'image de Fintan, carrée, solide. La proportion des pièces, leur emplacement, les fenêtres, les couloirs, la cuisine, les placards, étaient parfaits. La famille de Fintan avait quitté Flannery House pour venir habiter Dublin chez son frère aîné qui était avocat et riche. Fenella s'installa avec plaisir, avec ivresse. Elle refit tous les rideaux, repeignit les chambres, modernisa la cuisine, remplit les placards de linge, cultiva un jardin et s'intéressa à l'équitation, à la chasse, au tir, à l'univers de Fintan. Fintan à vrai dire, ne travaillait pas. Il était dans « les chevaux », traitant avec des Anglais, des Américains, et gagnait assez d'argent pour vivre confortablement à Flannery House. Il préférait être un peu plus pauvre, un peu plus libre que son frère qu'il méprisait légèrement. Fenella eut deux enfants en deux ans. Un garçon et une fille de six et sept ans. Pour le moment, c'était d'adorables petits paysans, civilisés par une gouvernante anglaise qui leur apprenait à lire et à écrire, lorsqu'ils n'étaient pas à cheval ou qu'ils ne chassaient pas avec leur père. Fenella s'en était vite débarrassée en les confiant à cette gouvernante patiente et elle s'était mise à peindre un peu, tuant l'ennui qui doucement commençait à l'envahir. Ou bien, elle allait passer des week-ends chez sa sœur à Londres. Fintan comprenait très bien ces petites fugues et laissait faire. Elle revenait chaque fois avec des présents pour tout le monde, des livres pour les enfants, des foulards de soie, des pulls pour son mari et les derniers potins de la Cour pour la gouvernante, avec des chocolats et des illustrés. Sa sœur Maura était tout son opposé. Très mondaine, elle adorait sa jeune sœur et encourageait ses week-ends à Londres. Quelquefois, elle la recevait chez elle, selon le nombre d'invités qu'elle avait à ce moment-là. Elle imaginait mal la vie de sa sœur, perdue en Irlande, avec un ours et deux petits paysans. Mais Fenella semblait parfaitement heureuse, un peu passive seulement. Docile, elle écoutait les conseils de sa sœur pour s'habiller, se coiffer.

Cette fois-ci, Fenella, descendue dans un petit hôtel près de Hyde Park, avait passé une semaine entière à Londres. Elle n'avait pas beaucoup vu sa sœur, restant cloîtrée dans sa chambre à boire d'énormes tasses de cacao et dormant jusqu'à midi. Un rouage semblait manquer à sa vie tranquille. Elle avait une liberté assurée, un peu d'argent, une jolie maison, deux enfants charmants, un mari qu'elle adorait. N'étant pas possessive, tout cela ne lui semblait pas acquis, gagné, mais normal. Elle ne se posait pas de questions, et peut-être son manque d'exaltation, d'enthousiasme, venait-il de là.

Elle termina cette semaine à Londres, entrecoupée de cinémas, de thés solitaires, à faire ses achats habituels pour la famille. Elle alla chez Maura pour lui emprunter une valise légère. Maura la trouva pâle, lasse et lui conseilla de lâcher Fintan et les enfants pendant un bon mois. Fenella n'y avait même pas songé, une semaine lui semblait déjà une période suffisamment longue. Elle partit vite, retourna à l'hôtel, ferma ses bagages, se coucha tôt. Le lendemain matin, elle se fit réveiller, ne déjeuna pas, paya et prit son taxi.

Dans le taxi, Fenella somnolait presque. Arrivés à London Airport, le conducteur lui porta ses valises jusqu'au guichet pour les faire enregistrer. Puis elle donna ses papiers, son billet au contrôle. Elle monta au premier étage. Elle avait un quart d'heure d'avance. Elle commanda un petit déjeuner, mais ne prit finalement qu'un toast et un jus d'orange. Elle feuilleta son magazine, le reposa, paya, se leva de son fauteuil. Elle se mit à marcher et regarda, amusée, deux enfants français qui voulaient acheter du chocolat. Elle songea aux siens, tout envahis de taches de rousseur. Elle était pourtant contrariée de rentrer à la maison. La voix au micro annonça le départ du vol X..., à destination de Dublin. Elle descendit les escaliers, se dirigea vers la porte numéro X... et fut la première à s'installer dans l'autobus qui devait les conduire, elle et les passagers, à l'aéroport. Puis, elle s'aperçut qu'elle avait oublié son magazine. Elle se leva précipitamment de son siège, remonta les escaliers en se faisant mal à une cheville et racheta un autre magazine, que d'habitude, elle ne lisait pas. Elle redescendit aussi vite et s'engouffra dans l'autobus, maintenant rempli. Elle était essoufflée, confuse, les joues roses. Cela ne lui ressemblait guère cet incident, se dit-elle. « Que je suis bête, j'aurais pu dormir dans l'avion, je n'ai nul besoin de ce magazine stupide. » Mais peut-être avait-elle peur d'être seule avec elle-même, de penser, ou tout simplement de dormir et rêver. L'autobus arriva dans le petit matin londonien à l'aéroport. Il bruinait doucement, mais faisait doux. L'hôtesse, Irlandaise rubiconde, les fit passer dans une salle qui dominait le terrain d'envol. Ils avaient encore dix minutes à attendre. Fenella tomba lourdement dans un fauteuil et fixa les grands avions d'acier, plus ou moins vieux, plus ou moins neufs, selon les lignes, les trajets. « Que se passerait-il si nous avions un accident? Fintan? Les enfants? » Chaque fois qu'elle prenait l'avion, cette pensée lui traversait l'esprit. Elle la savourait presque... Avait-elle besoin de se rassurer, de s'épaissir à ses propres yeux?

L'hôtesse les appela. Ils suivirent de longs couloirs, traversèrent environ dix mètres du terrain et enfin s'engouffrèrent, un par un, dans le vieux Dakota. « Interdit de fumer... Nous décollons... Le capitaine X... est heureux de vous accueillir à bord de son avion... Nous mettrons tant de temps, nous volerons à telle altitude... Nous vous souhaitons bon voyage. » Les mots impersonnels ronronnaient

dans son oreille. L'avion qui décollait, les nuages floconneux, son absence d'elle-même, son magazine qui lui glissait des mains, ses yeux qui se fermaient, était-ce là sa vie? Le voyage dura une heure. Elle avait trois heures à passer à Dublin, entre son arrivée et son départ pour Flannery House dans le vieux petit train. Il pleuvait fort lorsqu'ils sortirent du passage de la douane pour remonter dans un autre autobus qui les conduirait à Dublin. Lorsqu'ils démarrèrent, elle sentit une main se poser sur son épaule.

« Chère Fenella, comme je suis content de vous voir! Vous étiez dans l'avion? Je ne vous ai pas vue. Vous avez séjourné à Londres? Eh bien moi, je quitte Londres pour venir chasser pendant une semaine. Bon climat, bon gibier. Comment allez-vous, chère Fenella? »

Elle était ravie de retrouver le major O'Kelly qu'elle ne connaissait pas beaucoup. C'était absolument ce dont elle avait besoin. Sa fatigue s'évanouit, sa main lissa ses cheveux, ses yeux sourirent et elle se mit à rire très fort avec le major O'Kelly dans l'autobus. Ils arrivèrent peu après à Dublin. Ses deux petites valises sur le trottoir, riant toujours sous la pluie, elle se sentait si jeune, si petite fille avec ce vieux major chasseur; ils restaient là, à se regarder, ne bougeant plus.

— Que faites-vous, chère petite? L'ennui c'est que je ne reste pas à Dublin, il faut que je reprenne mon train à trois heures. Je n'ai que le temps de déjeuner.

— Moi aussi, s'écria Fenella, mon train est à trois heures et quart! Nous avons le même horaire, c'est un signe, il faut en faire quelque chose!

Ils en firent quelque chose. Traînant leurs valises derrière eux, ils allèrent déjeuner au Shelbourne, dans Saint Stephen's Green. Et Fenella, si douce, si blonde, si réservée à Londres, tourna littéralement la tête du major, flirtant de manière éhontée avec lui, le faisant rougir. Ils firent un excellent déjeuner, riant toujours, très fort et très haut. Puis, le major se leva, paya, assez rapidement lui présenta ses hommages et partit prendre son train.

Fenella était ravie de rentrer chez elle, soudain. Elle fuma une dernière cigarette, avant de se faire appeler un taxi. Elle arriva juste à l'heure à la gare, monta elle-même ses valises dans le filet, et doucement s'assoupit au rythme lent du vieux train. Comme elle était contente! Fintan! Les enfants! Elle avait trois heures à passer. Elle se redressa un peu, se mit à feuilleter très attentivement le stupide magazine qu'elle ne lisait jamais. Elle le trouva follement intéressant. Fintan l'attendait à la gare, tout brun, tout en tweed.

« Fintan, mon chéri! Je suis si contente! Comme je me suis ennuyée à Londres! Heureusement que j'ai rencontré le major O'Kelly, tu sais, celui qui chasse. Nous avons déjeuné ensemble au Shelbourne. Je t'ai rapporté des tas de cadeaux. Comment vont les enfants? Nurse? Et toi, mon chéri? Comme tu m'as manqué! »

Il conduisit lentement. Elle regarda ravie le plat paysage fauve sillonné de murs de pierres.

Serrée contre lui : « Chéri, tu sais, le major O'Kelly est venu passer une semaine ici pour chasser. Il faudra l'inviter. Il est si charmant, si drôle, si gentil... »

Fenella regarda au loin les collines sombres et vertes qui encerclaient le domaine. Elle se demandait si elle les avait jamais vues.

DETROIT-SUR-SEINE

Chaque fois qu'il venait me voir, Allan Paulson faisait un détour par la rue Paul-Valéry pour voir ses concierges. Il y avait rue Paul-Valéry — je crois bien que c'était cette rue-là — un couple de concierges qui grimpaient sur le rebord de leur fenêtre pour regarder les passants qui passent. Cela enchantait Allan Paulson, il prétendait que tout Paris se reflétait dans cette scène, que c'était son essence même, ce Parisien à sa fenêtre qui suit du regard le Parisien qui flâne.

Je connaissais Allan Paulson depuis deux ans. Il était Américain, de Detroit, une ville affreuse dont il ne parlait jamais. Il voulait écrire. Il le pouvait. Mais toujours une condition d'humeur ou de disposition ou d'état d'esprit, lui manquait. Il disait qu'il ne pouvait vivre qu'à Paris, libre et délivré des cheminées fumantes de Detroit. Il était un Américain de Paris : un peu de l'American Legion, un peu de Longchamp, un peu du Mars Club, beaucoup de l'avenue Montaigne, un peu de la rue Marbeuf, de la rue de Berri, beaucoup de Saint-Germain-des-Prés, jamais de Montmartre ou du Vésinet. Désargenté, mais pas assez pour ne pas habiter un ravissant appartement sur le Luxembourg, et traînant toujours. Je l'aimais bien, mais il n'était pas gentil, toujours sur la défensive, sarcastique et tellement pressé de réussir, de faire un livre, un film ou un enfant. Il fallait qu'il réussisse quelque chose. Quelquefois, il disparaissait de Paris pour une petite île méditerranéenne blanche de soleil, sèche et aride. Il en revenait au bout de trois semaines, déclarant que vraiment il n'était pas sûr de lui, qu'il avait bien écrit dix pages manuscrites, mais que tout de même ce n'était pas tout à fait cela. Quel ennui, où allait-il, il avait déjà vingt-huit ans, allait-il être un raté, il ne pouvait être qu'un « success ». Qu'il était touchant, drôle, si dépourvu d'humour, de gentillesse ! Je ne savais pas si je l'aimais bien ou si je le détestais bien.

Portobello Road. — Il pleut, il ne fait pas froid, de toute façon, Allan a son trench-coat d'allure militaire, avec pattes boutonnées sur les épaules et aux poignets. Est-ce que ça l'amuse vraiment d'aller sous la pluie à la recherche d'objets victoriens ou autres ? Il a fallu expédier ce déjeuner avec la vieille Mrs. Elliott, complètement folle, qui raconte qu'elle est l'amie de cœur de Tallulah Bankhead et que

toutes les deux, elles ont visité et soigné des lépreux qui vivent dans un parc secret de Californie, l'étendre sur son lit au Dorchester tant elle était ivre, redescendre chercher un taxi, mais il n'y en avait plus. Puis il a couru chez Rosemarie, elle n'était pas là. Le valet de chambre l'a fait entrer ; de là enfin, il a pu avoir un taxi par téléphone. Et comme ça n'est pas très drôle d'aller seul à Portobello Road, il faut trouver quelqu'un qui aime la pluie, qui aime les antiquités, qui aime Allan. Richard, bien sûr. Richard est toujours libre, toujours à votre disposition, il passe en ce moment ses vacances à Londres. Enfin les deux semaines que lui a données Jeffrey. Il arrive d'Irlande, il aura des tas d'histoires à raconter sur Jeffrey, sur les courses de Dublin, sur les Américains de Dublin, sur le cher bon whisky de Dublin, et sur ces satanés Fitzgerald. Bon pour Richard. Le taxi s'arrête, il faut monter trois marches glissantes, la porte du Club s'ouvre, l'escalier brille et voici Richard tout de cachemire enveloppé, rose et blond, si gentil. Il ne lui faut que trois minutes pour se préparer, on redescend l'escalier, deux trench-coats qui s'engouffrent dans le taxi, et c'est Portobello Road. Allan n'est pas de très bonne humeur, il croit qu'il aime Rosemarie. Richard veut qu'on commence par un scotch, il pleut trop, la moitié des magasins sont fermés. Ils remontent vers Upper Portobello Road, triste et désert, traversent une cour où l'on vend des livres aux pages arrachées et des partitions déchirées. C'est un petit pub, tout en bois ambré, avec des saucisses qui pendent du plafond et des jeux de flèches et de boules qui datent de Queen Ann, un petit pub où l'on vous fiche royalement la paix. Deux scotches, trois scotches. Allan raconte qu'il aime Rosemarie, faut-il l'épouser ? En tout cas, il faut lui rapporter un objet charmant. Peut-être une théière chinoise en porcelaine fleurie, en forme de locomotive. On tourne le robinet et le thé coule, doucement. Elle raffole de ce genre d'objets et boit du thé à la rose toute la journée.

« Quelle drôle d'idée, répond Richard, inutile de te le dire, mon vieux, Jeffrey c'est le Irish Coffee, et il n'y a que moi pour le préparer. Tu sais qu'il en a fini avec sa période des oiseaux, maintenant c'est la période de la pierre. Il a découvert la très riche matière des pierres. Tu ne peux pas savoir ce que les grains d'une ardoise, d'un silex, d'un granit peuvent être merveilleux. Une richesse insoupçonnable. J'ai dû faire mille magasins à Dublin, avant de trouver les toiles qu'il veut : d'un certain format, et rectangulaires. Enfin, pauvre Jeffrey, je suis en vacances, il n'a personne pour faire son Irish Coffee, et nous, nous cherchons une théière chinoise. Je crois que l'on peut sortir, il ne pleut presque plus. »

Richard et Allan sortent, si blonds, si nets, si frères. Avec méthode, ils se partageront les boutiques, les trottoirs, quitte à aller jusqu'à Kew Gardens, mais ils trouveront la théière chinoise qui fera du thé à la rose pour Rosemarie.

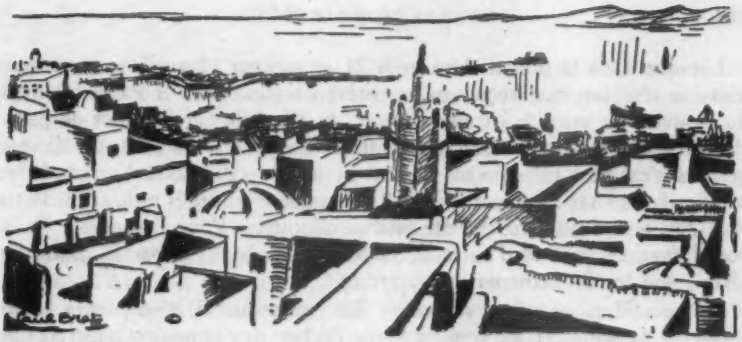
Ile de Kedra. — « Kalimera, dit le petit garçon de l'île de Grèce située entre Rhodes et Chio, Kalimera misterre Paulson, vous voulez voir ma sœur ? » Il fait si chaud qu'Allan ne veut voir personne. Il ne pourrait pas parler, amuser ou séduire, ou même embrasser. Il fait trop chaud, la blancheur des murs est trop éblouissante, le bleu de la mer trop ardent, les rues trop étouffantes. Il ne peut que remonter à l'hôtel, boire un verre avec Jimmy, se laisser raconter des histoires salées sur Hollywood, apprendre comment Jimmy a roulé son producteur et a réussi à se faire diminuer de 35 % ses taxes. Puis tomber sur son lit, dormir un peu, finir de lire un bouquin sur le général Ackerberglen. « Vraiment, cette guerre fut passionnante. Bon Dieu de Bon Dieu, j'étais trop jeune, il faudra que j'en parle à Jimmy. Il y a une riche matière là-dedans. Ses histoires de westerns sont bonnes, mais il faut qu'il change. Les S.S., le Désert, Rommel, c'est autre chose. Peut-être même qu'on pourrait décrocher un contrat à la Pictures C.H.T. » Allan se lève, s'appuie à son balcon. Cette mer si bleue, si bleue, il faut travailler, finir ce maudit bouquin. « Kalimera misterre Paulson, et ma sœur ? Vous voulez la voir ? Vous voulez du karidopita ? C'est ma mère qui l'a fait. Il est bon vous savez. » D'une main poisseuse, le petit garçon tend un gâteau au miel et aux amandes. Allan remercie. Ce gosse le suit partout, il vendrait sa sœur pour dix drachmes et les gâteaux de sa mère sont lourds, indigestes. D'ailleurs, on ne mange pas de gâteaux au soleil à six heures de l'après-midi. On va se baigner seul, seul, seul. Le gosse court, ses pattes grêles se détachent brunes dans la poussière blanche du chemin. « Venez, misterre Paulson, je vais vous montrer ma sœur. » Allan le suit, la sœur est belle. Allan pense qu'il est amoureux d'elle. Le dédale des petites rues s'arrête bientôt et au fond d'une cour fraîche et calme, un petit âne aux paniers remplis de paille, de tresses, de fruits, deux enfants graves et bruns, une jeune femme brune et grave. Tous les soirs, Stepos traverse le village, sa cruche sur la tête, pour aller chercher de l'eau fraîche à la fontaine. Stepos est belle, elle est mariée, elle a deux enfants. Stepos est grave, mais elle dit bonsoir en anglais, bonsoir à Allan lorsqu'il revient de la plage ou d'ailleurs. Allan est gentil avec son petit frère, et Stepos le sait. Mais Allan continue son chemin, il a vu Stepos dans sa cour, avec son âne. Elle est belle, de la beauté qu'il aime, calme, sûre, maternelle. Mais il faut qu'il remonte à l'hôtel, il faut qu'il termine son livre. Il se change. Il descend au bar. Jimmy est là, bien sûr, avec un couple ami, ils boivent, ils parlent, ils rient très fort. Arrive la belle Frankie, chère Frankie la vieille-flamme-pas-tout-à-fait-morte-des-vacances d'Allan. Elle est très belle, si peu digne, si peu mystérieuse. Une bonne soirée après tout, un bon dîner, des amis charmants et ce bon bougre de Jimmy. Il est tard, il fait si chaud. Même Frankie ne joue plus le jeu ce soir. « Bonsoir, bonne nuit, mon chou, travaille, je passe te prendre demain matin, je crois

que Sylvio va arriver ! » Le lendemain matin, Allan ne vit pas Frankie, et passa sa journée à pêcher des petites tortues naines qu'il voulait donner aux enfants de Stepos.

Paris. — J'avais rendez-vous au bar danois des Champs-Élysées. Allan fut en retard, il était un peu las, bronzé comme toujours, un peu découragé, semblait-il. « Et tes concierges, comment vont-ils ? Enfin, ceux de la rue Paul-Valéry ? Je ne suis pas très en train, ma vieille, ce soir, je suis fatigué, je ne fiche rien, mon livre n'avance pas, je n'ai plus beaucoup d'argent, j'ai liquidé mon appartement du Luxembourg, j'habite chez Sylvio maintenant. Quel type épatant, sa femme un amour, quant à ses gosses, je les adore ! Je suis même parrain, tu te rends compte ! Je suis sur une grosse affaire en ce moment, un truc de films, tu sais que Sylvio est coproducteur, il va me mettre dans sa combine, mais pas à Paris, une affaire de courts métrages. Mon livre pourra attendre, et pendant ce temps-là, je me ferai un peu d'argent. Mon père a des ennuis à Detroit, je ne veux pas y être mêlé, alors je pars pour le Nouveau-Mexique, l'affaire se monte là-bas. Que veux-tu que je te rapporte ? Des statues indiennes, des châles mexicains, des cotons brodés, enfin, je trouverai bien quelque chose que tu aimeras particulièrement. Je connais tes goûts, mon ange ! En attendant viens avec moi, j'ai deux cadeaux pour toi, je crois que tu les aimeras. »

Allan Paulson m'a donné une ravissante théière chinoise pour faire du thé à la rose et une minuscule petite tortue qui vient des îles Grecques. Il est parti hier pour le Nouveau-Mexique.

IDELETTE DE BURE



L'ÉQUIPÉE D'ALGER

par Marcel Gabilly

Qui donc pourrait dire dès aujourd'hui comment la dernière équipée d'Alger s'inscrira dans l'Histoire ?

Il est de telles entreprises qui trouvent sur-le-champ leur exacte place. C'était le cas pour la semaine des Barricades en janvier 1960 : flambée tragique et vaine. Il en est, comme celle de mai 1958, dont le cadre se dresse en quelques heures et qui portent en elles leurs perspectives futures. Mais comment, sans recul possible, juger à coup sûr ces journées des 22, 23, 24 et 25 avril ? Tant de qualificatifs et des plus divers, voire des plus opposés, leur ont été appliqués qu'il est difficile de s'arrêter sur l'un ou d'éliminer tel autre. Certes, à deux semaines de distance, le général de Gaulle cataloguait « incident » ce qui lui était d'abord apparu comme « le malheur qui plane sur la patrie », mais il était seul à pouvoir le faire ; encore ne se dissimulait-il pas les prolongements de « la secousse que nous venons de subir » et la nécessité de « remédier aux causes qui nous rendent vulnérables ».

Porte-drapeau ?

Le narrateur est toujours tenté, en pareille matière, d'écrire : « Tout a commencé... » Mais sait-on jamais de façon certaine comment naît un complot, quels furent ses germes, à quel climat il dut son développement, quels accidents lui furent néfastes ou propices ?

Ce qui est sûr dans cette affaire, au moment où elle surgit, c'est qu'elle bénéficie de l'effet de surprise totale, considéré depuis toujours comme un atout maître des techniques insurrectionnelles.

Lorsque dans la nuit du vendredi 21 au samedi 22 avril, une communication téléphonique reçue au ministère de l'Intérieur à Paris fait état du mouvement insolite à travers Alger, du 1er régiment étranger de parachutistes, la plupart des bâtiments officiels sont déjà investis, le délégué général n'est plus libre de ses faits et gestes, le commandant en chef des troupes françaises en Algérie est sous la coupe d'insurgés militaires. Paris et Alger, au même titre, ont été pris au dépourvu. Pour l'ensemble de la population, de part et d'autre de la Méditerranée, c'est par la radio, au réveil, que les événements sont appris.

Les premières questions se posent dès cet instant. Il s'en posera beaucoup par la suite, et longtemps après l'échec des journées insurrectionnelles.

Et d'abord celle-ci : Comment se peut-il qu'une telle opération ait pu être ourdie sans que rien auparavant n'en ait filtré ? La réponse est simple. Les complots depuis des mois pullulaient. Disons, du moins, des amorces, des velléités, des menaces de complots. Il en était résulté une sorte d'intoxication générale. M. Michel Debré dira, devant l'Assemblée nationale, que le Gouvernement avait eu connaissance d' « indices d'une opération encore indéterminée dont certains éléments de l'armée pouvaient être les auteurs ». Cela s'était traduit par des mesures d'enquête. Mais les enquêtes, comme chacun le sait, prennent du temps. Et celle-là était à peine engagée que tout se déclenchait à Alger. L'enquête y était-elle pour quelque chose ? On a pu se demander si elle n'avait pas précipité les événements de deux ou trois jours. Il semble que cela ait fort peu d'importance, puisque, de toute façon, les insurgés, s'ils n'ont pas saisi leur moment, ont bel et bien saisi leurs gens.

Quels sont les éléments de la conjuration ? « Ce pouvoir, dira trente-six heures plus tard, le général de Gaulle, a une apparence : un quarteron de généraux en retraite. Il a une réalité : un groupe d'officiers, partisans, ambitieux et fanatiques. Ce groupe et ce quarteron possèdent un savoir-faire expéditif et limité. » Au moment où ce jugement est prononcé, l'insurrection a étendu son emprise théorique sur l'ensemble du territoire algérien. Quarante-huit heures plus tard, tout sera en voie d'écroulement. Les noms et les titres des protagonistes, cependant, s'imposent à l'attention : général Challe, ancien commandant en chef des Forces Françaises en Algérie, ancien commandant en chef au Centre Europe de l'OTAN ; général Zeller, ancien chef d'état-major de l'Armée ; général Jouhaud, ancien chef d'état-major de l'Armée de l'Air, puis inspecteur général ; général Salan, ancien délégué général du Gouvernement à Alger, et par la suite, inspecteur général de la Défense. Tous sont à la retraite. Ils viennent de se rendre coupables d'usurpation de commandement.

Qui est l'âme de l'équipe ? Challe, dont la sagesse, la prudence et la carrière devraient, estime-t-on, entraîner le plus de ralliements dans l'armée ? Zeller, qui a la réputation d'un politique intrépide et intègre ? Salan, dont l'ambition n'est contestée par personne ? On hésite entre les

trois noms. Au juge d'instruction, Challe et Zeller répondront : « Nous n'étions que des porte-drapeau. » On ne s'en serait pas douté à les entendre au matin du 22 avril.

Quels sont les objectifs du Directoire ? Sa première proclamation n'en comporte qu'un seul : « Nous sommes à Alger, pour tenir notre serment : garder l'Algérie. » L'ordre du commandement instaurant l'état de siège mérite une attention particulière. En effet, d'une part il est limitatif, car l'état de siège n'est ordonné que sur les treize départements français d'Afrique, d'autre part, il entend mettre en jugement « les individus ayant participé directement à l'entreprise d'abandon de l'Algérie et du Sahara », menace qui déborde, évidemment, du cadre algérien. Cette intention constitue-t-elle l'indice d'un projet d'intervention ultérieure en métropole ? On peut le penser si l'on retient que, dès ce moment, le général Zeller de son côté, accuse de trahison le Gouvernement de Paris.

Du téléphone au transistor.

De quels moyens disposent les insurgés ? Des complicités à Paris peut-être, mais cela pour l'instant ne va pas loin (huit jours plus tard, en effet, on arrêtera le général Nicot, commandant l'état-major de l'Armée de l'Air et peu de temps auparavant chef du cabinet militaire du premier ministre ; il avait fourni les ordres de mission pour le départ de Paris en avion, le 20 avril, des généraux Challe et Zeller. Ils ont aussi, affirme-t-on, partie liée avec des formations de parachutistes légionnaires, celles qui ont assuré les premières opérations nocturnes en ville. Le rôle qu'elles y ont joué démontre que les autorités supérieures, civiles et militaires, ne sont pas dans le circuit. Et cela fournit du même coup une autre réponse : il est impossible que dans leur ensemble les hauts fonctionnaires d'une part et les commandants des secteurs et des unités opérationnelles d'autre part, soient acquis d'avance uniformément à la sédition. En fait, compte tenu de cinq ou six colonels de choc — qui s'étaient, dans le passé, manifestés à des titres divers à Alger et qui, ayant été par la suite mutés, sont revenus clandestinement — les éléments insurrectionnels de direction, en place le samedi matin à Alger, se comptent tout juste sur les doigts des deux mains.

Les efforts du Directoire vont avoir pour objet capital de rallier l'armée d'Algérie tout entière. En réalité, c'est le général Challe qui s'en charge. Plus tard, au juge d'instruction, il dira que dès le lendemain de son arrivée, il a eu le sentiment d'un échec inévitable : « Le coup était fort mal préparé. » Mais ce matin-là, il prend le téléphone. C'est son unique moyen d'intervention. Il appelle ceux qui furent ses subordonnés, il use de son influence, de son prestige. L'apparition des parachutistes légionnaires, le cas échéant, pourra forcer la décision des hésitants.

Quel est le risque ? Ceux qui refusent leur concours se cantonneront

dans la neutralité, comme cela s'est fait, dès la première nuit avec le service d'ordre d'Alger. Et cela n'ira pas plus loin, car il y a un postulat tacite : un soldat français ne tire pas sur un soldat français. Moyennant quoi un petit groupe d'hommes résolus, ne fût-ce qu'une poignée, peut surmonter tous les obstacles, enlever la décision sans coup férir. Tel est le thème sur lequel la sédition a pris corps et qu'elle entend exploiter. Est-ce une gageure ? Les résultats de la première journée donnent à penser qu'il n'en est rien. Oran s'est rallié. Le lendemain dimanche ce sera le tour de Constantine. De là à dire que l'Algérie tout entière est acquise à la cause, il n'y a qu'une annonce à faire. Elle est lancée avec d'autant moins de scrupule que M. Joxe, ministre chargé des Affaires algériennes, et le général Olié, chargé du commandement, par Paris, depuis la veille, sont repartis précipitamment pour la métropole.

Ce que l'on ne dira pas, c'est que la situation est éminemment instable tant à Oran qu'à Constantine, c'est qu'aucun des commandants de zone n'a été gagné par le général Challe, et qu'un grand point d'interrogation reste posé sur Mers-el-Kébir, base de la flotte.

Les informations parvenues en métropole pendant la journée du lundi 24 paraissent traduire une accalmie, un temps mort. La réalité, on le saura plus tard, est différente. Les données du problème sont changées. Il n'est plus question pour les animateurs de l'insurrection de gagner à leur cause les chefs d'unités. Ils ont au contraire à faire face aux courants de résistance qui se manifestent de toutes parts dans les corps de troupe. La veille au soir, le général de Gaulle a parlé en chef. Son message à la Nation a été entendu de tous côtés. Le poste d'écoute à transistors, répandu aussi bien dans les casernements que dans le bled, a surclassé le téléphone de Challe — tant il est vrai que le progrès a toujours le dernier mot !

Jusqu'au bout !

Les soldats du contingent, tout autant que leurs officiers, ont été en mesure de suivre les réactions de Paris, qui sont celles de la France entière. Ils ne s'associeront pas à des menées qui conduisent tout droit à la guerre civile.

Manifestement, les chefs de l'insurrection savent, dès lors, qu'ils ne mènent plus la partie à leur gré. Il leur faut tenter de la reprendre en mains. C'est ce que signifie l'annonce de prochaines libérations de militaires du contingent. On va jusqu'à organiser, en toute hâte, un départ. L'*El Mansour* partira dans la soirée, avec quatre cents garçons à bord.

Un autre geste est révélateur. Tout contact avec la rue avait été strictement évité jusqu'alors. Le putsch était et devait rester militaire. Or, dans l'après-midi du troisième jour, les chefs insurgés quittent le quartier Rignot, devenu leur P.C. et arrivent au siège de la délégation générale.

Ils paraissent au balcon pour s'adresser à la population convoquée sur

le Forum. C'est pour lui exposer qu'aucun d'entre eux n'a d'ambition politique personnelle, ni l'armée tout entière au nom de laquelle ils s'engagent. Ils prononcent chacun un bref discours que la radio diffuse. Voici les extraits qu'en publiera le lendemain la presse parisienne :

Général Challe. — « *Algériens, voici ceux qui sont venus avec vous pour se battre, souffrir, pour mourir s'il le faut, pour que l'Algérie reste française. Grâce à l'armée française nous garderons le sol de la patrie afin que l'Algérie nouvelle naisse dans l'union des communautés.* »

Général Salan. — « *Nous nous retrouvons ici sur cette place où ensemble nous avons fait le serment de garder l'Algérie à la France. Tous les quatre, malgré les embûches qu'on a mises sous nos pas, nous avons réussi à venir auprès de vous, et auprès de vous nous resterons jusqu'au bout, jusqu'à la victoire que l'on vous a promise et, cette fois-ci, nous la réaliserons.* »

Général Zeller. — « *Si je suis venu de France pour rejoindre mes amis, c'est parce que je pense que si l'Algérie a besoin de la France, la France ne peut pas se passer de l'Algérie.* »

Général Jouhaud. — « *Je tiens à rendre un hommage solennel à tous les camarades de la clandestinité qui se sont battus, qui ont pris des risques énormes et ont réussi à monter l'organisation magnifique qui nous a permis de réussir.* »

Quelques heures auparavant, il était dit à Paris que le gouvernement gardait des liaisons régulières avec Tlemcen, Mostaganem, Saïda, Orléansville, Sétif, Philippeville, Bougie. Hormis Alger, Oran et Constantine, le corps préfectoral était resté en place et se montrait loyal. Des chefs d'unités exprimaient leur fidélité. Parmi eux, le commandant du régiment parachutiste d'infanterie de Marine, l'ancien régiment des colonels Bigeard et Trinquier. C'était aussi le nouveau commandant des forces aériennes d'Algérie, général Fourquet, qui s'adressait aux troupes placées sous ses ordres :

« *Officiers, sous-officiers, soldats de l'armée française, vous avez entendu les ordres du chef de l'Etat. Votre devoir est clair. Vous ne pouvez accepter le chantage auquel vous êtes soumis. Quelques officiers égarés, s'appuyant sur quelques régiments, ont cru pouvoir s'emparer du commandement et prétendre que l'Armée d'Algérie tout entière fait cause commune avec eux. Ce qui est faux. Personne ne peut vous contraindre à exécuter leurs ordres. Il s'agit maintenant de manifester que vous êtes fidèles.*

» *Voici quelle doit être, pour le moment, votre attitude ; tout ordre que vous recevrez du commandement insurgé ne doit pas être exécuté. Restez disciplinés dans vos unités. Vos officiers, dans leur ensemble, refusent la situation dans laquelle on les a placés. Vous n'avez qu'à leur poser la question. Ils ne peuvent pas ne pas vous répondre.*

» *S'ils ont cessé d'être fidèles au Gouvernement et à la France, ils ont cessé, par là même, d'être vos chefs.*

» *Prenez alors les ordres du plus ancien de vos officiers restés fidèles. Mais restez disciplinés vis-à-vis de ceux-là sinon votre action n'aura pas d'efficacité.*

» *N'oubliez pas que l'ennemi est proche et que vous êtes ici pour le battre. Votre mission demeure. Vous pouvez l'accomplir sur place sans pour cela être assujettis aux gens d'Algérie...* »

Les quatre orateurs de la Délégation générale n'ignoraient évidemment rien de tout cela. Ils viennent maintenant de jauger leur auditoire. Il n'a

pas été un seul instant saisi d'aucun de ces frémissements enregistrés par les témoins de mai 1958 et de janvier 1960.

Quel espoir reste-t-il ? Tout s'effiloche et de plus en plus vite dans la matinée du mardi 25. L'épisode de Mers-el-Kébir est significatif. L'amiral Querville, qui commande la flotte, voit les parachutistes s'approcher de la base. Il a résisté depuis trois jours aux sollicitations téléphoniques du directoire. Sans doute vient-on exercer une pression plus directe. A peine a-t-il gagné le bord de son bâtiment, que s'éloignent les camions des parachutistes. Le *Maillé-Brézé* n'avait même pas eu à tirer le fameux coup de semonce qui, a-t-on cru pendant plusieurs jours, avait été, pour les insurgés, le signal de la débâcle.

La fin est inéluctable. On en connaît tous les épisodes : les paras qui décrochent d'Oran, les colonels de choc qui, pour partie, s'éclipsent, Challe qui décide de se mettre à la disposition de la justice française, les autres qui discutent encore, le sursaut des Algérois sur le Forum, Zeller en civil qui se perd dans la foule, Radio-Alger qui reprend ses émissions avec l'indicatif de la R.T.F., le dernier camion de paras qui emmène Salan et Jouhaud vers quelle destinée...

Si l'intendance ne suit pas.

Voilà, dans leurs grandes lignes, pour les faits d'ordre purement militaire. Ici, plusieurs questions se posent. Les insurgés disposaient-ils d'autres moyens ? En est-il qu'ils n'aient pas utilisés ? En est-il qui leur aient fait défaut ?

Il est difficile d'admettre que des officiers de valeur, ayant exercé les plus hauts commandements, assuré les plus lourdes responsabilités, se soient lancés dans une telle entreprise en se fondant uniquement sur le fragile postulat : un militaire ne tirant pas sur un militaire, tout est permis à celui qui ose passer à l'action. C'était méconnaître l'éventualité d'un renversement de situation, qui justement s'est produit : la paralysie de celui qui veut agir, si la masse se montre passive.

Pourquoi, dès le premier temps, les civils de souche européenne dont l'adhésion et le zèle ne pouvaient être mis en doute, ont-ils été tenus à l'écart ? La réponse est simple : parce qu'il s'agissait d'inspirer confiance aux musulmans, auprès de qui l'armée seule a conservé un crédit certain. C'est pourquoi, même l'organisation armée secrète — (O.A.S.) — à la fondation de laquelle, dit-on, aurait présidé Salan, n'a pas été utilisée, sauf au début pour guider dans la nuit les parachutistes chargés de s'emparer des bâtiments officiels.

Le putsch prévoyait-il l'intervention des parachutistes sur la métropole ? Challe, devant le juge d'instruction, s'est défendu d'y avoir jamais songé. Mais les autres ? Il ne semble pas qu'il y ait eu aucune tentative. Les seuls avions qui, du dimanche au mardi, quittèrent les aérodromes

algériens furent ceux de pilotes loyalistes, ralliant la métropole — une vingtaine le dernier jour. Ce qui paraît certain, c'est qu'en cas d'arrivée des parachutistes en France, comme on l'a craint dans la nuit du dimanche et celle du lundi, des flottements auraient pu se manifester à un niveau assez élevé du commandement militaire. Le « complot de Paris » découvert par la suite, permettait, paraît-il de penser que les insurgés avaient des antennes du côté métropolitain.

Comment est-il possible qu'ils n'aient rien prévu pour parer au risque de blocus économique, lequel, dès le premier instant, fut rigoureux ? Lorsque Pierre Lagaillarde fit son coup de tête en janvier 1960, il n'avait pas besoin lui, de se préoccuper à l'avance du casse-croûte de ses hommes. Il savait bien que toute la population d'Alger le leur tendrait par-dessus sa barricade. Challe, Salan, Zeller et Jouhaud ne donnent pas l'impression d'avoir craint à long terme le manque de vivres pour les quatre cent mille hommes de l'armée et pour *x* millions d'habitants, si, comme on dit volontiers dans le milieu militaire, « l'intendance ne suivait pas ».

Alors, les Américains ? La question s'est posée, très vite. Elle a provoqué maints et maints commentaires, et autant de démentis. On a suspecté le mystérieux C.I.A. (Central Intelligence Agency), on a évoqué le passage de Challe au secteur Centre-Europe de l'OTAN, les ouvertures auxquelles, de part et d'autre, on pouvait se livrer tête à tête au SHAPE ou par le truchement de missions au Pentagone, particulièrement bien étoffées. On a supputé les garanties que pouvait offrir un intégrationnisme atlantique de bon aloi, dont Challe a toujours fait étalage.

Et puis, le chef du Deuxième bureau U.S. a dit « non, il n'y a pas eu de contacts avec les rebelles d'Alger ». Un porte-parole du département d'Etat a dit non lui aussi, un ambassadeur a fait de même. Et finalement notre propre ministre des Affaires étrangères a affirmé, devant une commission au Palais-Bourbon, que le gouvernement français n'avait jamais douté des sentiments américains à l'égard de sa politique en Algérie. Il a ajouté : « Cette opinion est confirmée par les deux messages du président Kennedy au général de Gaulle. »

Les séquelles.

Au point où nous en sommes arrivés, dresserons-nous un bilan ? Il est déjà lourd, même si en contrepoids on met la somme de rancœurs que de valeureux éléments de l'armée ont pendant des mois — des mois qui font des années — accumulées à tort ou à raison. Mais l'équipée d'Alger n'a pas pris fin dans la nuit du 25 avril. Il y avait des séquelles à réduire, pour reprendre l'expression utilisée en Conseil des Ministres.

Le message du général de Gaulle qui, le dimanche 23, avait été répercuté si efficacement de djébel en djébel, avait eu aussi un retentissement

profond dans le pays tout entier. De partout affluaient les approbations et les concours : partis, syndicats, groupements patriotiques, associations diverses se déclaraient prêts à défendre les institutions républicaines menacées. La tension devenait encore plus aiguë quand, peu avant minuit, le premier ministre à la radio faisait connaître le danger d'une arrivée quasi imminente des parachutistes. Il invitait la population à se rendre, à l'appel des sirènes, sur les aérodromes les plus proches. Rétrospectivement, on a ironisé sur le pittoresque nocturne de la cour d'honneur de la place Beauvau, transformée en centre d'habillement pour volontaires antiparas, sur l'atmosphère style brigades internationales qui se dessinait avec, en premier plan, M. André Malraux ramené vingt-cinq ans en arrière. Plus sérieux était le défilé des chars de combat le long des quais de la Seine. Mais laissons ces fresques aux historiens à venir. En dépit des fantaisies de l'improvisation, c'est toute la métropole qui s'organise en ces heures.

L'après-midi de lundi, la grève générale d'une heure décidée par toutes les centrales ouvrières est observée quasi unanimement. Le mardi, c'est l'annonce au Parlement de l'entrée en application de l'article 16 de la Constitution. Les mesures exceptionnelles les plus étendues peuvent être décidées par le président de la République pour assurer, dans les plus brefs délais, la remise en ordre des pouvoirs institutionnels. Tel est le premier effet pratique de l'entreprise d'Alger et cela à l'heure même où les insurgés abandonnent leur folle partie.

Maintenant, une autre machine est en route, qu'il n'est plus question d'arrêter de sitôt. Instructions, enquêtes, perquisitions se multiplient tant en Algérie qu'en métropole, pour dépister ici les fuyards ou les maquis, là les réseaux installés jusque dans la haute administration. En trois jours, quelque deux à trois cents officiers de tous rangs sont incarcérés, aux arrêts, ou mutés. Le malaise des cadres de l'armée dont on s'inquiétait depuis si longtemps est devenu une double déchirure ; entre ceux, peu nombreux, qui apportèrent un concours actif aux protagonistes du complot et ceux qui s'alignèrent sans hésiter aux côtés du général de Gaulle, il y a ceux qui attendaient des ordres, sans commentaires.

Il faut restaurer l'autorité de l'Etat ébranlée par tant de menées souterraines (à noter, par parenthèse, que sur le plan extérieur, le crédit personnel du général de Gaulle est sorti grandi de l'aventure).

Il faut aussi tirer les enseignements de tout le remue-ménage par lequel les municipalités communistes de la banlieue, grisées à la perspective de voir se constituer des milices populaires, ont révélé leurs desseins.

Il faut enfin ramener — mais comment ? — l'apaisement dans toute cette population française d'Algérie qui, se voyant traquée et redoutant pour un proche avenir et pour d'autres raisons un destin difficile et peut-être tragique, se mure, se dérobe, se désespère.

MARCEL GABILLY

EUCLIDIENNES

par Guillevic

DROITE

Au moins pour toi,
Pas de problème.

Tu crois t'engendrer de toi-même
A chaque endroit qui est de toi,

Au risque d'oublier
Que tu as du passé,
Probablement au même endroit.

Ne sachant même pas
Que tu fais deux parties
De ce que tu traverses,

Tu t'en vas sans apprendre
Et sans jamais donner.

ELLIPSE

Détrompe-toi : je sais
Que ce n'est pas facile
D'avoir ton équilibre,

Avec cette pression
En chacun de tes points
D'un extérieur informe,

Toi qui n'as pas en toi
De lieu où t'appuyer,

Tiraillée que tu es
Sur ton parcours entier

Entre deux centres qui s'ignorent
Ou qui s'en veulent.

PARALLÈLES

I

On va, l'espace est grand,
On se côtoie,
On veut parler,

Mais ce qu'on se raconte
L'autre le sait déjà,

Car depuis l'origine
Effacée, oubliée,
C'est la même aventure.

En rêve on se rencontre
On s'aime, on se complète.

On ne va pas plus loin
Que dans l'autre et dans soi.

II

Vous criez dans l'espace
Qui doit vous séparer.

Vous criez aussi fort
Au moins vers l'autre espace
Que vous coupez en deux,

Comme si vous étiez
A tout jamais les seules
A ne pouvoir vous rencontrer.

CARRÉ

Chacun de tes côtés
S'admire dans les autres.

Où va sa préférence ?
Vers celui qui le touche
Ou vers celui d'en face ?

Mais j'oubliais les angles
Où le dehors s'irrite

Au point de t'enlever
Les doutes qui renaissent.

LOSANGE

Un carré fatigué
Qui s'est laissé tirer

Par ses deux angles préférés,
Lourds des secrets.

Losange maintenant,
Il n'en finira plus
De comparer ses angles.

— S'il allait regretter
L'ancienne préférence ?

CERCLE

I

Tu es un frère,
On peut s'entendre.

Fais-moi pareil,
Enferme-moi.

Réchauffons-nous,
Vivons ensemble
Et méditons.

II

A Jean Lescure.

Toi, profondeur
Dans ta surface.

Profondeur assise
Au seul niveau
De la surface

Et pas de fuite
Dans aucun volume.

Parfaitement plein
Dans ta profondeur,

Dans l'immobile va-et-vient
Qui te nourrit.

Profondeur en toi
De chacun des points
Pour les autres points qui te font le cercle.

L'ennui
Vaincu.

PLAN

I

On ne m'estime pas,
On ne me rêve pas.

On pose tout sur moi,
On y dessine des figures
Que l'on regarde, moi jamais.

Si pourtant je m'ouvrais ?

II

Je suis le plan, je suis
L'étendue, l'ouverture,
Le libre aller-venir.

Plus que la droite
Ou que la sphère,
Je dis l'espace.

Je suis en fait
L'espace illimité.

Je suis pour tous
Vos possibilités.

Je tiens l'espace égal
A lui-même en tous lieux
Ou différent, marqué, cerné
Selon vos lois, selon vos vœux.

Je ne suis que celui
Qui vous offre l'espace
Et votre point d'appui

Si vous voulez,
Si vous avez besoin
Pour être d'une assise.

Sinon, voguez !

Je ne demande rien.
Allez à votre gré
Dans le creux du volume
Ou dans son plein.

Je reste, j'attendrai.

HYPERBOLE

Etre pourtant ce creux,
Mais ces deux longs tracés

Qui n'en finissent plus
De n'être pas encore
Des droites qui soient droites.

Savoir que ça ne peut
Venir qu'à l'infini,

Qui doit être une fable,
Une forêt perdue.

— Faut-il être asymptote
A l'infini lui-même ?

SINUSOÏDE

C'est fatigant dans les montées,
C'est effrayant dans les descentes

Et les sommets ne donnent,
Aussi bien que les creux,

Que l'idée de l'arrêt,
La notion du repos.

CYCLOÏDE

Qu'est-ce que dirait
La sinusoïde,

S'il lui fallait cogner
Au bas de chaque courbe

Et regrimper à pic
Après le choc reçu ?

POINT

Je ne suis que le fruit peut-être
De deux lignes qui se rencontrent.

Je n'ai rien.

On dit : partir du point,
Y arriver.

Je n'en sais rien.

Mais qui
M'effacera ?

PARALLÉLOGRAMME

On pourrait m'aplatir,
Aussi me redresser.

Je n'ai pas d'idée fixe.

Que deviennent aigus
Mes deux angles obtus,
Je ne tremblerai pas.

Mais s'il me faut passer
Un instant de raison
En forme de rectangle,

Alors j'ai peur,
Car un rectangle
Est autre chose.

Comme si ma surface
Pouvait ne plus m'appartenir,

Comme si quelque vent
M'ouvrait sur le volume,

Si mes angles veillaient
Sur quelque chose d'autre
En moi-même que moi.

SPIRALE

Je sais qu'amenuisant
Durant mon aventure
L'espace que j'enclave,

Je sais que tournoyant
Autour de quelque chose
Qui est moi-même et ne l'est pas,

Je finirai par être
Ce point auquel je tends :
Vrai moi-même, le centre,

Et qui n'est pas.

PYRAMIDE

Il me semble que j'imite
Et pourtant je cherche qui.

J'ai vu le sable et le vent
Essayer de faire un corps.

J'ai vu l'eau se soulever
Mais le plan est fait pour elle.

J'ai vu durer les rochers
Plus informes que le ciel.

Moi j'ai la stabilité,
J'ai la force dans ma base,

La patience dans mes faces
Et l'esprit dans mon sommet.

J'ai de coupantes arêtes,
Je suis on ne peut plus nette.

Et puis qui n'imite pas,
Qui n'est pas un peu pareil

A tout cela qu'il n'est pas,
Qui ne lui ressemble pas ?

Nous, figures, nous n'avons
Après tout qu'un vrai mérite,

C'est de simplifier le monde,
D'être un rêve qu'il se donne.

GUILLEVIC

BRÈVE RENCONTRE
AVEC LE
PROFESSEUR DEBRÉ

par Denise Bourdet

Sous les marronniers en fleurs dont les pétales déjà constellent la pelouse, deux enfants ramassent des poignées d'herbe fraîchement tondues pour se les lancer au visage avec des cris de joie.

Ce tableau champêtre, c'est rue de l'Université dans le jardin du professeur Debré que je le contemplai. « Ce sont les fils du concierge, me dit-il. Tantôt puisque c'est jeudi, mes petits-enfants viendront sûrement se joindre à leurs jeux. » Et je pensai que c'était justice qu'un homme penché depuis cinquante ans sur les problèmes douloureux de l'enfance, ait si facilement le plaisir de la voir heureuse.

— Quel spectacle consolant après celui de l'hôpital, lui dis-je.

— Ne croyez pas que la visite d'un hôpital d'enfants soit pénible. Ils n'ont ce regard triste, émouvant — qu'on leur voit hélas ! dans des pays sous-alimentés — que lorsqu'ils ont faim. La plupart du temps les enfants malades souffrent peu. Si nous sommes remués de compassion, c'est par la menace qui pèse sur eux, non à cause de leur douleur qui est exceptionnelle. Et lorsqu'on les retire des frontières de la mort, ils rebondissent aisément. Ils ont cette grande force de la nature qui est le sommeil.

— Avez-vous toujours eu, monsieur, un attrait particulier pour les enfants — assez rare chez les très jeunes gens, puisqu'en 1906 vous étiez déjà interne des hôpitaux — qui vous a décidé à leur dédier votre vie ?

— Non, et même je n'avais pas prévu de faire ma médecine. Il y avait deux médecins dans ma famille, mais mon père était rabbin, hébraïsant d'un esprit raffiné et libéral, et patriote à la manière des Alsaciens de son temps. Il réunissait chez lui à Neuilly des prêtres et des pasteurs, et j'assistai à des discussions passionnantes, d'une grande largeur de vues. Peut-être m'ont-elles rendu agnostique, en tout cas elles m'avaient donné le goût de la vie intellectuelle. Et après mes études à Janson-de-Sailly, j'ai préparé ma licence de philosophie à la Sorbonne. L'époque était passionnante. L'affaire Dreyfus remplissait de fièvre le Quartier-Latin, j'avais comme maîtres Brochard, Levy-Bruhl, Bergson, je lisais les *Cahiers de la Quinzaine* que faisait paraître Péguy. Je le connus quand Lucien Herr, bibliothécaire à l'Ecole Normale, m'amena à sa petite librairie du 8 rue de la Sorbonne, que je fréquentai ensuite assidûment.

J'y rencontrai une élite de penseurs, d'écrivains, d'artistes, et Péguy devint mon guide spirituel. En continuant mes cours à la Sorbonne, j'eus la sensation que le monde des idées, loin de celui des hommes, ne me satisfaisait pas. Je restais sur ma faim des réalités, de l'action et de ses résultats. Ayant reçu mon diplôme de licencié de philosophie, et après m'être un temps intéressé à la psychologie expérimentale, je décidai de commencer la médecine, contre le gré de Péguy d'ailleurs. Au fond, ce qui lui déplaisait surtout, c'est le fait que les médecins gagnent de l'argent, tandis que les professeurs d'Université sont si mal rétribués.

» Et ce qui peut-être fut le signe qui décida de la spécialité que je choisis pour ma carrière, c'est que j'eus avec la sœur de Jacques Maritain, Jeanne Maritain, l'idée de créer un journal pour enfants. Il s'appela *Jean-Pierre,* du nom que Péguy lui avait donné. J'avais été frappé de la niaiserie des journaux pour petits bourgeois, et nous voulions que le nôtre soit plein d'idées généreuses, je dirai tolstoïennes. *Jean-Pierre* ne parut pas longtemps, mais m'avait orienté vers les problèmes délicats que pose l'enfance. De plus j'étais frappé de la mauvaise qualité alors des services d'adultes dans les hôpitaux. Comme pour un médecin le travail d'hôpital est le point culminant de sa journée, je sus tout de suite que je ne serais jamais chef de service dans un hôpital pour adultes, dans cette atmosphère de vulgarité et de bruit qui régnait alors dans les salles, avec des infirmières bourrues. Chez les enfants, de telles choses n'existent pas.

Je n'ai qu'à regarder le visage empreint de noblesse et de douceur du professeur Debré, ses yeux translucides qui éclairent ce qu'ils observent, pour comprendre son choix.

— Et puis, j'ai eu la chance d'appartenir à une période où le rôle de l'inconscient a été mis en valeur, en partie par Freud, et où les enfants ont pris une importance particulière — les enfants qui dès leur conception sont en danger de mort. L'intérêt nouveau donné à cet âge de la vie, fait que sa médecine a fait plus de progrès en cinquante ans qu'elle n'en avait fait en mille ans. Il y a maintenant une façon d'examiner les nouveau-nés qui comporte, comme à tous âges, ses réactions-témoins.

» Plus tard, dès qu'ils commencent à comprendre et s'exprimer, il faut s'adresser directement aux enfants, leur parler comme à des égaux, faire qu'ils se sentent le personnage principal de la scène qui se joue, pour qu'ils s'intéressent à l'examen et n'en aient aucune appréhension. Je ne tutoie jamais les enfants, cela leur montre qu'on les respecte. C'est un principe que j'essaie d'inculquer à mes élèves, et il existe une caricature de moi où je vouvoie un nouveau-né. »

Charmeur d'enfants, le professeur Debré, comme d'autres sont charmeurs d'oiseaux.

— Il ne faut non plus jamais examiner un enfant qui se débat, ne pas admettre que sa mère l'y force par des remontrances, l'apaiser, le distraire, et surtout le laisser raconter lui-même ce qu'il ressent... faire taire ses parents, ce qui est le plus difficile. Cela contribue à l'éducation indis-

pensable des parents. Leur expliquer les libertés qu'ils doivent autoriser sans, comme aux Etats-Unis, tout permettre, car un enfant sans interdits est un enfant perdu.

Le regard bleu du professeur Debré doit être plus intimidant pour ceux-là que pour celui-ci.

Dans son livre sur *Le Sommeil de l'enfant,* sommeil où les enfants ensevelissent leur être, dit-il en citant Péguy, il donne une grande place à l'attitude maternelle envers l'enfant, qui est souvent chez lui la cause de traumatismes nerveux créant une insomnie qu'il fait subir et partager à ses parents. Et il préconise un traitement psychique de la mère pour améliorer la qualité du lien mère-enfant, traitement qui doit faire prendre conscience à la mère de ses problèmes profonds.

— Parfois nous avons à corriger la nature. On doit savoir si l'enfant est mal conformé, mais ce qui importe c'est de découvrir pourquoi, afin d'éviter à la *fratrie* ces mêmes lésions constitutionnelles. L'organisme humain est une usine qui travaille en chaîne, il faut trouver où est l'anneau mal fait. Nous avons maintenant des moyens plus compliqués, plus subtils, plus savants qu'autrefois pour déceler la tare génésique avant qu'elle ne nuise aux enfants qui devraient l'hériter. De même, un enfant malade, nous n'avons plus le droit de le laisser mourir, ni même souffrir. D'ailleurs, dans les graves maladies infantiles, excepté la leucémie heureusement très rare, la mortalité est devenue exceptionnelle. La poliomyélite, terreur des parents, est très rare aussi chez nous, où il n'y en a pas plus de cent cas par an. Dans les maladies infectieuses on obtient des guérisons sensationnelles. Mais la tuberculose reste un problème honteux, puisque nous avons le moyen *de la faire disparaître,* et non seulement de la guérir. Nous pourrions, nous médecins français, l'attaquer avec plus de vigueur. Comme j'ai quelques facilités de contact avec le gouvernement, ajoute non sans humour le professeur Debré, je ne me fais pas faute d'en parler. Quant à la méningite tuberculeuse, hantise pour l'enfance et l'âge adulte, on en redoutait tellement le diagnostic, qu'on préférait ne pas le faire. On prévenait doucement les parents de se préparer au pire, et c'était leur donner la certitude du malheur. Maintenant on leur dit : conduisez le malade immédiatement à l'hôpital. Et trois jours après il est sauvé.

— Une résistance vis-à-vis de l'hôpital, chez le malade ou son entourage ? Non, me répond le professeur Debré, elle est rare aujourd'hui. Il est entré dans les esprits, lorsque la maladie est compliquée, qu'il faut des soins spéciaux que seuls les hôpitaux sont en mesure d'assurer. Et cela est admis jusque dans les campagnes. Dans mon jeune temps, j'ai connu une médecine rurale de qualité. Mais c'était encore l'époque Balzac, dirai-je, dont les méthodes n'étaient pas différentes de celles du XVIIIe siècle. La bonté, la charité, la pitié masquaient l'étendue de l'ignorance. Et c'est une fausse doctrine de croire qu'avec le progrès de la science et des connaissances le médecin est devenu moins sensible en

face de la souffrance, qu'il en est blasé. Bien au contraire, on ne s'y habitue jamais, plus on lutte contre elle, plus elle révolte. Il y a une critique, faite par des médecins attardés, prétendant que le comportement scientifique fait oublier la personne humaine, et ils évoquent des cas — bien étrangers à nos mœurs — où sans examen du malade le diagnostic aurait été établi d'après son seul dossier.

— Le diagnostic, dis-je, n'est-il pas un don inné chez certains médecins, qui favorise leur carrière ?

— Mais non. Je ne crois pas que ceux qui ont eu bonne réputation pour le diagnostic ont reçu en partage un sens divinatoire particulier. Ce que l'on peut dire c'est que les qualités essentielles qu'exige la sûreté d'un diagnostic sont en partie données et en partie développées. Evidemment, il ne faut pas avoir l'esprit faux, mais du bon sens. Et savoir observer, et cela s'apprend. Quand une mère se plaint à moi que son enfant ne travaille pas, qu'il regarde voler les mouches, je lui réponds : pourvu, surtout, qu'il les regarde. Alors il ne perdrait pas son temps. Et je plaide pour qu'à l'école on lui apprenne à observer, à exercer son jugement. Naturellement aussi, un diagnostic exige du médecin des connaissances étendues et une grande agilité dans l'usage de la mémoire. A l'époque actuelle il faut de la promptitude à assimiler les connaissances nouvelles, faire un perpétuel effort d'adaptation. Tout cela est un entraînement de l'esprit... Ce qui est un don précieux, c'est la mémoire des chiffres, et je ne l'ai pas, j'ai toujours été nul en mathématiques. Au début de ma carrière, j'étais gêné pour mes ordonnances, j'avais peur de confondre 50 centigrammes avec 50 grammes. Cela me donnait des crises d'angoisse dont je m'ouvris à l'un de mes maîtres. « Regardez dans le Codex, me dit-il. Nombre de médecins le font d'ailleurs, mais en se cachant de leurs patients. » Je pris, moi, le parti de le faire ouvertement, et quand je suis appelé en consultation je n'emporte pas mon « bréviaire », mais après avoir donné mes directives au médecin traitant, je lui dis : « Vous ferez l'ordonnance. »

J'apprécie la charmante attention du professeur Debré qui m'avoue son incompétence en arithmétique pour m'accorder la récréation d'un sourire, avant de retourner aux choses sérieuses. Je lui demande de me parler de cette réforme dans la profession médicale qu'il préconise.

— Elle est importante mais difficile à évoquer dans un bref entretien. Je me réserve d'ailleurs de la présenter dans la *Revue de Paris* cet été. — N'allez-vous donc pas, une fois de plus, entreprendre un de vos grands voyages d'études ? — Certes je voyage beaucoup et depuis longtemps. Maintenant c'est vers les terres d'Afrique et vers Madagascar — dont je reviens tout juste — que je me dirige volontiers pour participer à l'implantation de la culture française dans ces pays. Comme tant d'autres collègues, j'ai toujours essayé d'exposer nos travaux, nos efforts et nos succès dans l'Ancien et le Nouveau Monde.

— Mais dans cette course que vous menez, monsieur, entre natalité

et mortalité, étant donné qu'à présent la vie des vieillards est tellement prolongée par la science et la médecine, pensez-vous que le nombre des naissances augmente suffisamment en proportion de celui des morts ?

— 800 000 naissances par an contre 500 000 décès, c'est déjà un progrès considérable sur les statistiques d'il y a cinquante ans. La lutte pour sauver l'enfance, les allocations familiales, n'ont augmenté que le taux des familles de quatre enfants, non pas celui des familles nombreuses. C'est avoir la vue courte de penser que l'on fait trop d'enfants pour nos possibilités économiques et sociales. Il faut des enfants pour la France, car un pays n'est sain que lorsque la majorité des sujets sont jeunes.

» J'ai fait un effort pour diffuser la manière française de penser, dans le domaine de l'enfance. J'ai organisé à l'hôpital des Enfants-Malades, une réunion qui a lieu à cinq heures trente. Il n'y venait d'abord qu'un petit nombre de mes assistants, puis s'y joignirent des internes, des élèves, enfin des médecins de province et de l'étranger. Cela amène entre nous des échanges de vues enrichissants pour tous. L'heure vespérale choisie pour notre assemblée étant celle de cette partie de l'Office qui se célèbre le soir après Complies, nous disons que nous allons au *Salut des Enfants-Malades.* »

C'est à ce salut que les élèves, d'une façon touchante — et pittoresque, me dit le Professeur Debré, car ils s'amusèrent à décrire mon observation clinique — célébrèrent la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur qu'en 1952 leur maître ajouta à d'autres décorations. Comme il ajoute cette année à ses innombrables titres honorifiques, celui de membre de l'Institut. Il a été élu à l'Académie des Sciences. Il aurait pu l'être à l'Académie française. Le professeur Debré, s'il n'a pas le don des mathématiques, a celui du style. C'est un véritable écrivain, dont les profanes peuvent lire les articles ou la plupart de ses ouvrages sans broncher sur aucun mot du jargon médical, et avec tout l'agrément que donnent les récits clairement composés, qui plaisent à la fois au cœur et à l'esprit.

Si l'on admire dans ses écrits ou ses discours certains bonheurs d'expressions qui poétisent la science, le beau nom qu'il donne à cette réunion savante, *Le Salut des Enfants-Malades,* n'évoque pas seulement une cérémonie religieuse du soir, mais l'acte de foi de ceux qui comme lui se sont consacrés au salut de l'enfance.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

LE THÉATRE ET SON PUBLIC

CETTE fin de saison ressemble aux précédentes. Dans une demi-douzaine de théâtres privilégiés, les « succès de l'année », ou même des années précédentes, poursuivent leur carrière devant des assistances diminuées, mais encore suffisantes : l'immuable *Patate* au théâtre Saint-Georges, *Gog et Magog* qui, à la Michodière, arrive brillamment aux environs de la six centième, l'*Idiote* au Théâtre Antoine, *les Glorieuses* à la Madeleine, *Cher Menteur* à l'Athénée, *Château en Suède* à l'Atelier, *l'Annonce faite à Marie* à l'Œuvre, *Becket* à Montparnasse. A quoi l'on peut ajouter *Boeing Boeing* à la Comédie-Caumartin, *la Bonne Anna* du même auteur, M. Marc Camuletti, à la Comédie-Wagram, *le Signe de Kikota* de M. Roger Ferdinand aux Nouveautés.

D'autres salles ont meublé les mois difficiles, soit avec des spectacles qui avaient quitté d'autres scènes pour diverses raisons et qu'elles ont « invités » : c'est le cas des Bouffes-Parisiens avec les *Ambassades*, de la Porte-Saint-Martin, qui a donné une nouvelle chance à *Oscar* avec le merveilleux acteur comique qu'est M. de Funès, des Variétés qui hébergent *l'Année du Bac*, des Ambassadeurs où a émigré *la Nuit des Rois* venue du Vieux-Colombier ; d'autres encore ont choisi des reprises « cousu main » : la Comédie des Champs-Élysées nous offre une nouvelle série du chef-d'œuvre de Marcel Aymé, *Clérambard*, le Gramont d'*Irma la Douce*, et le Théâtre en Rond d'*Ouragan sur le Caine*.

Enfin — et c'est là l'élément de nouveauté des mois de printemps avec le cycle annuel des présentations étrangères du Théâtre des Nations, les « jeunes compagnies », les centres dramatiques de province et les animateurs nomades — ceux qui n'ont pas un théâtre à leur disposition — se sont installés avec des fortunes diverses sur les plateaux désertés qui s'offraient à eux, et sur les petites scènes-laboratoires où l'on peut s'adresser sans désastre financier, grâce à la modicité des prix de revient, à un public éclairé relativement restreint. C'est ainsi que Tchekhov, qui a justement conquis en France une audience réelle, et dont *l'Oncle Vania* n'est pas

seulement depuis cette année au répertoire de la Comédie-Française, mais aussi à l'affiche du Théâtre du Tertre, triomphe au « Théâtre Moderne » naguère « Petit théâtre de Paris », avec *la Mouette*, grâce à M. Sacha Pitoeff, qui reprend l'une après l'autre, avec beaucoup de fidélité, de sensibilité et de goût dans le choix et la régie des acteurs, les grandes mises en scène de son père. C'est ainsi, de même, que le célèbre *Woyzeck* de Büchner, une des œuvres les plus étrangement modernes du romantisme allemand, nous est présenté dans un spectacle monté avec intelligence et soin par la Compagnie Jacques Vigouroux au Vieux-Colombier.

Enfin, le Centre Dramatique de l'Est est venu à l'Ambigu proposer au public parisien un mélodrame inconnu de Hugo, *Mille Francs de Récompense*. Jouée dans le ton qu'il fallait, c'est-à-dire avec l'amplification que le genre suppose, mais sans transposition parodique, cette pièce brillante, mouvementée et candide, a grandement égayé le public de la « générale ». Je lui souhaite le même succès auprès des spectateurs.

Car nous revenons, une fois encore, au problème du public. Nous savons — le succès du Théâtre National Populaire en est la preuve — qu'il existe à Paris un public suffisamment nombreux pour les spectacles qui n'offrent ni l'attrait du confortable divertissement boulevardier, ni celui des noms consacrés d'acteurs et de vedettes : pour les grands classiques bien montés et bien joués, pour les Elizabéthains, les Espagnols, Kleist, Büchner, pour les œuvres d'abord difficile et de forme insolite, pour les jeunes auteurs de talent, pour la recherche expérimentale, pour les spectacles étrangers de bonne qualité présentés dans la langue originale.

Ce public, qu'on peut dire le public des vrais amateurs de théâtre, se compose de plusieurs dizaines de milliers de spectateurs en puissance, ce qui est assez pour emplir les salles pendant un temps suffisant pour l'amortissement d'un spectacle. Mais — c'est là un fait social de portée générale — la « classe intellectuelle » a vu son niveau de vie s'abaisser relativement à d'autres catégories sociales dans le même temps que ses effectifs augmentaient — de sorte qu'elle ne dispose que de ressources modestes eu égard au prix actuel, pourtant très raisonnable en lui-même, des bonnes places de théâtre.

Elle peut emplir les salles, mais à la condition que lui soient consentis les prix du T.N.P., ou les prix accordés dans d'autres salles aux étudiants et aux membres des associations théâtrales. Or, ces prix ne sont pas suffisants pour couvrir les dépenses d'une exploitation normale. La solution ne peut donc être que dans une aide de l'État au titre de la « culture » : soit une aide directe sous forme de subvention, soit la possibilité pour le capital privé de soutenir les activités artistiques en déduisant des déclarations de revenus (pour les particuliers) ou de bénéfices (pour les sociétés) le montant de l'aide ainsi apportée : mécénat d'État ou mécénat privé encouragé par l'État, dans les deux cas la clé du problème se trouve rue de Rivoli.

Deux exemples, au cours des dernières semaines, nous ont fait toucher

du doigt les difficultés présentes. Le premier est celui de *West Side Story*, la comédie dramatique musicale américaine dont la *Revue de Paris* du mois dernier, a signalé les mérites à ses lecteurs. Il est rare qu'un spectacle ait reçu à Paris, de la part des critiques, un accueil pareillement unanime dans l'enthousiasme. D'autre part, il ne s'agit en rien d'un spectacle hermétique, ésotérique ou même insolite. En pays anglo-saxon, il s'adresse au public le plus large, au même titre qu'en France les opérettes illustrées par la présence de M. Luis Mariano. Or, je suis retourné l'autre soir à l'Alhambra. La salle était loin d'être pleine, et pourtant l'ouvrage n'est présenté en France que pour une durée assez brève.

Mais il s'agit de représentations en langue anglaise, et si répandue que la langue anglaise soit en France, l'étendue du public susceptible de suivre des représentations en langue étrangère — on le voit bien par l'audience relativement restreinte des films en « version originale » — est assez limitée si l'on ne s'adresse pas, par des prix de places suffisamment bas, à la grande masse des amateurs éclairés, c'est-à-dire des intellectuels à la bourse mal garnie. Il y avait sans aucun doute dans la région parisienne des dizaines de milliers de spectateurs qui eussent été heureux de voir, et capables d'apprécier *West Side Story*, mais ils en ont été découragés en grand nombre par des prix de places qui, tout à fait normaux aux États-Unis, ne sont guère pratiqués en France que pour des revues coûteuses et pour des manifestations sportives dont le public est autre.

Le cas d'*Anna Kleiber*, jouée au Théâtre Hébertot en alternance avec le spectacle antérieur, est différent, et conduit pourtant à des conclusions analogues. Il s'agit ici de l'œuvre d'un jeune auteur espagnol, M. A. Sastre, dans une version française de M. Claude Planson qui fait là d'excellents débuts d'adaptateur. La pièce de M. Sastre a suscité, de la part de mes confrères les critiques, d'assez nombreuses réserves. En fait, elle est intéressante à plus d'un titre, et contient, comme on dit, « plus que des promesses ». Telles scènes auraient pu être plus nourries, plus poussées, et tournent un peu court. La technique même de l'ouvrage, avec un récitant qui est l'auteur lui-même, des enchaînements cinématographiques et des « flash back », a été déjà utilisée souvent, plus particulièrement en Allemagne, en Italie, aux États-Unis, et crée en nous une impression de déjà vu.

Enfin l'auteur n'a pas échappé à une certaine ambiguïté dans le traitement même de son sujet. En situant l'histoire de ses malheureux héros dans l'Europe déchirée des années de guerre, il a créé une atmosphère lourde et tragique qui convient assez bien à ses personnages — encore que pour des raisons mystérieuses le public français, qui ne déteste pas qu'on lui rappelle à l'écran les événements des années 1939-1945, semble le supporter plus difficilement à la scène — mais il nous aiguille, et semble s'être aiguillé lui-même, sur une fausse piste. Car, en dépit de la conclusion où est ébauché un acte d'accusation contre la société moderne et les convulsions meurtrières où elle broie les individus, la pièce n'est pas, en réalité, une pièce sociale. Cette femme incapable de se satisfaire d'un amour

que pourtant elle éprouve sincèrement, qu'habite une obsession masochiste de salir cet amour et de le détruire, est moins une victime de la cruauté des temps qu'une victime d'elle-même.

On sent bien qu'elle quitterait, qu'elle retrouverait, qu'elle trahirait encore l'homme qu'elle aime, et qu'elle irait jusqu'au suicide, même si ce n'était pas la guerre qui lui offrait les occasions et les tentations du malheur. Le grand cri d'allégresse qu'elle pousse en apprenant que c'est la guerre — les chaînes de l'ennui quotidien sont brisées, il va se passer quelque chose — et qui est l'un des plus beaux moments de la pièce, cet éclat d'une sombre joie prouve bien à lui seul que ce ne sont pas les événements qui sont responsables ; le vrai sujet de M. Sastre — et je le maintiendrais contre lui-même s'il n'était pas d'accord — c'est l'insuffisance de l'amour à accomplir le destin des êtres, c'est cette force mystérieuse qui au plus profond du cœur de l'homme — étouffée, contrôlée, assoupie chez les êtres « sains et équilibrés », explosive et dévastatrice chez d'autres, plus instables, plus infantiles, plus passionnés, plus géniaux, plus malades, plus artistes — se refuse éternellement au bonheur. Je ne connais pas tant d'œuvres théâtrales où ce thème ait été traité. C'est un grand mérite pour M. Sastre que de l'avoir porté sur la scène comme il l'a fait, et son personnage principal est un vrai personnage de théâtre.

Mais la pièce est une pièce noire, sans amour et sans consolation, et le public, le grand public du théâtre n'aime pas être attristé, ou seulement placé face à face avec des problèmes inconfortables. Même aidée par un soutien plus chaleureux de la critique, *Anna Kleiber* aurait eu quelque peine à se frayer le chemin vers ce « grand public ». Pourtant, je suis convaincu qu'un tel ouvrage doit, normalement, trouver une audience — et cela d'autant plus qu'il est joué par une troupe de fort bonne qualité, en tête de laquelle il faut citer une de nos meilleures tragédiennes, Mme Françoise Spira. Mais cette audience ne peut exister que dans le public des vrais amateurs de théâtre.

C'est ici que nous sommes ramenés au problème précédent.

THIERRY MAULNIER

ROGER MARTIN DU GARD

par MARCEL THIÉBAUT

JACQUES BRENNER vient de publier chez Gallimard des morceaux choisis de Roger Martin du Gard qu'il a fait précéder d'une pénétrante étude sur la vie et l'œuvre ; on y voit alterner de francs éloges (« aussi longtemps qu'on lira des romans, les héros des *Thibault* vivront pour des milliers de lecteurs qui les connaîtront beaucoup mieux, beaucoup plus intensément qu'il n'est possible de connaître aucune personne vivante ») et maintes réserves feutrées.

Je me demandais encore quelle était la vraie conclusion de Brenner (quand on a accepté de présenter une œuvre on a des devoirs de politesse) que déjà, ayant commencé la lecture des morceaux choisis de Martin du Gard lui-même, je m'étonnais de la tiédeur de mes réactions. Ces pages me semblaient passablement poussiéreuses. Je pensais d'abord que le choix des textes pouvait être contesté. Pour m'en assurer j'ai lu ou relu les œuvres d'où ils étaient tirés. Aucun reproche à faire à Jacques Brenner. S'il avait détaché d'autres scènes, l'impression n'aurait pas été différente. M. G., dont le style est sans couleur, n'est pas un écrivain pour anthologie. Par malheur, avant de m'en être définitivement persuadé je voyais surgir une autre question. L'auteur des *Thibault*, ce penseur, universellement estimé, ce grand romancier dont le Prix Nobel a consacré la gloire, mérite-t-il d'être placé parmi les écrivains de premier rang ? Pour tenter d'y voir clair, je me suis penché de nouveau sur ces innombrables pages, essayant d'ajuster mes impressions de lecture et ce que peuvent révéler sur l'homme ses notes et les confidences de ses amis.

JEUNESSE.

M. G. est né à Neuilly en 1881. Son père est avoué, sa mère fille d'un agent de change. A onze ans M. G. entre à l'école Fénelon, établissement ecclésiastique (dont les élèves suivent les cours de Condorcet).

Il ne s'entend pas trop bien avec ses maîtres, lit Zola en cachette et travaille mal. Inquiet, son père le met en pension chez un ancien normalien. Aussitôt M. G. éprouve une admiration violente pour l'esprit de Normale ; il se détache de la religion et juge sans indulgence le milieu où il a vécu. Il suit alors les cours de Janson-de-Sailly — lit éperdument, et découvre Tolstoï. Evénement majeur. « *La découverte de Tolstoï a eu sur ma formation littéraire, sur ma vocation de romancier et ensuite sur toute mon œuvre — je dirai même sur ma vie — la plus durable et la plus décisive des influences.* »

Sorti du lycée, M. G. travaille à la Sorbonne. Refusé à la licence ès lettres, il se replie sur l'École des Chartes, se passionne pour l'histoire et les recherches, accueille sans résistance l'esprit chartiste et vénère la conscience scientifique. En 1905 il soutient une thèse sur les ruines de l'Abbaye de Jumièges et reçoit le diplôme d'archiviste paléographe. L'année suivante il se marie avec la fille d'un avocat parisien. En 1908 il suit des leçons cliniques dans divers hôpitaux et écrit un roman, *Devenir*. C'est l'histoire d'un échec : André Mazerelles, fils d'un bourgeois parisien, est en révolte contre les siens, comme M. G. Il voudrait être homme de lettres, mais il y renonce après s'être marié et, s'étant installé à la campagne, s'enlise dans les difficultés financières que connaissent les exploitants agricoles amateurs.

Apparition de Jean Barois.

Quand il commence à écrire *Jean Barois* en 1910 la carte intellectuelle de M. G. est établie : il ne se détache pas, par sa manière de vivre, de sa classe sociale, mais il est en révolte contre elle, il est matérialiste et antireligieux, « capable d'enthousiasme mais guère de foi », il croit à sa vocation littéraire mais redoute l'échec, cette crainte-là s'étendant au développement futur de sa personnalité et à la réussite de sa vie. Homme de contradictions, il part confiant et en même temps part perdant. Une question le tourmente : serai-je un Tolstoï ? ou ne suis-je qu'un chartiste ? peut-on devenir Tolstoï en restant chartiste ?

Pour écrire *Jean Barois*, il accumule des documents, multiplie les dossiers. « *Barois n'a pas été écrit en fumant des cigarettes, mais en bûchant pendant dix ans* [dont trois ans de « travail suivi »], *en amassant fragment par fragment des idées sur tout ; en conservant et en relisant (car je relis constamment mes archives) de ces articles qui n'ont l'air de rien et autour desquels le hasard a voulu que je secrète des idées à moi.* »

Par la suite, en 1918, M. G. sera pris de doutes sur la valeur de cette méthode. « Au lieu de m'épanouir, de donner ma fleur libre, mon parfum personnel, je me bats les flancs, je me contorsionne comme un damné, pour produire autre chose, le contraire peut-être de mon

produit naturel, une fleur laborieuse en papier peint, sans vie et sans odeur. » Et il conclura qu'il y a erreur : « On m'a dit souvent que je possédais le don de la vie. Et au lieu d'utiliser ce don je bûche sur des livres, je m'instruis à perpétuité comme un bon élève de philo. Je vais regarder davantage au lieu de lire, courir, voyager, sentir, entrer partout au lieu de m'enfermer dans ma librairie. »

Il paraît assez étrange de se fixer pour programme : *sentir*, avec l'espoir que la volonté pourra vous fournir des sensations fraîches et en bon état. D'ailleurs, s'il s'agissait de recourir aux émotions et aux sentiments cela ne représentait pas pour M. G. une politique nouvelle car il ne s'était pas privé de l'utiliser dans *Jean Barois*. Il suffit de relire ce livre pour s'en convaincre. Et M. G. lui-même disait de la dernière partie (la vieillesse de Barois) qu'ayant été écrite « avec son cœur et non avec son cerveau » elle s'opposait aux autres chapitres comme un arbre vert à des taillis desséchés. On a d'ailleurs toutes raisons de croire que, même « enfermé dans sa librairie » il ne s'était pas senti tellement éloigné de son siècle, puisque songeant au style de *Barois* il avait pu écrire : « Combien il s'adapte intelligemment à la vie moderne ! Combien il devra convenir au public moderne ! »

Contrairement à ce qu'on a pu dire, et à ce que parfois il a cru lui-même, il apparaît donc que, *dès le début de sa carrière littéraire*, M. G. s'était senti partagé entre deux tendances contraires : entre ses habitudes d'archiviste et ses aspirations de romancier sensible.

Un Naturalisme pathétique.

Il y a dans *Barois* une histoire découpée et dialoguée de l'*Affaire Dreyfus*. Il y a aussi le roman de Jean Barois lui-même où certains souvenirs personnels de M. G. ont trouvé leur emploi. Il est assez naturel que celui-ci lui ait paru rétrospectivement plus touchant. Mais ce qui est assez curieux c'est qu'il ait si vite oublié combien il avait chargé de pathétique ces discussions d'idées ou ces épisodes historiques qui, peu de temps après, devaient lui sembler desséchés. Or non seulement sa passion se reflète dans ces dialogues, mais les *indications scéniques* même sont toutes vibrantes d'une emphase romantique, comme si, jusque dans ces lignes traditionnellement impersonnelles et objectives, l'auteur était incapable de maîtriser son émotion. Ce n'est pas en metteur en scène qu'il s'exprime dans ces petites lignes d'explication qui séparent les répliques mais en spectateur haletant. « *Labori s'est dressé, de toute sa stature d'athlète, offrant aux coups sa poitrine de lutteur... Déjà en mille endroits des pensées françaises, soulevées par cette vague d'héroïsme s'entrechoquent. Une irrésistible explosion de passions a ébranlé le cœur nocturne de Paris.* » A la fin d'une scène où Jean Barois directeur de journal

expose son programme politique à ses collaborateurs (« visages rayonnants ») M. G. note, pour éclairer le lecteur sur l'effet produit, « *Une seconde de vie intense* ».

Entraîné par l'enthousiasme que les actes de ses personnages suscitent en lui M. G., parfois, ne s'aperçoit pas qu'ils sont assez près du ridicule. De ce point de vue la description de la grande conférence faite par Barois au Trocadéro est frappante. Dès la première seconde Barois salué par une « immense ovation » révèle « *par son entrée rapide, la fermeté de son salut et le long et calme regard qu'il promène sur ces milliers de têtes nues l'assurance d'un homme qui a le vent en poupe* ». Une brève angoisse ; son cœur se crispe, il commence « Mes chers amis vous êtes ici deux ou trois mille qui n'avez pas hésité à abandonner vos occupations du dimanche pour entendre parler de l'avenir de l'incroyance. A ce seul titre vous êtes accourus. Symptôme caractéristique et bien émouvant. » Et le voici qui évoque « l'immense assaut de la pensée contre le bloc des religions, assaut « *trop complexe pour être étudié en détail, mais étroitement lié au frémissement parallèle des peuples. Le sentiment religieux n'a pas d'équivalent dans les cerveaux vraiment modernes... Le besoin de comprendre et d'expliquer trouve aujourd'hui sa large et complète satisfaction dans le développement scientifique de notre temps.* » (Ce sont là les convictions de M. G. au moins autant que de Jean Barois.)

La salle tout entière est conquise : « *Les yeux, la voix, la pensée de Barois sont en contact avec une masse uniforme, une seule et riche sensibilité dont la sienne n'est plus distincte, mais forme l'élément central et moteur.* »

Fort de cette approbation Barois explique pourquoi le catholicisme « *est condamné sans recours* » et révèle « *ce que sera l'irréligion de l'avenir... cette philosophie positive qui ne cessera plus d'élargir son horizon* ». Fasciné par la grandeur de ces perspectives l'émotion de Barois monte, monte si bien que, arrêté soudain par l'idée que, en dépit de ces grandes conquêtes scientifiques, les enfants devront encore aller au catéchisme, il ne peut contenir son trouble et son indignation. Dans un élan désespéré, tout proche de celui de Marie-Antoinette en appelant à toutes les mères, il lance, en guise de péroraison, ce suprême appel : « Pitié pour nos fils ! » Que dire de cela ? On a le droit d'être résolument laïque. C'est le trémolo, l'approbation totale accordée par M. G. à l'éloquence facile de Jean Barois qui sont gênantes.

La mort d'un athée.

Il faut en venir à cette dernière partie du livre que M. G. jugeait vraiment touchante : le vieillissement et la mort de Jean Barois : *le Crépuscule*. La jeunesse de Barois avait été semblable à celle de

l'auteur : fils de bourgeois, comme lui, et à quinze ans détaché de la foi comme lui. Puis Jean s'était marié, avec une fille pieuse qui l'a quitté dès qu'elle s'est heurtée à son athéisme. Dès lors Barois s'est consacré à la défense de Dreyfus et à sa grande offensive antireligieuse. Il a fondé un journal, *le Semeur*, dont le succès a été immense. Mais s'étant découvert cardiaque il a dû renoncer à son travail et nous le voyons alors, faible et égrotant, livré aux entreprises des prêtres, de sa femme, de sa fille (qui a décidé d'entrer en religion).

Grands moments ou qui pourraient être tels. Pourquoi faut-il que les dialogues qui composent *le Crépuscule*, la visite des prêtres, la conversion et la mort de Barois se situent entre le mélodrame et la démonstration? Si M. G. ne pouvait douter que cette fin fût « *touchante* », c'est sans doute par l'effet du mécanisme qui permet à certains jeunes romanciers lorsqu'ils écrivent « par une belle matinée de printemps » de s'imaginer qu'une vision panoramique d'un paysage printanier gonfle aussitôt de joie l'âme de leurs lecteurs. L'idée de la mort n'a jamais cessé de hanter M. G. En décrivant la mort de Barois il a cru éveiller chez autrui le trouble profond qu'un pareil exercice suscitait en lui et cette fin de Barois lui paraissait entre toutes bouleversante, parce qu'elle faisait assister à ce spectacle navrant : un grand esprit libéré des chaînes de la religion venant se replacer sous le joug par peur. Or la peur de cette peur hantait M. G. qui devait écrire « *Mon athéisme s'est formé en même temps que mon esprit* ». Revenir à la religion était pour lui une idée aussi affreuse que la perspective d'une déchéance intellectuelle.

C'est l'horreur d'une pareille situation qu'il a voulu évoquer dans *le Crépuscule*. Au temps de son triomphe du Trocadéro, Barois — 40 ans — reconnu grand penseur, avait écrit une sorte de testament. « *Je me sens en pleine force et en plein équilibre intellectuel* » et cela « *doit de toute évidence prévaloir contre ce que je pourrai écrire à la fin de mon existence lorsque je serai physiquement diminué par l'âge ou par la maladie* ». Précaution de romancier à thèse, type Paul Bourget, puisque après un long combat, Barois solidement tenu en main par l'auteur fait précisément une fin édifiante, catholique, et connaît ainsi la pire des déchéances.

Certains lecteurs, abusés, ont pu croire que M. G., libéral, avait admis là qu'un grand esprit pouvait revenir à la foi. L'attitude de l'abbé, qui après avoir découvert le testament intellectuel de Barois, au lendemain de sa mort, le lit « *en frissonnant* » et le détruit pour que cette fin exemplaire confonde les libres penseurs, éclaire pourtant sur les intentions de l'auteur. Au reste une lettre de lui aujourd'hui publiée doit dissiper les derniers doutes : il y précise que dans *le Crépuscule* il a peint à la fois le *vieillissement et l'évolution sénile dans le domaine des idées*.

Comment expliquer le grand succès de cette œuvre de second plan

où les personnages, simples véhicules d'idées, souvent primaires, n'ont pas beaucoup plus de vie que *Fidélité* ou *Médisance* dans un mystère du Moyen Age? Peut-être faut-il l'attribuer moins aux épisodes touchants qu'à la présentation dialoguée, mi-historique, mi-romancée de l'affaire Dreyfus? On a cru voir là, non sans quelque raison, l'apparition d'une nouvelle forme de roman, roman-chronique, roman d'engagement et d'actualité composé d'après les règles d'une technique nouvelle.

Si d'innombrables témoignages ne nous en avaient déjà convaincus, nous saurions par *Jean Barois* que l'Affaire a pendant des années sensibilisé les Français au point de leur faire perdre tout esprit critique : « *Les générations futures diront* l'Affaire, déclare Barois, *de même que nous disons* la Révolution *et elles salueront comme une coïncidence merveilleuse ce hasard qui donne à l'Ere nouvelle un millésime nouveau. Quel siècle celui qu'inaugure une pareille victoire!* » Déclaration bien solennelle. Pourtant s'il est vrai qu'autour de Bernard Lazare et de Zola beaucoup de Français ont par amour de la justice, pris feu pour la défense d'un innocent, il est vrai aussi que cette croisade a vite dégénéré en une lutte aveugle, féroce, entre nationalistes et antimilitaristes, catholiques et anticléricaux. Et « symbole de l'ère nouvelle », l'Affaire en réalité nous apparaît aujourd'hui plus proche des campagnes de Voltaire en faveur de Calas ou du chevalier de la Barre que des grands procès du XXe siècle. L'Affaire Dreyfus de notre temps c'est le procès des généraux, à Moscou, avant la dernière guerre. Mais la vertu à ce moment a changé de sens. Le *devoir* des inculpés russes, fussent-ils aussi innocents que Dreyfus, était de se déclarer coupables pour sauver l'Etat et la Révolution. Les Bernard Lazare et les Barois n'ont qu'à se taire; ce sont les survivants de temps révolus.

Qu'importe au reste? Ce qui compte aujourd'hui ce n'est pas la portée historique ou prophétique de *Jean Barois*, c'est son pouvoir d'émotion. Nous avons déjà, à ce propos, cité Paul Bourget, qui ennuie quand il démontre. D'autres noms viennent à l'esprit : ceux de Curel, de Brieux qui ont, eux aussi, vainement tenté de faire passer dans leurs pièces le pathétique de l'idée.

Le grand projet.

Après *Jean Barois* M. G. se résout donc à délaisser les documents historiques. Il a de grands projets. « Pour faire quelque chose qui vaille il faut se prendre momentanément pour Gœthe et croire qu'on va écrire Faust. » Tolstoï pourtant reste le dieu. « Il me semble que je ne suis pas incapable d'écrire un livre qui, toutes proportions gardées, serait dans le même plan qu'*Anna Karénine*... Mais il faut

d'abord étouffer le chartiste et ressusciter le poète de mes quinze ans. » Comme il reste méthodique, il décide néanmoins de substituer aux livres, journaux et notes la « *documentation de sensibilité* ». Et pour préparer le roman-fleuve auquel il va consacrer vingt années il constitue de nouveaux dossiers. Sur de grandes tables il a disposé ses fiches, tout ce qu'il faut pour restituer la vie de la famille Thibault pendant quarante ans.

J. Brenner expose très clairement le programme et les plans : « *Il faudra débiter cette œuvre par tranches à quelques mois d'intervalle* », avait décidé M. G. avant que parût *Le Cahier gris* en 1922. La réalisation de ce projet lui paraissait aisée. Songeant à ses tables et à ses fiches qu'il pouvait embrasser d'un coup d'œil, il devait dire par la suite « *Pas une ligne de l'œuvre n'était écrite que déjà elle était là sous mes yeux.* » En fait il ne devait se conformer à ce plan que jusqu'à la *Mort du Père* (1929). A cette époque il hésite et son hésitation se prolonge pendant plusieurs années ; il détruit un volume tout prêt pour l'impression *(L'Appareillage)* et s'effraie en songeant aux quinze volumes qui lui restent à écrire. D'ailleurs les grandes lignes de son roman-fleuve commencent à lui échapper. Privé de tout étai historique la grande aventure des Thibault commence à devenir très flottante. Le succès des *Hommes de Bonne Volonté* de Jules Romains dont le premier tome paraît en 1932 vient justement de montrer les avantages du roman greffé sur l'histoire. M. G. décide, l'année suivante, de revenir au roman historique : ce sera *l'Eté* 1914.

Martin du Gard et Tolstoï.

Ce dont on ne peut douter c'est qu'en commençant ses *Thibault* M. G. ait beaucoup pensé à Tolstoï. L'idée de composer un roman cyclique analogue à *La Guerre et la Paix* séduira toujours un romancier. Pour ne rien dire des dons exceptionnels que suppose la réalisation d'un pareil projet, une difficulté majeure se présente d'abord : prévoir si justement la disposition et l'ajustement des faits que l'œuvre puisse progresser d'une marche égale et sûre, comme un fleuve ou comme le temps. M. G. a longtemps hésité en face de ce problème, puis, renonçant à suivre les vies de ses personnages dans leur continuité a finalement choisi de les évoquer au cours d'épisodes, de durée d'ailleurs très inégale — que sépareraient de longs intervalles de temps. *Le Cahier gris* c'est l'histoire de cinq jours. Un an passe : *Le Pénitencier* se déroule en un mois. Puis les Thibault s'absentent pendant cinq ans. *La Belle Saison* ne dure que cinq mois. De nouveau on laisse les personnages à eux-mêmes pendant trois ans. *La Consultation* couvre une journée. La *Sorellina* une semaine, *la Mort du Père* une semaine, *L'Eté* 14 (trois volumes) quatre jours. Quatre ans de

silence sur les Thibault et *Epilogue* vient boucler leur destin en six mois et demi. Emergeant de longs temps morts ces personnages à éclipses tendent à devenir des supports d'épisodes. Ils apparaissent d'ailleurs successivement et s'installent chacun à leur tour sur le devant de la scène. Gide, dans son Journal « Je reprocherais à M. G. l'allure discursive de son récit ; se promenant tout le long des années, sa lanterne de romancier éclaire toujours de face les événements qu'il considère, chacun de ceux-ci vient à son tour au premier plan et pas plus qu'il n'y a d'ombre, il n'y a de perspective. » Ce n'est pas exactement la définition d'une grande symphonie tolstoïenne. Il semble que, précédant Brenner, M. G. ait publié en dix volumes les morceaux choisis de son propre roman.

Ce qui est plus grave : bien différents en cela des personnages de Tolstoï, ceux de M. G. sont privés de toute aura poétique. C'est qu'ils se sont formés petit à petit de rencontres, d'intentions, de hasards. Jamais M. G. ne satisfait cette règle majeure du romancier : en savoir plus sur ses créatures qu'il n'en dit : c'est dans l'intervalle que s'accumule le rayonnement. Gide, à la suite d'une longue conversation avec son ami sur Antoine, un des protagonistes des *Thibault* : « Il me paraît que l'auteur ne domine en rien son personnage. » Ni celui-là, ni les autres, en effet. Que lui manquait-il pour y parvenir ? Une certaine intuition des êtres. « Son intuition psychologique trop souvent je l'ai vue se trouver en faute », remarque Gide. La correspondance des deux amis donnera peut-être des éclaircissements sur ce « trop souvent ». Mais nous savons déjà que M. G., romancier, ne connaît pas ses personnages de l'intérieur. Pourtant, il arrive que certains d'entre eux s'interrogent sur leur destin, mais leurs analyses tournent court. Antoine, grand médecin, s'engage un jour, dans la voie introspective. « *Est-ce que mon existence professionnelle est vraiment toute la vie ? Est-ce même toute ma vie ? Pas sûr... Sous le docteur Thibault je sens bien quelqu'un d'autre : moi. Et ce quelqu'un-là il est étouffé... L'homme que j'étais, l'homme qui préexistait au médecin — l'homme que je suis encore* après tout — *c'est comme un germe enseveli qui ne se développe plus depuis longtemps.* » Quel homme ? Il n'insiste pas. L'œuvre de Tolstoï s'est greffée sur une autoanalyse d'une bouleversante clairvoyance et s'ouvre sans cesse sur les deux infinis de Pascal, le ciel immense et le monde immense du moi. Les Thibault ne conduisent qu'à un M. G. de surface, ou se transforment en roman-reportage.

Le Cahier gris. — L'amitié de Gide.

Il est impossible dans le cadre de cette étude de pousser loin l'analyse, tome par tome, *des Thibault*. Les deux premiers volumes (les meilleurs) : *Le Cahier gris*, *Le Pénitencier*, sont animés d'un mouvement

rapide, que M. G. ne retrouvera plus par la suite. Le jeune Jacques Thibault s'enfuit de son collège avec Daniel Fontanin. Bouleversement dans les deux familles, que M. G. présente tour à tour. Les jeunes fuyards sont rattrapés à Marseille. Par mesure de représailles, le père Thibault envoie Jacques dans un pénitencier. Son frère aîné Antoine réussit à l'en tirer et l'installe chez lui. Je passe sur de nombreux incidents ; M. G. se comporte en dramaturge qui bourre son premier acte ; on sait que les difficultés surgissent ensuite. Le destin des personnages et des groupes familiaux est d'ailleurs noué dans ces premiers tomes avec une habileté qui deviendra beaucoup moins évidente dans les volumes suivants.

Une bonne partie du livre est faite de souvenirs ou s'étaie sur des récits d'amis intimes. D'où sa solidité. La fugue des enfants se calque sur la fugue, et l'envoi dans un pénitencier, d'un ami de M. G., Pierre Margaritis (à qui le premier tome est dédié). Il y a probablement des souvenirs du collège Fénelon dans l'entretien avec l'abbé Binot. Cette révolte d'un enfant contre ses éducateurs et sa famille avait été celle de M. G. Il se trouvait là en pays connu. Pourtant dès la fin du tome II il s'essouffle. Après la fuite des jeunes gens, voici la fuite d'une jeune fille, Nicole. C'est user trop vite du même effet.

On se souvient peut-être de la grave accusation que l'abbé Binot prononçait contre Jacques et Daniel : amitiés particulières. Le *Cahier gris* en effet, ce cahier auquel le livre doit son titre, sert de boîte aux lettres aux deux adolescents qui échangent des lettres passionnées. Ce ne sont que mouvements du cœur — mais il est bien vrai que le cœur est pris. On ne s'étonne pas que le jeune Daniel dévore les *Nourritures Terrestres*. Le lendemain du jour qui lui a apporté cette révélation « il connaît un merveilleux apaisement de baptême ». Jacques n'est pas moins troublé : « C'est un livre qui brûle les mains... un livre redoutable. » M. G. avait-il connu des émotions de ce genre ? Les premiers livres de Gide l'avaient certainement bouleversé. « *Il y avait dans ma vie de jeune homme un Gide, celui dont j'avais recopié combien de pages des Nourritures.* »

Pourtant il ne devait connaître Gide lui-même qu'en 1913. Ce fut Gide qui lut, pour Gallimard, le manuscrit de Jean Barois. Il en recommanda aussitôt la publication : « Celui qui a écrit cela peut n'être pas un artiste, mais c'est un gaillard. »

Les deux hommes devinrent des amis. Leur correspondance, qu'on publiera bientôt, compte mille lettres. Ils se lisaient leurs œuvres, se consultaient. Pourtant « *nous n'étions presque jamais d'accord* », dit Martin du Gard. Gide, par l'intelligence dominait M. G. (« *Je ne suis qu'un piètre penseur* », avouait celui-ci). On a vu Gide clairvoyant sur les défauts de son ami. Mais ce dernier pensait, lui aussi, pouvoir donner des conseils à Gide — qui les a parfois notés pour en montrer l'inopportunité. Au point que M. G. se plaignit du « rôle idiot » que

Gide lui faisait tenir dans ses écrits. On ne pense pas pourtant que Gide ait inventé les propos de M. G. Un jour celui-ci lui conseilla « *d'écrire une œuvre large et panoramique. Il suffisait pour cela*, précisait M. G. « *d'avoir la patience, l'acharnement de travailler, sans lever la tête jusqu'à ce qu'on soit arrivé jusqu'au bout.* » Conseil curieux s'adressant à Gide. Celui-ci le commenta d'un sourire. « *Amusant, cet effort ingénu pour me convaincre que je devrais écrire les Thibault.* » S'il s'agissait de labourer un champ Gide reconnaissait que personne ne pouvait s'en acquitter mieux que M. G. dont il admirait « *l'obstinée patience* » — oui son obstination « un peu plus encore que ses dons ».

Cette remarque de l'« ami-ennemi », comme l'a appelé Lallemand, définissant l'attitude de Gide à l'égard de M. G., s'inscrit bien dans le sens des remarques que peut inspirer la lecture des *Thibault*. Si l'épisode du *Cahier gris* a pu être inspiré en partie par *les Nourritures*, il est certain que, à maintes reprises, M. G. a furieusement travaillé pour essayer d'assimiler des dispositions d'esprit qui lui étaient étrangères. A la suite d'un entretien avec Gide au cours duquel celui-ci avait célébré cette « présentation indirecte » des événements, que M. G. n'a jamais comprise, Gide note : « *M. G. se montre extraordinairement désireux et anxieux d'acquérir certaines qualités qui sont à l'opposé de sa nature : mystère, ombre, étrangeté ; toutes choses qui valent à l'artiste certaines accointances avec le Diable.* » Ce qui d'un certain point de vue rend le cas de M. G. passionnant, c'est ce long, ce torturant effort pour devenir ce qu'il n'était pas.

L'intérêt appliqué qu'il a porté à la sodomie devait le conduire un jour (en 1931) à écrire une pièce, *Un Taciturne*, dont le héros, homme respecté et respectable, ayant compris soudain, à quarante-sept ans, qu'il peut désirer un jeune homme se tue. Pièce manquée, qui provoqua de longues discussions entre Gide et lui. Toutes les remarques que Gide a consignées à ce sujet tendent à prouver que dans ce domaine M. G. n'avait aucun sens des nuances. Comment pouvait-il avancer par exemple qu'il n'est pas un homme, si peu porté qu'il soit vers Sodome, qui puisse rester insensible à Ganymède ? Ce sont des idées d'amateur, soupirait Gide : « *La majorité des hommes reste à cet égard d'une cécité complète.* » Tout au plus peut-on attendre de quelques-uns une « *demi-compréhension* ».

L'incident n'épuisa pas les curiosités d'enquêteur de M. G. : on le vit l'année suivante visiter les « établissements du soir où l'on peut rencontrer de jeunes uranistes professionnels ». Il entrait en relations avec eux, les interrogeait longuement. « Un sur dix seulement cède à son penchant naturel. Les autres ne pensent qu'à l'argent », concluait-il péremptoirement devant Gide. Celui-ci note le propos, et conteste la sincérité des confidences reçues ; il ne croyait pas du tout à cette « statistique »... et cachait mal son agacement de voir M. G. s'appliquer à l'étude de problèmes où il apportait plus de bonne volonté que de dons.

Martin du Gard et les aventurières.

Dans un pareil domaine on ne peut que s'en rapporter à la compétence de Gide, mais — toujours au chapitre des amours « terribles », nous constatons, en lisant *La Belle Saison* (T. III des Thibault) que M. G. lorsqu'il imagine (ou observe) d'ardentes amours hétérosexuelles ne dispose pas de tables de références plus perfectionnées. La description des jeux amoureux d'Antoine et de Rachel n'est pas extrêmement éloignée de celle qu'aurait pu faire un officier en permission, ayant lu beaucoup de Maupassant : « *La nudité de Rachel, glorieusement étalée, semblait reposer comme une figure allégorique au creux d'une coquille transparente... Son ventre d'une blancheur phosphorescente est spacieux comme une vasque creusée au tour...* » Son corps se déplace « *d'un mouvement si onduleux qu'il semble annelé. Antoine se blottit le plus près possible d'elle « Ah tes épaules... » reprit-il d'une voix somnolente. — Fini dodo, on met les housses », dit-elle en enfilant son peignoir.* » Ce n'est pas qu'elle refuse l'amour, mais en veine de confidences elle cherche des photos qui vont lui permettre d'évoquer son passé. Elle a eu des aventures, elle a vu des choses étonnantes aux colonies. Son amant, Hirsch,ne repoussait pas les petites filles qu'on lui procurait. Il était brutal, cruel délicieusement. Elle-même accueillait les indigènes qui se glissaient dans sa chambre. « *Ah la caresse de leur regard ! Ce blanc de l'œil un peu caramélé, tu sais, où la prunelle nage si tendrement.* » Mais cet Hirsch quel homme ! « *Il aime les noirs lui !... Dans un restaurant de Bordeaux tout à coup son regard s'est fixé derrière moi... je me suis retournée et j'ai vu près d'une crédence, un petit nègre de quinze ans qui portait un compotier d'oranges... A Londres, dans un faubourg, il avait trouvé le moyen d'acheter toute une famille : une fille à soldats, ses deux sœurs, son jeune frère. Il appelait ça son mixed-grill... Un jour les policemen ont cerné la maison et nous ont pincés.* » Et Antoine écoute, écoute. « *Devant l'expérience de Rachel il était sans cesse frappé d'éblouissement.* » Un naïf Antoine, et tellement troublé, transformé, sublimé par cette capiteuse Rachel qu'on le voit, un jour, la quittant, *se jeter dans un encombrement de voitures devant le Pont-Royal avec un sang-froid exceptionnel.*

Un médecin. Une conjuration.

La Consultation (tome IV) qui évoque une journée du docteur Antoine Thibault se rapproche du roman-reportage. M. G. y est à l'aise. Il admire sans réserve ce docteur bienfaisant, compatissant, déjouant les ruses des intoxiqués et secourant de toute sa pitié les braves gens. Le livre contient d'excellents tableaux. On souhaiterait néanmoins que le narrateur reste plus objectif. De discrets appels à l'apitoiement

sont perceptibles, réflexions d'auteur qui en face de certains malades vertueux font penser à l'exclamation du roi de Prusse qui, voyant charger les chasseurs de Galliffet à Floing, murmura « Ah les braves gens ». On est un peu étonné aussi de l'exaltation d'Antoine s'écriant « l'âme en fête », après chacun de ses bienfaits : « Quel beau métier, nom de Dieu, quel beau métier ! » On imagine malaisément un médecin, après quinze ans d'exercice manifestant un pareil enthousiasme. Les passages les mieux venus de la *Consultation*, réellement touchants ceux-là, mettent en scène de petits malades. Pour les enfants M. G. avait la sensibilité juste.

Dans *la Sorellina* (tome V) Antoine Thibault retrouve son frère Jacques qui avait disparu à la veille d'entrer à Normale. La lecture d'une nouvelle, *la Sorellina*, dans une revue suisse l'a mis sur la piste. « *Annetta pourquoi ce regard consentant, pourquoi cette bouche trop soumise? Trop de feu dans cette chair offerte. Désir, trop bref désir. Amour sans épaisseur, sans mystère, sans horizon. Sans lendemains.* » Après avoir lu vingt pages de ce style Antoine découvre que seul son frère peut en être l'auteur et qu'il a évoqué là des amours avec deux jeunes filles que lui Antoine ne tarde pas à identifier. Il rejoint Jacques à Genève et le trouve engagé dans des conversations fiévreuses avec des révolutionnaires internationaux. « *Une lettre? — De Vladimir Kniabrovski... Mithoerg est arrivé cette nuit. Et Quilleuf? Tu diras de ma part à Quilleuf qu'il parle trop.* » Jacques, dans cette atmosphère qui eût enchanté Eugène Sue, manifeste beaucoup d'autorité. On pourrait le prendre pour un chef ! mais ce n'est qu'un trompe-l'œil. — Apprenant qu'à Paris leur père, Oscar Thibault, est en train de mourir les deux frères regagnent l'hôtel familial rue de l'Université.

Après ce volume qui représente (il faut de tout dans un panorama) une incursion dans le monde romanesque (frère retrouvé dans des circonstances étranges, une touche d'inceste — thème qui occupera de nouveau M. G. dans *Confidence Africaine*, conjurés de Genève), M. G. revient dans *la Mort du Père* au sujet qui lui tient à cœur : la mort. En 1918, il avait écrit : « *Je m'aperçois que toute ma vie, tout le secret de ma vie (et aussi de ma vocation d'artiste, de ce besoin de survivre) le mobile de tous mes efforts, la source de toutes mes émotions, c'est la peur de la mort, la lutte contre l'oubli, la poussière, le temps.* » Il y a trois grandes agonies dans l'œuvre de M. G., celle de Barois, celle d'Oscar Thibault, celle de son fils Antoine. Aucune description, dans la seconde, n'est évitée : convulsions, propos démentiels, hurlements de douleur. M. G., comme pour s'aguerrir, concentre son attention, afin de ne rien perdre du spectacle qu'il redoute entre tous — spectacle qu'il double et prolonge par le chœur des propos stupides ou intéressés des assistants, à quoi succède la ridicule apothéose d'Oscar Thibault mort, l'enterrement fastueux comme un grand opéra et la kyrielle de discours absurdes qu'on prononce sur la tombe d'un défunt chargé

d'honneurs. Caricature d'ailleurs assez lourde des grandes cérémonies bourgeoises.

Le volume se termine par un très long dialogue entre Antoine et un abbé, le premier développant qu'il n'y a aucune raison raisonnable de croire, l'abbé plaidant que « toute philosophie digne de ce nom mène au surnaturel ». Rien ne manque des propos qu'on peut échanger sur le sujet quand un homme intelligent, mais qui n'a aucun sens du spirituel mène le train. Et l'on songe ici à la note de Gide : « *M. G. tapi dans son matérialisme comme dans une bauge, Taine, le Dantec sont ses évangiles. A tout ce que je lui objecte il tient à voir une manifestation de mon hérédité chrétienne.* »

L'Été 1914.

A la fin du tome VI les Thibault donnent nettement l'impression de s'enliser. Aucune fusée n'a été mise en place qui puisse faire espérer dans l'avenir une belle explosion et l'on conçoit qu'à ce moment M. G. ait hésité puis changé de plan et décidé de lancer ses personnages dans la tourmente de 1914 qui, selon toute vraisemblance, devait apporter à son œuvre un puissant pathétique de renfort.

L'Été 1914 — mille pages — commence le 28 juin, le jour de l'attentat de Serajevo. Jacques, qui est passé sur le devant de la scène, nous entraîne avec lui dans d'interminables conversations entre socialistes éloquents cherchant à écarter le danger de guerre en provoquant la révolution. Les archives de M. G. ont dû être largement ouvertes — et il est possible que tous les arguments échangés aient leur source dans quelque document. Mais ces dialogues qui s'égarent sur l'union prolétarienne et l'économie capitaliste nourrissent mal un roman. En quelques lignes, les conjurés de Dostoïevski nous fascinent par leur étrangeté, leur passion ou leur singularité humaine, ceux de M. G. nous intimident par leur savoir mais nous ne réussissons à *voir* aucun d'entre eux.

Les écrivains socialistes prétendent que M. G. n'a pas compris les problèmes qui pouvaient se poser à Jacques, en 1914, dès lors qu'il avait adhéré au socialisme. Je ne suis pas en état d'en juger, mais M. G. lui-même, parlant de cet ouvrage, concède : « J'ai senti mon manque de compétence bien des fois jusqu'à me demander si j'avais le droit de poursuivre cette folle gageure. » Il l'a poursuivie cependant, a ramené Jacques à Paris, dans les salles de rédaction de l'*Humanité*, après l'avoir conduit à Berlin pour cueillir des documents utiles à l'Internationale ; il a décrit ses amours avec Jenny Fontanin, évoqué l'assassinat de Jaurès et organisé la fin de son héros qui, le 10 août, après avoir volé quelque temps en avion au-dessus des troupes de première ligne pour jeter des paquets de tracts pacifistes, tombe avec son appareil et, grièvement blessé, est achevé quelques heures plus tard, par un gen-

darme français qui, le coup fait, répète sans desserrer les dents : « Fumier ! Fumier. »

La saga des Thibault ne se termine pas sur ce malentendu. Un dernier volume, *Epilogue*, fait connaître le destin des femmes intéressées au sort de Jacques et décrit les derniers jours d'Antoine. Le docteur, ypérité, tient son journal où il consigne minutieusement ses souffrances et note ses réflexions politiques (« Peut-être que le foyer du vrai socialisme futur se fondera d'abord dans l'Allemagne vaincue, parce que vaincue. ») Il meurt le 18 novembre 1918 d'une piqûre qu'il s'est faite lui-même pour abréger son agonie.

Antoine et Jacques.

Tolstoï pour voir clair en lui-même, tenait un journal intime ; il l'interrompait pour écrire des romans de mise au point qui le relayaient. *La Guerre et la Paix* représente la plus émouvante de ces stations ; Tolstoï, à la recherche de lui-même, y a opposé le prince André qu'il avait été et le Bezukhov qu'il allait devenir. M. G., dès le début de son entreprise, avait décidé de recourir à un semblable dédoublement. Il le croyait utile et, du point de vue de sa participation au récit, stimulant. Il s'est donc incarné dans Jacques et Antoine Thibault. Jacques c'est M. G. révolté contre sa classe, sa famille, le capitalisme, le nationalisme, M. G. n'hésitant pas à tout quitter pour s'évader — bref un M. G. imaginaire dont la possibilité hantait le vrai. Antoine, docteur bienfaisant, scrupuleux, acceptant sans faire la moue les avantages de sa fortune, c'est M. G. tel qu'on pouvait le voir, voué à sa tâche d'écrivain et vivant à l'aise, dans son appartement de Nice ou de Paris ou dans ce luxueux château du Tertre dont on le voyait si attentif, d'année en année, à embellir l'aspect ou la décoration. S'appuyant sur ces deux moitiés de lui-même il croyait sans doute pouvoir donner à sa grande œuvre cet attrait que vaut à *Guerre et Paix* la double appartenance à l'univers extérieur et au monde du moi. C'était oublier qu'un grand peintre peut se confesser tout en peignant très fidèlement le portrait d'un autre. M. G. qui ne disposait pas de pareils pouvoirs n'a pu douer ses deux meneurs de jeux d'une vie pleinement autonome. Jacques peut s'enthousiasmer, agir, comparer, il reste l'hésitant qu'était M. G. lui-même et Antoine est pareillement marqué par ce trait de caractère. Aussi M. G. n'a-t-il réussi à tirer qu'un faible avantage de ce dédoublement tolstoïen. Il a d'ailleurs fini par juger sévèrement Jacques Thibault : « Un esprit faux, irrémédiablement faux, et sur le plan de la vie un velléitaire sans consistance. » Quant à Antoine il est bourgeois à demi comme Jacques est révolutionnaire à demi. Partant d'un hésitant M. G. en a fabriqué deux. Ce n'était pas ce qu'il avait souhaité — et cela se sent.

Sans doute les Thibault auraient pu, comme le sont tant de romans,

et de vies masculines, être sauvés par les femmes. Par malheur les aventurières de M. G., Rachel, Sophia, sont conventionnelles, et ses jeunes filles, Gise et Jenny, lorsqu'elles doivent s'affirmer, s'engagent dans des dialogues dont le naturel est contestable.

Est-ce par l'effet de cette crainte sourde qui a dominé la vie de M. G., celle de l'échec, que ses personnages n'ont réussi ni les uns ni les autres à s'affirmer? Ils finissent tous dégoûtés d'eux-mêmes. Antoine mourant déplore la médiocrité de son destin. M. G. finit par conclure que Jacques « a vécu et est mort comme un imbécile ». Barois, grand révolté, finit par demander une suprême consolation à une religion qu'il déteste. La mort de Thierry, se suicidant lorsqu'il a découvert ses instincts homosexuels, est jugée par ce seul mot de son ami Armand « L'imbécile ». Les héros de M. G. finissent tous par se dégrader dans une sorte d'anémie de l'âme. Un pareil fléchissement n'est pas fait pour soutenir la marche d'un roman-fleuve. On objectera que les personnages de Tchekhov, qui d'ailleurs n'a écrit que des pièces ou des nouvelles, souffrent d'un mal semblable. Sans doute mais ils sont sauvés par la poésie douloureuse qui rôde autour de leurs timides destins.

« Une conscience. »

Ce qui cependant, sur un plan qui n'est pas celui de l'art, confère à la personne et à l'œuvre de M. G. une certaine grandeur c'est son aspiration au bien, son amour de l'humanité.

Si son œuvre a trouvé sa résonance et connu le succès c'est que, peu sensibles au caractère artificiel des personnages, de nombreux lecteurs ont été conquis par les nobles aspirations de l'auteur. « Une conscience » devait dire Guéhenno. Bourgeois voué à la défense de la liberté de pensée, pacifiste ardent qui envoie son double à la mort pour la défense de la paix M. G. a bénéficié de la même admiration que Romain Rolland. Il donnait l'impression, lui aussi, d'être au-dessus de la mêlée. En fait il le souhaitait ardemment sans se dissimuler qu'il était bien difficile, en esprit comme en pratique, de se libérer des contingences. Mais on vénérait en lui une aspiration, un espoir.

Sur le sens des Thibault on a beaucoup discuté. « Le principal objet du roman », disait M. G. lui-même « c'est d'exprimer le tragique d'une destinée en train de s'accomplir. » Pour Camus il a décrit « l'évolution qui mène l'individu à la reconnaissance de l'histoire de tous et à l'acceptation de ses luttes ». D'autres y voient une sorte d'épopée inspirée par la foi dans le progrès. Je suis plus frappé par ce jugement de Claude Roy « *Les romans de M. G. sont des examens de conscience* », que double cette lucide constatation « *Il ne s'aime pas tant que les gens dont il parle. Mais au fond il ne parle que de lui-même.* »

Il est bien vrai que les raisons qui ont compromis la réussite littéraire de ce grand roman ont valu en compensation à son auteur l'aura

du moraliste. N'a-t-il pas entrepris dans son œuvre de répondre aux grandes questions religieuses, politiques et sociales qui le tourmentaient? Repoussant les conseils du catholicisme mais non les préoccupations morales, il a livré ses personnages à des tourments de conscience qui ont ému tout ce qu'il peut y avoir de protestant dans un esprit d'aujourd'hui, même non « réformé ». Ayant privé ses protagonistes de la foi, il leur a laissé le souci de trouver des fondements nouveaux à une morale qu'ils tiennent à sauver. Ce problème dans les *Thibault* n'occupe que peu de pages, cela suffit pour beaucoup de lecteurs à sacrer son œuvre. Ils y voient le grand témoignage d'un homme de bonne volonté de haute stature voué à défendre le matérialisme avec cette ardeur de foi qu'on croit d'ordinaire réservée aux spiritualistes.

Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'un spiritualiste velléitaire se soit longtemps caché sous ce matérialiste obstiné. Ce ne serait qu'une contradiction de plus dans une vie qui en est pleine. Et peut-être la plus curieuse est-elle ce goût du gros comique paysan et patoisant qui apparaît dans *Le Testament du Père Leleu*, *La Gonfle* et quelques passages de *Vieille France*. Plutôt que le laborieux enquêteur du tragique humain n'était-ce pas là le vrai Martin du Gard, arpentant joyeusement ses guérets, la pipe aux lèvres, le nez goguenard, l'autre ayant été composé par devoir, en volontaire du service civil, pour trouver des valeurs de remplacement à la religion et au catéchisme bourgeois qu'il avait repoussés?

Mais le succès des Thibault, le Nobel ont fixé sa voie et M. G. est resté prisonnier des grands problèmes. Tout en se refusant à délivrer un grand *message politique* qu'on lui demandait avec insistance au moment même où il retrouvait toutes ses incertitudes, il a consacré les dernières années de sa vie à préparer un grand roman *Maumort* qu'il comptait « *enraciner dans une stricte vérité historique* ». (Maumort sera une « *figure exemplaire dans la tradition de Luce de Jean Barois* [1], *mais mâtiné de Lyautey (pour le côté grand seigneur) ; très français et même assez XVIII*e *siècle pour une certaine liberté de mœurs.* ») Pendant des années, M. G. entasse des documents, des notes. Quand Jules Romains va lui rendre visite à Nice, l'auteur des *Thibault* lui montre d'énormes liasses de papier entassées sur des rayonnages. « Il me faudrait au moins un wagon si je voulais les ramener à Paris. » Il compte décrire d'abord la jeunesse de Maumort et dans ce but étudie les troubles de l'âge sexuel ; il dresse surtout son plan, le défait, le refait ; hésite aussi sur la forme à adopter : le *je* ou le récit impersonnel? Bref, il se débat une fois de plus au milieu de ses problèmes, prisonnier de ses raisonnements, de ses théories, de ses aspirations refoulées et de ses espoirs. Comme tout le monde.

1. Luce dans ce roman est un maître de la pensée laïque.

PARMI LES LIVRES :

ANDRÉ MAUROIS, ANDRÉ CHAMSON, JULES ROMAINS

Ayant commenté un recueil de nouvelles d'André Maurois, Robert Kemp piquait sur son article les mots *Contes Cruels*. Ce n'est pas exactement à cet adjectif que me paraît conduire la lecture du recueil complet des nouvelles de Maurois que Flammarion vient de publier sous le titre : « *Pour Piano Seul* ». Les auteurs de contes cruels enveloppent leurs récits d'un peu de férocité sadique. Cette disposition est parfaitement étrangère à Maurois, et si l'on tient à un adjectif, il faudrait chercher plutôt du côté d'*ironique*.

Mais il s'agirait de cette ironie à laquelle conduit non pas l'acidité d'esprit voltairienne, mais le désir de masquer une philosophie un peu triste par un sourire. Il y a pourtant des pages bien divertissantes dans ce livre, celles, parmi d'autres, consacrées à certain dramaturge célèbre qui, avec un lot de compliments massues, une assurance de comédien et de tzigane, un emploi frénétique du téléphone et des fleuristes, conduisit un petit lot de femmes du monde à la catastrophe. Le portrait qu'en trace Maurois est d'une criante vérité et il a su montrer avec beaucoup de finesse que ce don Juan (d'une solennité « louis quatorzième » disait Marc Chadourne) pouvait, victime de son orgueil, se laisser berner comme un collégien. Les deux contes que « Robert Fabert » a inspirés pourraient bien aisément se transformer en excellentes comédies.

L'effet de contraste sur lequel ils s'appuient est un des ressorts les plus fréquents de ces nouvelles où, par exemple, l'opposition entre les souffrances d'amour et le détachement avec lequel on peut les considérer, dix... ou vingt ans après, est à plusieurs reprises utilisée. Que de fureurs pour rien ! Mais fureurs fécondes en drames que précisément Maurois évoque, en les portant dans le cadre de conversations parisiennes, en les faisant revivre par témoins désintéressés, pour atténuer leur résonance dramatique, et mieux dégager leur bizarrerie.

Une observation lucide du monde, une riche expérience humaine, une séduisante vivacité de dialogue font le prix de ces excellents récits dont plusieurs méritent d'être classés parmi les chefs-d'œuvre du genre. Maurois fait dire à un de ses personnages qui, sans aucun doute, le représente : « Je suis un sentimental .» C'est peut-être ce qui donne à ces pages leur accent si personnel : une subtile alliance de bonté, de tendresse, de détachement et... d'apaisante ironie.

— Qui ne se souvient de la petite fusée d'Andersen, si orgueilleuse

et si fière qu'elle se juge encore la plus belle fusée du monde lorsqu'elle est entraînée dans un égout. J'y ai pensé quelquefois en lisant le nouveau roman d'André Chamson, *le Rendez-vous des Espérances* (Gallimard). Nicole Aygaliers, à dix-sept ans, en son pays d'Arles, a rêvé de devenir une actrice célèbre. Il n'y a pas de milieu où l'illusion qu'un être jeune peut nourrir sur sa valeur dure aussi longtemps que le milieu de théâtre. Passant d'échecs en échecs Nicole se croit toujours à la veille de passer vedette. Un jour de lassitude elle accepte pourtant d'épouser un homme charmant, riche et qui l'aime. Fêtée à Rio où elle vit plusieurs années et joue le rôle de petite reine de la société, elle quitte brusquement mari et enfant pour fuir... à Saint-Germain-des-Prés qui lui semble (la distance favorise les erreurs d'optique) l'antichambre de la gloire. Elle n'y trouve que désillusions et effeuille de nouveau « la marguerite de la débâcle ». On peut transporter cette aventure chez les écrivains ou les peintres. C'est la grande tragédie des fausses vocations. Comment peut-elle naître et surtout quels sont les vices d'esprit qui peuvent si longuement engendrer l'erreur, c'est ce qu'André Chamson s'est attaché à montrer avec lucidité.

— On a eu souvent l'occasion en lisant *les Hommes de Bonne Volonté* d'admirer l'adresse avec laquelle, qu'il s'agisse de découvrir le coupable d'un crime ou les secrets de la franc-maçonnerie, Jules Romains sait organiser les enquêtes. Dans son nouveau roman *Un grand honnête Homme* (Flammarion) il a confié à un clerc d'avoué le soin de démasquer un docteur bien pourvu de considération et de clientèle qui, après avoir empoisonné sa femme, pour s'emparer de sa fortune, fait, par prudence, interner sa belle-mère. Le récit, conduit avec une adresse narquoise, représente une pittoresque post-face aux grandes aventures de Jallez et Jerphanion.

— C'est un chapitre assez angoissant de sa propre vie que J. Romains évoque, d'autre part, dans un recueil d'articles et de conférences qu'il a groupés sous le titre « *Les Hauts et les Bas de la Liberté* » (Flammarion). De 1940 à 1943 J. Romains a prononcé à la radio de New York de nombreux discours qui ont été relayés par la B.B.C. Il n'a cessé d'y affirmer sa confiance en la victoire finale (11 octobre 1940 « *L'Angleterre a soixante-dix chances pour cent de gagner cette guerre* ») de montrer que la France n'était pas seule responsable de sa défaite, les pays anglo-saxons ayant leur lourde part de responsabilité pour s'être trop désintéressés de la sécurité française, et de réclamer une place pour notre pays dans les négociations de paix. A ces textes il a joint quelques récents articles de l'*Aurore* où s'exprime son inquiétude en face de certains abus du pouvoir personnel : « Le parlement est le seul moyen qu'on ait découvert de limiter l'arbitraire du pouvoir » — conclut-il, ce qui prouve assez clairement que la liberté lui paraît aujourd'hui dans ses « bas ».

FRANÇOISE MALLET-JORIS

Françoise Mallet-Joris est un des meilleurs romanciers d'aujourd'hui : imagination, style, sensibilité, elle a tous les dons. J'ai pris un vif plaisir à lire son nouveau roman : *Les Personnages* (Julliard) — ce qui ne signifie pas qu'aucune objection ne se soit présentée à mon esprit. Le roman historique, s'il n'est pas fantasque (Dumas) ou s'il ne s'abstient pas de mettre en scène des personnages illustres dont la psychologie et les actes ont été minutieusement éclairés par les historiens (Stendhal), m'a toujours paru un genre faux. Lorsque Françoise Mallet-Joris fait dire au cardinal de Richelieu « C'est encore croire en Dieu que de le savoir absent » ou : « la Providence est le bon vouloir du cardinal », je suis gêné — parce qu'on veut me suggérer une « vue » du cardinal plus que discutable. Il est d'ailleurs plus prudent de laisser les grands parler eux-mêmes.

Par bonheur, il n'y a pas que des prélats illustres et des princes catalogués dans *Les Personnages*, mais aussi et surtout une très curieuse, une très étonnante Louise de la Fayette pour qui le jeune Louis XIII a de l'inclination. Pour des raisons politiques un petit groupe d'agités d'État redoutant que Louise ne prenne une influence excessive sur le roi décide de la pousser à entrer au couvent. Un abbé ambitieux et machiavélique est chargé de l'y déterminer en jouant de l'argument « Dieu vous appelle ». L'abbé s'y emploie, mais ses arguments ne portent pas. Louise pourtant finira par s'y résoudre. Pourquoi ? Parce qu'elle est de ces êtres sensibles et charmants qui ne peuvent supporter d'être le point de mire de la curiosité générale et moins encore d'être épiés et jalousés. Ayant un goût inné pour la vie discrète et la paix elle choisit, plutôt que de monter sur la grande scène de la cour, d'accepter le couvent. Ce n'est pas sans révolte, et elle n'est que maigrement consolée, à l'heure décisive, d'entendre de la bouche de l'abbé machiavélique « Rien ne vous dérangera jamais. Il n'y a pas de Dieu ».

Laissons ce trait de cynisme final qui engagerait à un débat sur le caractère de l'abbé. Ce qui est important c'est le roman *personnel* de Louise. Ce caractère est admirable et traité avec une intelligence et une sensibilité qui méritent tous les éloges.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

Jacques Villon a la Galerie Charpentier. — Des cent œuvres de Jacques Villon réunies à la galerie Charpentier, l'impression qui se dégage dès l'entrée est de rythme et de raffinement, de jeunesse, d'unité aussi, bien qu'elles s'étalent sur plus d'un demi-siècle et cèdent parfois aux théories. Libre à celui qui s'est si ingénieusement nommé le *cubiste impressionniste* d'invoquer la *section*, *le nombre d'or*, de déclarer, avec Vinci, que toute forme se ramène à la pyramide et de faire dominer — au risque que la toile tourne parfois au rébus — ce qu'il appelle des *tracés régulateurs*. Un sens exquis des cadences et des valeurs empêche les pouvoirs rationnels de prendre un ton dictatorial. Plus l'armature demeure interne, plus Villon suggère et convainc. On lui reprocherait de segmenter, de trianguler, de losanger à l'excès si, par la quintessence lentement tirée de l'or, de l'azur, de la pourpre d'un champ de blé ou d'un terrain d'atterrissage, d'une vigne, d'une forêt, d'un objet, d'un visage, il ne parvenait à rester fidèle à la fraîcheur de l'émotion première. C'est presque — et nous le dirions aussi bien de Seurat, auquel Villon fait souvent penser — *en dépit de leur facture* et des efforts qu'elles ont coûtés, que chacune de ces compositions, si sereines d'aspect, enchante à la manière d'un poème doré.

Peut-être le graveur surpasse-t-il encore le peintre. Des premières eaux-fortes d'après ses proches, des aquatintes en couleur de 1900 aux plus récentes pièces, nous voyons, dans une salle réservée aux dessins et aux estampes, de quel constant équilibre a fait preuve un artiste stimulé par des contraintes de plus en plus rigoureuses. Le charme de ces gravures

est fait essentiellement de l'alliance entre les partis novateurs tirés du Cubisme et la franchise d'un métier qui rappelle celui des burinistes du siècle de Nanteuil. De la seule organisation des tailles naît la lumière, et le monde extérieur avec elle.

Alors que tant d'artistes actuels retournent aux faciles effets de polychromie ou aux artifices d'impression contre lesquels s'étaient si courageusement insurgés les *peintres-graveurs* du XIXe siècle, Villon, après avoir fait le tour des techniques les plus compliquées, est revenu très vite à ce que l'on pourrait, par analogie avec la poésie, appeler la *gravure pure*, renonçant à la fois à l'anecdote pittoresque, aux singularités de mise en page et à la virtuosité d'exécution.

L'artiste a résumé son credo en ces termes : « Un art seul propose des signes équivalant aux choses, alliant l'abstraction à la réalité (quoi de plus abstrait qu'un dessin fait de lignes, de traits s'entrecroisant ?). Cet art, c'est la gravure, qui base sa valeur sur une écriture en somme conventionnelle et de toute éternité. Cet art est aux murs des cavernes comme sur la plaque de cuivre. »

CLAUDE ROGER-MARX

Le Cinéma. — Ce mois-ci encore, le cinéma « romancé » ne gâte guère. Le film qui fait les plus grosses recettes est d'assez loin *La Bride sur le Cou*. Le succès de recette ne m'a jamais paru un critère très probant, mais je trouve tout de même assez affligeant que le public français ait approuvé là la rechute de Mlle Bardot. On avait vu cette personne s'élever, grâce à des rôles humains, dans *En Cas de Malheur* et dans *La Vérité*, jusqu'à une sorte de situation d'actrice. Et voici qu'elle retrouve un ancien mari nommé Vadim et qu'elle retourne, aussi joyeusement qu'un canard à la mare, aux ébats du strip-tease.

Ce film, si on peut l'appeler de ce nom, ne relève pas, à la vérité, de cette rubrique. Aussi vain d'image que de dialogue, il n'existe que par les exhibitions plastiques de Mlle Bardot. Mais il faut bien que ceux qui ont rêvé pour le cinéma d'un plus honorable destin expriment leur mélancolie et leur inquiétude. Car, si on laisse les marchands glisser sur la pente facile où ils se sont engagés, l'art que nous avons aimé sombrera dans le sadisme et la pornographie.

La plupart des consolations qui nous restent nous viennent du cinéma documentaire, qui a au moins le mérite d'apporter l'accent de la vérité. Quelques compatriotes à nous, ayant exploré des régions absolument inconnues de la Nouvelle-Guinée, en ont rapporté un film intitulé *le Ciel et la Boue*. C'est absolument passionnant.

Pour deux raisons essentiellement. D'abord à cause de l'exploit. Ce

n'est évidemment pas une petite affaire que de traverser de part en part une île deux fois grande comme la France, en un endroit où la carte ne donne aucun renseignement. Nous éprouvons avec nos héros toutes leurs difficultés et toutes leurs misères. Dans la montagne, ils sont sauvés par des parachutages de vivres et de médicaments et il nous faut bien admirer l'énergie indomptable de l'homme blanc, d'autant plus qu'on commente ses exploits avec une parfaite discrétion.

Mais le plus étonnant, ce sont les êtres que nous rencontrons au cours de ce voyage. Des hommes qui en sont aux premiers balbutiements de la civilisation, à l'âge de la pierre polie. Ces papous guerriers tuent les hommes des tribus voisines pour couper leurs têtes et pour les porter dans leur dos. Les femmes nourrissent au sein, indifféremment, les enfants et les porcs. Les chiens ne savent même pas aboyer. Quand on donne une hache d'acier à ces gens qui ignorent les métaux, ils n'en veulent pas. Les nains de la montagne sont plus doux, mais peut-être encore plus primitifs. La confrontation des Européens et de ces êtres extraits uniquement de la préhistoire est profondément émouvante.

Le chef de l'expédition et le responsable du film s'appelle Gaisseau. Il a été justement acclamé avec son équipe le jour où il a présenté à Paris son extraordinaire document.

JEAN FAYARD

Deux Essais. — Rien n'est plus vrai que le mot d'un grand paléontologiste français, l'abbé Breuil : « Nous venons seulement de lâcher les dernières amarres qui nous retenaient encore au néolithique. » La science moderne nous fait entrer chaque jour un peu plus dans un nouvel univers, fascinant et inattendu ; et cela, non seulement parce qu'elle nous ouvre l'espace en domestiquant la matière, mais parce qu'elle nous oblige à reviser nos systèmes de mesures, notre logique et les valeurs sur lesquelles nous avions fondé notre entendement. La mécanique quantique, les principes d'*incertitude* et d'*exclusion*, fondement des nouvelles mathématiques, bouleversent notre univers mental et nous obligent à mettre en doute des notions aussi classiques que celles d'identité ou de conservation de l'énergie ; le nombre, l'espace, la fonction ne sont plus des catégories immuables, mais de simples combinaisons de structures ; le temps lui-même se combine avec la masse et l'énergie, et des paraboles comme celle de Langevin nous invitent à jouer avec eux trois comme s'il s'agissait d'une simple sténographie verbale. Il en résulte un profond sentiment d'incertitude : la science elle-même n'est-elle pas en train de devenir, selon le mot de Valéry, « la première énigme du monde » ?

Les écrivains — dont on a pu déplorer l'ignorance du langage mathématique — commencent à s'intéresser à ces problèmes, essentiels non seulement pour les savants mais aussi pour tout homme qui pense. M. Jules Romains vient de les évoquer dans un court mais substantiel essai paru chez Flammarion et intitulé : *Pour raison garder*, qui énumère quelques-uns des nombreux « impensables » que nous propose la nouvelle physique.

Sans doute, sa réflexion s inscrit-elle encore dans une perspective étroitement rationaliste, au sens du XIXe siècle. C'est ainsi qu'il s'étonne que l'abbé Lemaître, célèbre astronome belge, puisse être « en même temps qu'un abbé (non défroqué, sauf erreur)... le théoricien de *l'univers en expansion* », or, on pourrait tout aussi bien considérer, avec un Teilhard de Chardin, que les « impensables » de la science moderne s'accordent bien mieux au surnaturalisme chrétien que le positivisme d'hier. De même Romains tient-il la conception d'Einstein d'un *univers fini, mais sphérique* pour une « échappatoire » de type pythagoricien, et celle du *Continuum Espace-Temps* pour « un artifice de langage servant à couvrir des artifices de calcul ». Quant au principe d'Exclusion de Pauli et au principe d'Incertitude de Heisenberg, ils lui paraissent tous deux « appartenir à la famille des sophismes dont l'argument ontologique est le type accompli ». Une méfiance analogue empêche notre auteur d'admettre la notion d'immortalité individuelle et de croire que les faits de clairvoyance ou de télépathie puissent mettre en cause les notions d'espace et de temps.

On comprend la position du célèbre académicien : il s'agit de préserver, envers et contre tout, le primat, l'équilibre et la rigueur de la raison humaine. Mais peut-être vivons-nous au contraire un de ces *changements d'état* qui exigent de nous une réadaptation, ou, pour mieux dire, une revision aussi déchirante que celle qui permit au règne animal de passer, à la fin de l'ère tertiaire, de la vie aquatique à l'activité terrestre.

— Un essai révolutionnaire du philosophe Stéphane Lupasco, paru chez Julliard sous le titre *les Trois Matières*, va nous introduire au cœur du problème. Ce philosophe à l'écart de toute école, dont les premiers livres ont paru en 1935, nous propose une méditation sur la science contemporaine ; pour lui, une philosophie qui n'est point axée sur la science (tel est, selon lui, le défaut du courant hégéliano-marxiste d'une part, la phénoménologie existentialiste de l'autre, y compris l'œuvre de Sartre) se condamne à passer à côté de l'essentiel ; la philosophie des sciences ne saurait être un banal commentaire des découvertes des savants, mais elle est *la pensée de la science*, à laquelle elle doit fournir son organisation conceptuelle.

Lupasco part d'une constatation : *tous les objets connus sont des systèmes atomiques*. D'où une première conséquence dans la physique moderne, « la notion d'événement remplace celle d'*élément* » ; en outre, tout système énergétique est fondé sur des dynamismes antagonistes ; leur combi-

naison superpose trois types de « matière » : la *matière macrophysique* inanimée, qui tombe sous les sens, et suit approximativement les lois de la physique et de la logique classiques ; la *matière vivante*, encore mal connue ; la *matière microphysique* enfin, objet de la physique des *quanta*. Mais ces « trois matières » ont une particularité commune : *elles se réduisent à de l'énergie*. Celle-ci s'organise en vertu de deux grandes articulations : le *Deuxième principe de la Thermodynamique* (qui enregistre l'inéluctable dégradation de l'énergie : « l'univers, ainsi, se meurt dans la lumière ») et le *Principe d'Exclusion* dont nous parlions plus haut. A partir de ces deux principes, Lupasco nous propose une logique nouvelle, fondée sur la dynamique de la contradiction.

Nous ne suivrons pas Lupasco dans ses démonstrations scientifiques ; mais nous ne pouvons négliger les conclusions qu'il en tire pour la vie spirituelle, qu'il voit fondée elle aussi sur le même principe d'antagonisme. Ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est qu'il ne se nourrit plus seulement pour se nourrir, ne se reproduit plus pour se perpétuer. Il lutte pour la lutte, il aime pour l'amour. « C'est l'âme qui court au théâtre et s'abreuve de romans, de drames et de conflits, parce qu'elle se dresse contre la mort, mais également contre la vie. Elle tue avec la vie et vivifie avec le meurtre. »

Échecs et réussites d'une vie sont l'expression indissociable du même dynamisme vital. « L'âme apparaît même comme une somme d'échecs ; c'est à leur nombre et à leur accumulation comme à la présence de leur subtile complexité que se mesurent l'ampleur et la profondeur de sa réalité. »

On voit quelles perspectives nous ouvre ce philosophe, dont on a pu comparer l'œuvre à un nouveau *Discours de la Méthode*.

PIERRE DE BOISDEFFRE

PRÉSENCE DE SALACROU. — La situation de Salacrou dépasse aujourd'hui largement la notoriété d'un auteur dramatique partout joué et toujours applaudi : non seulement par l'idée haute et difficile qu'il se fait du théâtre, mais par son activité dans tout le monde des Lettres et davantage par la gravité même de sa pensée et par la qualité de sa personne, il figure aujourd'hui à côté des plus grands écrivains de sa génération, un témoin de son temps et un maître des consciences. C'est pourquoi il faut se réjouir d'avoir aujourd'hui, dans sa couverture rouge et or, le beau petit livre qui a pour titre *Les Idées de la Nuit* (Fayard), puisqu'il rend possible, entre le lecteur et le dramaturge, cette sorte de dialogue, plus secret, que nous avons avec l'essayiste et le poète.

Livre, en vérité, un peu disparate, où un hôte charmant et familier,

nous faisant asseoir dans son studio largement ouvert sur le ciel de Paris, nous parle à bâtons rompus de tout ce qui le concerne, ses souvenirs d'enfant, ses visions nocturnes, sa bicoque de Courval au cœur du pays normand, ses escalades d'alpiniste (de préférence pyrénéen). Il ouvre un tiroir et en tire un paquet de vieilles coupures de journaux, des choses qu'il a écrites, selon l'occasion, sur le théâtre, sur le Goncourt, sur les hommes qu'il a admirés, Dullin surtout. Toute une existence, brillamment réussie, et toute une époque, qui eut l'éclat du bonheur et celui de la tragédie, revit dans la conversation d'un homme de bonne volonté, en qui frémit discrètement une imagination de poète.

Et pourtant, le meilleur n'est pas là, mais dans la méditation d'une intelligence lucide et anxieuse, qui cherche la voie d'un bonheur raisonnable dans la conscience d'un fatalisme absurde. « *Peut-être parce que je n'ai jamais cru qu'une destinée, que l'ensemble d'une vie humaine, même calme, puisse aborder les rives d'un bonheur assuré, j'ai toujours, avec l'avidité d'un affamé, essayé d'attraper les plaisirs et les joies qui tournoient autour de notre détresse fondamentale.* » Comment ne pas sentir ici la consonance profonde au Camus du *Mythe de Sisyphe?* Parlant de son théâtre, Salacrou écrit : « *Je ne sais trop pourquoi j'ai choisi — mais ai-je vraiment choisi? — cette forme d'expression, car avec le dialogue, je n'ai jamais raconté les histoires des autres. Même des personnages qui semblent fort loin de moi* (...) *parlent certainement d'inquiétudes qui, à mon insu collent à ma révolte.* » Voilà bien l'homme d'une génération qui, à travers le surréalisme et l'existentialisme, a vécu l'expérience de la révolte, mais aussi cherché son dépassement. Il semble que ce soit dans la paix des cimes, que Salacrou possède enfin la paix, en découvrant à la mort un visage de lumière : « *Elle n'est plus cette malédiction de Dieu qui après avoir donné notre forme au néant l'offre en festin aux limaces. La mort est devenue féerique. Et la vie aussi.* » Certes, une âme religieuse trouverait au spectacle un autre sens ; mais, Dieu étant exclu, il n'est pas possible de penser plus noblement.

PIERRE-HENRI SIMON

NORVÈGE. — Maurice Bedel se sera-t-il jamais douté du tort considérable qu'il a fait à son pays près de la Norvège, à la Norvège près de son pays ? Chose étrange, avant le volume qui vient de paraître dans l'excellente collection *Petite Planète* (Ed. du Seuil), nous ne disposions chez nous d'aucune étude un peu poussée sur la Norvège. Dieu sait pourtant si le boulevard, jadis, s'emballa pour le théâtre d'Ibsen ! Ou combien de jeunes Français se sont passionnés, se passionnent toujours, pour le récit de certaines explorations polaires...

Il ne suffit pas de remercier M. Sylvain Pivot d'effacer un manque

(mérite moins négatif qu'il ne le paraît puisqu'il consacre l'originalité et la difficulté du propos), il faut le louer de donner du premier coup un très bon livre. Savoureux et coulant, c'est dans son fond un livre sérieux et réfléchi, qu'on peut garder à portée de la main pour le recommencer à loisir.

Bien sûr, le plan que l'auteur a suivi l'a exposé à des redites. Bien sûr, on peut estimer qu'il intervient trop dans le débat avec ses opinions et ses goûts — il présente un « moi » des plus facetés, tour à tour catholique, gastronome, cartésien, germanopratin, patriote... Légers reproches. Le livre n'aurait pas son ton personnel, fort sympathique, si M. Pivot renonçait à toute désinvolture.

Ce qui paraît plus regrettable, c'est le flou des conclusions. L'auteur n'avait-il pas déploré lui-même, au début, la légèreté des voyageurs français, auxquels manquait « la profondeur du regard » ? « Il faut y aller voir », écrivait-il avec force... Il est allé. On ne saurait nier qu'il n'ait beaucoup vu, ni entendu, ni médité. Seulement, après coup, il escamote un jugement. Cela commence comme un essai, cela finit quelque peu comme un guide.

L'auteur a-t-il craint, à cet endroit, de se montrer superficiel ? Dommage. Par la qualité de ses informations, par la sûreté de sa réflexion et de son goût M. Sylvain Pivot semblait particulièrement armé pour situer en terminant ce que nous appellerons « le problème Norvège ». Ce peuple solide, simple et bon, dont on parlerait si vite en termes affectueux, d'où vient qu'à l'heure présente sa sève semble s'appauvrir ? L'auteur cite le chiffre des suicides, il omet celui des naissances. Pourquoi cette discrimination ? La population norvégienne diminue, c'est tout de même un fait capital...

Nous ne retirerons rien, cependant, de nos louanges. Nous avons trop aimé tant de passages dans ce livre. Pourquoi ne pas dire que le chapitre « *Glace, gneiss, granites* » a un charme étonnant, ni que le chapitre « *Eloges et misère des Norvégiennes* », indispensable après Maurice Bedel mais si difficile à écrire, apparaît comme une grande réussite ? L'alacrité, la gentillesse du récit dans les « *Trois Sagas* », confondent par leur facilité apparente (surtout dans les deux premiers). Bravo donc et de grand cœur.

H. QUEFFÉLEC

Guy Ponce de Léon. — Il y a quelques années, un inconnu qui était aussi un étranger fit son entrée dans notre littérature. Il s'appelait Guy Ponce de Léon, il était né au Pérou, il avait habité l'Amérique du Sud jusqu'à la guerre, il était de ceux qui y avaient implanté le surréalisme, il avait été l'ami de Gabriela Mistral. Depuis la guerre, il vivait aux États-Unis. Maintenant, il allait habiter la Suisse.

En traversant la France, il déposa, à Paris, sur la table d'un éditeur, sa carte de visite, un roman sur New York : *Les Tours de la Quatrième Rue*. C'était une œuvre nue et désolée dans laquelle la grande ville dressait ses bras de pierre, dans le silence de l'homme, vers un ciel lointain. Au sommet de l'une des « tours de la Quatorzième Rue », les projecteurs éclairaient parfois un petit temple grec qui était comme le symbole inutile de la foi et de l'espoir.

Aujourd'hui, après avoir écrit un second roman, *Le Sang Acide*, M. Guy Ponce de Léon publie *Les Blanc-Bleu* (Calmann-Levy). Les « Blanc-Bleu » viennent des *Tours de la Quatorzième Rue*. Enfant, le héros de ce roman avait rencontré, dans des forêts sauvages, des hommes bleus. Il les avait oubliés, mais M. Ponce de Léon s'en est souvenu.

Les Blanc-Bleu, c'est le roman de la fin de l'humanité. Un mal mystérieux s'abat sur le monde et, au cours d'une semaine terrible, tous les hommes, les uns après les autres, disparaissent : ils fondent à l'endroit même où ils sont atteints, se volatilisent, ne laissent qu'un petit tas de vêtements. Un seul homme survivra : « Je suis le fils unique de l'humanité entière », s'écrie ce nouvel Adam, ce naufragé de la planète qui, chaque soir, allume un feu sur l'esplanade du Trocadéro dans l'espoir d'être aperçu par d'autres rescapés. Mais c'est en vain. Il parcourt alors la ville déserte où, déjà, l'herbe pousse, où les maisons sont ouvertes, où les secrets sont divulgués, où l'on peut encore, cependant, entrer dans un cinéma pour faire tourner un film dans lequel des humains, rétrospectivement, s'agitent et se parlent. Il cherche partout la mort mais ne rencontre que l'*absence*. Dans cette ville aux coordonnées minérales que l'on dirait peinte par M. Bernard Buffet, l'homme a été gommé, effacé. C'est un *creux*, un *vide*.

Mais les « Blanc-Bleu » arrivent, un jour, ils déferlent en masses compactes, viennent repeupler les territoires où la mort régnait dans sa sérénité et ils vont restaurer la Vie, la Bêtise, la Terreur, toutes les idoles pour lesquelles les hommes d'une ère nouvelle vont recommencer de naître et de mourir. Qui sont les « Blanc-Bleu »? Ce sont peut-être les robots dont Samuel Butler prédisait l'avènement, ce sont peut-être les *rhinocéros* que M. Ionesco lâchait l'année dernière sur le scène de l'Odéon contre le dernier homme, ce sont peut-être aussi, simplement, délivrés, nos hontes, nos remords, nos instincts.

Il n'est plus tout à fait déraisonnable d'envisager aujourd'hui la fin de l'humanité. Chez Wells et chez Jules Verne, c'était un thème d'anticipation. Au XXe siècle, c'est un sujet d'actualité. M. Ponce de Léon fait descendre la fiction dans le reportage, il met l'Apocalypse en « dernière heure ». *Les Blanc-Bleu*, aussi, n'ont-ils rien d'un conte philosophique, d'un de ces divertissements faits pour les salons où on lisait *Candide*. A la dernière page des *Tours de la Quatorzième Rue*, M. Ponce de Léon s'échappait dans le rêve. *Les Blanc-Bleu*, c'est un cauchemar, mais plein

d'avertissements, de prémonitions. Pour l'âpreté du ton, pour le prophétisme de l'inspiration, on ne peut mieux comparer ce livre *dangereux* qu'à un « conte cruel » de Villiers de l'Isle-Adam.

PHILIPPE SÉNART

A L'ÉCOLE DU TANKA — Le Tanka n'est pas, comme on pourrait le croire, une jeune république africaine, mais « un trait d'union intellectuel entre les peuples ». L'École internationale du Tanka, « non politique, non subventionnée », a été fondée en 1948 par le professeur et poète japonais Hisayoshi Nagashima et par Mme Jehanne Grandjean, de la Société des Gens de Lettres. L'École a son organe, la *Revue du Tanka international*, dans laquelle ses buts sont très nettement définis : « Échanger nos spiritualités dans tous les domaines : littérature, danse, musique et peinture ; et par le Tanka, base de notre École, consolider le pont fleuri que nous avons jeté dès 1948 entre toutes les nations pour l'Amour et la Paix entre les hommes de bonne volonté. » Il faudrait avoir l'âme affreusement noire pour ne point souscrire à un tel programme.

Mais qu'est-ce que le Tanka ? « Un court poème », nous dit le professeur Nagashima. « Il se compose de 5 vers alternés de 5, 7, 5, 7, 7 syllabes, soit en tout 31 syllabes. Le Tanka existe au Japon depuis plus de vingt-sept siècles. Chaque vers du Tanka doit avoir un sens complet et son souffle de vie dans l'indépendance. Le Tanka ne se rime point : la répétition d'un son n'étant pas admise. Le Tanka doit être concis, simple et vrai. Il doit être le reflet fidèle de l'âme. » Soit !

Voici un Tanka de M. Nagashima :

Sous la pluie d'hiver,
En ce matin glacial,
Portant son cartable
Bien trop grand et lourd pour elle,
Une fillette se presse.

En voici un autre, dû au docteur Bartet, médecin-chef de la Marine :

L'âge nous rapproche
Et le Tanka nous unit.
Par ce beau poème
Nous conservons la jeunesse
Et du cœur et de l'esprit.

J'ai eu le privilège d'assister à une des séances « artistiques et littéraires » de l'École du Tanka, qui ont lieu, une fois par mois, sauf l'été, dans les nobles salons du Palais d'Orsay, 9, quai Anatole-France. Pour jeter notre pont fleuri entre les nations, nous n'étions, hélas! qu'une vingtaine, sous l'œil étonné de Rotrou, dont le buste fier ornait la cheminée. Au fond du salon, derrière une table ancienne, Mme Grandjean et M. Nagashima présidaient. M. Nagashima offre l'aspect impassible et impénétrable que les romanciers occidentaux prêtent traditionnellement aux Fils du Soleil Levant. Mme Grandjean, vive et souriante, ses cheveux blancs coiffés d'un chapeau coq de roche, porte, sur une robe bleue à grandes fleurs blanches et vertes, un camail de dentelle pailletée auquel sont épinglées les palmes académiques et la médaille d'officier de l'Instruction publique. On écoute un peu de musique japonaise, jouée au piano par Mlle Verdier. Puis Mme Grandjean, braquant son face-à-main sur une liasse de feuillets, parle, d'une voix très douce et sans cesser de sourire, de la Fête des Iris (qu'on célèbre au Japon le 5 mai) et d'un enfant-poète (particulièrement inspiré par les crocus). Encore un peu de musique et le maître Nagashima prononce, dans un français parfait, une conférence sur « les Tanka de professions ». Réservé pendant des siècles à la cour impériale, le Tanka n'a pénétré dans l'artisanat qu'en 1868 ; une anthologie de cette époque réunit 400 000 Tanka, dus à 20 000 poètes-artisans. M. Nagashima en psalmodie quelques-uns, en japonais ; Mme Grandjean nous en livre la version française. Mlle Verdier se remet au piano ; M. Darius Cittanova s'installe devant le clavier des « Ondes musicales Jenny », dont il est, je crois, l'inventeur ; c'est un instrument qui remplace tous les autres ; nous entendons, tour à tour, le clavecin, le violon, le saxophone, le cor, le hautbois et la flûte. Mme Grandjean reprend ensuite son face-à-main pour nous lire quelques extraits de son recueil, *Lyre et Palette :*

Aide au redressement moral du doux pays.
Où puises-tu le mal, coupable Humanité?
Heure extatique et brève, ineffable heure bleue.

Sans doute s'agit-il de celle que nous venons de vivre.

Dehors, la Seine coule, moins fraîche que nos sentiments. J'aimerais pouvoir prendre à mon compte le « Tanka d'un typographe » :

Avec attention
J'ai composé cet article
Sans une erreur.
Dans mon cœur,
Je m'en réjouis.

MICHEL PERRIN

Trois archevêques de Paris victimes de leur charité. — Alors que l'exposition « Paris vu par les peintres », qui réunissait au musée Carnavalet cent trente tableaux des XIXe et XIIe siècles, très intelligemment choisis, vient de fermer ses portes, le musée de Notre-Dame présente une exposition consacrée à trois archevêques qui ont fini tragiquement : Mgr Affre, blessé mortellement alors qu'il portait aux insurgés en 1848 des propositions de paix, Mgr Sibour, assassiné par un prêtre en 1857 et Mgr Darboy, exécuté par les Fédérés en 1871.

M. Pierre Joly, l'aimable conservateur de ce petit musée qu'on regrette de voir installé dans un immeuble neuf alors qu'il serait beaucoup mieux dans l'église Saint-Aignan, a su évoquer d'une façon vivante, non seulement la mort tragique de ces trois prélats, mais aussi les événements principaux de leur épiscopat.

Pour Mgr Affre, c'est le baptême du comte de Paris en 1841 et les funérailles du duc d'Orléans en 1842 en même temps que la journée du 25 juin 1848 avec certaines pièces du costume qu'il portait.

Pour Mgr Sibour, c'est le *Te Deum* à l'occasion du plébiscite de 1852, le mariage de Napoléon III en 1853, le baptême du Prince Impérial en 1856 avec de nombreux souvenirs prêtés par le prince Napoléon : l'écharpe de député de Louis-Napoléon, le livre de messe et le chapelet de l'impératrice Eugénie, son alliance et celle de l'empereur, les magnifiques chapes, chasubles, mitres et calices offerts par Napoléon III à l'archevêque.

Pour Mgr Darboy, c'est, surtout, son arrestation pendant la Commune, sa captivité à Mazas, son transfert à la Roquette et son exécution avec d'autres otages dans les fossés de la prison, avec la soutane et la calotte qu'il portait alors, une manche de chemise tachée de sang, son gobelet, l'anneau qu'on lui avait passé au doigt quand on l'avait exhumé deux jours plus tard, la clef de son cachot.

Des tableaux, des gravures, des manuscrits, des articles de journaux, des dessins et des photographies contribuent à rendre vivante cette exposition qui a le mérite de mettre en lumière trois belles figures de l'épiscopat parisien au XIXe siècle.

Si l'hôtel de Vigny semble définitivement sauvé grâce à de multiples protestations, le nombre des anciennes demeures menacées ne fait que s'accroître. On est en train d'abattre, au 6 de la rue Beautreillis, l'hôtel Raoul, qui gardait quelques précieux fragments de l'hôtel Lesdiguières et dont le jardin était orné d'une jolie fontaine à la charmante naïade en terre cuite. C'est ce jardin qui a sans doute incité nos bâtisseurs à massacrer ce quartier qui avait tant de charme avec les rues Beautreillis, Charles-V et des Lions encore intactes. On démolit également rue du Bourg-Tibourg, rue Vivienne, rue d'Aboukir et le propriétaire de l'hôtel

du XVIIe du 35 de la rue des Francs-Bourgeois entend le raser pour construire un immeuble qu'il vendra par appartements.

Et je ne parle pas des hôtels du XIXe, comme l'hôtel Murat au 28 de la rue de Monceau, qui disparaissent à un rythme accéléré.

GEORGES PILLEMENT

A PROPOS DE LA MORT DE MERLEAU-PONTY. — La philosophie vient de perdre un de ses illustres représentants. Maurice Merleau-Ponty a été terrassé à sa table de travail par une crise cardiaque, à cinquante-trois ans. Il était professeur au Collège de France depuis 1951 ; il y avait remplacé Louis Lavelle dans la chaire occupée jadis par Bergson.

Il était célèbre depuis plus de quinze ans, pour s'être imposé non seulement par des livres savants et difficiles et deux thèses de doctorat d'une exceptionnelle qualité [1], mais aussi par sa participation régulière à des journaux et revues, en particulier aux *Temps modernes* auxquels il collabora jusqu'en 1955 (date où il se sépara de Sartre pour des divergences d'ordre politique). Il fut une des figures les plus remarquées du mouvement existentialiste qu'il a tenté longtemps de rapprocher du marxisme, voyant dans ces deux doctrines des efforts pour saisir « l'homme et l'histoire à l'état naissant et réaliser un élargissement de l'ouverture humaine sur le possible ». Mais dans les *Aventures de la Dialectique*, il exposa sa propre philosophie de l'Histoire, selon laquelle le sens de l'Histoire humaine n'est ni donné, ni unique et ne peut être que l'œuvre de l'homme.

Selon lui, le sens de toute chose n'existe que par l'homme, dont la condition « héroïque » est de s'élancer du non-sens originel vers la signification. Mais, dans cet effort vers le sens, l'homme contemporain, « empêtré dans la Raison », substitue trop volontiers au monde un schéma scientifique qu'il se laisse aller à confondre avec le monde lui-même, avec « ce monde qui, disait Merleau-Ponty, est non ce que je pense, mais ce que je vis, ce à quoi je suis ouvert et qui est inépuisable ». « Voir le monde avant de le penser », disait la manchette de son ouvrage fondamental, la *Phénoménologie de la Perception*. C'est pourquoi il s'intéressait particulièrement au cinéma et à la peinture, celle de Paul Klee et de Cézanne notamment, qu'il analysa avec admiration dans *Sens et Non-Sens* et dans ses cours. De même, ce qui le retenait dans la pensée de Husserl, c'est cet effort qu'il y trouvait pour découvrir, sous les structures rationnelles, ce « monde de la vie », « antéprédicatif », où s'enracinent irréductiblement notre connaissance et notre action.

L'originalité de la conception existentialiste du rapport de l'homme et

1. *La Structure du Comportement*, 1942 ; *Phénoménologie de la Perception*, 1945 ; *Humanisme et Terreur*, 1947 ; *Sens et Non-Sens*, 1948 ; *Les Aventures de la Dialectique*, 1955 ; *Signes*, 1960.

du monde est de substituer au *rapport de connaissance* de l'idéalisme classique un *rapport d'existence*. A l'intérieur de cette doctrine, la position personnelle de Merleau-Ponty, destincte de celle de Sartre, et qui lui a valu d'être appelé le philosophe de l'ambiguïté, consiste à refuser les célèbres alternatives d'*En-Soi* et de *Pour-Soi*, de *Pour-Soi* et de *Pour-Autrui*, pour y substituer « un lien vivant de l'un des termes à l'autre, selon lequel le sujet *est* son propre corps, son monde, sa situation parmi les autres, et en quelque sorte *s'échange* ».

Son public fervent du Collège de France allait saisir à sa source, exprimée dans un langage dense et concret, difficile mais toujours élégant et séduisant comme sa parole, cette pensée riche et distinguée, à l'écoute du « tumulte insensé des choses » et d'un monde « à l'état sauvage » (comme il se plaisait à dire), pensée qui justifiait si bien sa propre conception du philosophe : l'homme qui « a *inséparablement* le goût de l'évidence et le sens de l'ambiguïté ».

ROBERT CAMPBELL

Le Mai de Bordeaux. — Le Mai musical de Bordeaux forme avec Aix et Strasbourg la triade la plus brillante des festivals français. La situation de la métropole aquitaine, la splendeur de sa façade maritime, la beauté de ses monuments forment un cadre incomparable aux manifestations artistiques, et le seul fait d'entrer dans le Grand-Théâtre de Louis et de revoir sa salle illuminée me met déjà dans cet état de grâce, dans cette disposition heureuse de l'esprit où Stendhal voyait, avec raison, la condition préalable du plaisir esthétique.

On souhaiterait, d'ailleurs, que le festival de Bordeaux joue davantage de cet atout majeur qu'est le théâtre de Louis. Le programme se disperse un peu et la variété des genres — théâtre lyrique et parlé, concerts d'orchestre et de solistes, musique religieuse et ballet — aboutit à l'éparpillement. Mieux vaudrait concentrer l'intérêt et puisque Bordeaux dispose du plus beau théâtre du monde (on peut même dire du seul chef-d'œuvre architectural où une exploitation régulière soit possible), pourquoi ne pas en faire le centre d'une saison d'ouvrages lyriques du XVIIIe siècle? J'ai souvenir, il y a deux ans, d'une *Iphigénie en Tauride* où l'on s'attendait à voir le chevalier Gluck apparaître comme il apparut à Hoffmann. Pourquoi ne pas reprendre ses quatre chefs-d'œuvre, les deux *Iphigénie*, *Alceste* et *Armide* (de préférence à *Orphée*, très inférieur à mes yeux). Pourquoi ne pas remonter un des cinq ou six charmants ouvrages qui forment la gracieuse guirlande de l'Opéra-Comique français, depuis Isouard jusqu'à Boieldieu? Ainsi spécialisé, le festival marquerait davantage parmi les manifestations internationales.

Je n'écris pas ces lignes pour critiquer le choix de l'œuvre nouvelle qu'a montée cette année M. Roger Lalande. *Colombe*, la comédie de Jean Anouilh mise en musique par Jean-Michel Damase, est une des quatre ou cinq créations parmi toutes celles que j'ai vues depuis quarante ans, qui me paraisse assurée d'un lendemain. Les dons lyriques de Jean-Michel Damase sont évidents. Il chante et il sait faire chanter les instruments et les voix : déprimé à la suite de deux articles injustes et méchants, le jeune musicien se demandait, après la seconde soirée, qui avait raison, du public qui l'acclamait ou des critiques qui lui préféraient les expériences des inécoutables. Certainement le public : son œuvre est vivante et rien ne prévaut contre ce grand critère.

Ceci dit, la partition de *Colombe* présente certains défauts contre lesquels l'auteur doit être mis en garde. N'ayant pas osé couper suffisamment dans le texte d'Anouilh, il a été conduit à adopter un ton intermédiaire entre l'arioso et le récitatif, ce qui ne ménage pas assez le relief des plans. Mozart, qui reste le modèle jamais égalé, n'est arrivé que dans *La Flûte* au discours musical continu, mais, même là, il marque une différence très nette entre les dialogues qui font progresser l'action et les airs ou les ensembles où son lyrisme s'épanche. Mais je suis bien tranquille pour Jean-Michel Damase : s'il trouve un bon livret, avec une action simple et claire, et s'il est un peu plus sévère pour certains procédés, notamment quelques marches harmoniques qui sentent un peu l'improvisation, il nous donnera l'œuvre que nous attendons de lui. C'est un homme de théâtre né, et la façon dont il a conduit son ouvrage suffit à l'attester!

Excellente distribution. Maria Murano a eu le courage de s'enlaidir pour établir son étonnante composition de la vieille actrice, odieux monstre sacré, Christiane Harbell, que nous avons plus d'une fois applaudie dans ses rôles de soubrette, passe ici à un emploi de jeune première, plus soutenu, elle y est charmante. Les hommes sont parfaits, notamment MM. Giraudeau et Dran, ainsi que M. Doucet, qui porte sans faiblesse et sans ridicule le rôle du pioupiou jaloux et trompé. La mise en scène de Roger Lalande, dans des décors pleins d'humour de J.-D. Malclès, est une des plus intelligentes et des plus vivantes qu'on puisse voir.

Les arts plastiques ne sont pas oubliés à Bordeaux. En 1957, j'avais longuement rendu compte ici de l'exposition du Fantastique organisée dans le cadre du Mai par Mlle Martin-Méry. Chaque printemps a vu, grâce à elle, fleurir une exposition sur les sujets les plus variés.

Cette fois, c'est la peinture polonaise. Elle intéressera davantage les historiens que le grand public, car elle montre que la Pologne, pays catholique, n'a subi à aucun moment l'influence artistique de Byzance et de la Russie, mais toujours celle de l'Occident. La peinture polonaise, dans ses débuts, se distingue assez mal de l'art allemand et ne présente pas d'œuvres originales comme les primitifs tchèques par exemple. A partir du XVIIIe siècle, elle imite les peintres français.

Cependant dans la galerie des Beaux-Arts, fort élégamment décorée

d'œillets rouges et d'arums blancs, les couleurs polonaises, j'ai revu avec plaisir quelques-uns des principaux tableaux de Varsovie, notamment les vues que Canaletto peignit au cours de la longue tournée qui l'amena à Vienne, à Dresde et en Pologne. Il y a là quelques instantanés fort amusants, on voit par exemple devant la grille d'un château, à côté d'une calèche garnie de belles dames, une charrette emmenant des oies au marché. Savoureux contraste ou malicieux rapprochement entre la cour et la basse-cour? Il faut se méfier des peintres.

Je garde la nostalgie d'une exposition comme celle du Fantastique. Mlle Martin-Méry excelle à trouver des œuvres inédites et elle sait, en les juxtaposant, faire naître cent idées intéressantes. Pourquoi ne reviendrait-elle pas en 1962 à un sujet de genre? Par exemple, *le Trompe-l'œil en peinture*. Je lui prédis le plus vif succès.

JEAN MISTLER

POLITIQUE INTÉRIEURE. — En faisant état il y a deux mois de la grève des fonctionnaires, nous soulignions l'ampleur de ce mouvement. Le gouvernement, disions-nous, devrait en tenir compte dans le calcul du réajustement des salaires et traitements de l'ensemble du secteur public, sinon des troubles sociaux plus profonds seraient à redouter. Ces craintes n'étaient pas vaines, les nouveaux arrêts de travail de la mi-mai, la ponctualité avec laquelle ils ont été observés, ont singulièrement accru le caractère de ces revendications. Comme toujours en pareil cas, personne n'est d'accord sur les chiffres, le gouvernement et plus particulièrement M. Baumgartner en ont fourni d'où il résulte que le revenu salarial a été relevé de quelque 55 % en quatre ans, que les étapes de relèvement des salaires du secteur public restaient parallèles aux étapes de hausse du secteur privé. Ce à quoi dans le camp opposé on n'a pas manqué de faire observer que si la hausse des salaires pour l'année 1960 avait été d'environ 7 %, elle avait été absorbée et au-delà par la montée des prix. Et que, en tout état de cause, le secteur public demeurait sensiblement en retard au regard du secteur privé.

Une fois de plus on a tenté ici et là d'évaluer la masse globale des fonctionnaires. Ce n'était certes pas, la première fois. Mais là encore, personne n'est jamais tout à fait d'accord. En raison du fait qu'en marge des fonctionnaires relevant directement de l'État il y a ceux qui relèvent des collectivités locales, des régies, de la S.N.C.F., de multiples administrations à caractère mixte. Or, la fameuse « grille » instituée à l'époque où M. Maurice Thorez gérait la fonction publique, et qui s'étend peu ou prou aux administrations para-étatiques, fait qu'il n'est pas possible de réajuster un traitement quelconque sans que la répercussion ne se fasse sentir d'un bout à l'autre de l'échelle hiérarchique.

Que les communistes aient mis à profit cette situation, cela ne surprend personne. Une fois de plus la C.G.T. a bien travaillé pour leur compte en subjuguant les autres centrales syndicales. Le gouvernement a-t-il fait de son côté tout ce qu'il était possible de faire ? Il semble bien que le jeu de la « grille » constitue pour lui une entrave.

Il a été prêté attention à deux expressions de M. Terrenoire à l'issue d'un conseil des ministres. Il a fait mention de l'« anachronisme » que constituait la grève des services publics. Puis de son « caractère exorbitant ». Cela a généralement été interprété comme l'indice de la résolution du gouvernement de réglementer le droit de grève, sinon dans l'ensemble du secteur public, tout au moins pour les services d'intérêt général. Il s'agit là, on le sait, d'un problème particulièrement épineux, depuis longtemps posé, mais qui n'a jamais pu recevoir le moindre commencement de solution. Une fois de plus on reparle de la possibilité de recourir à l'arbitrage obligatoire. Mais qui donc pourrait être arbitre d'un conflit où l'État serait partie : une cour suprême comme aux États-Unis ?

Un deuxième aspect de la question sociale nous a été fourni par l'annonce du plan de développement national qui constituait le second volet du discours du général de Gaulle le 8 mai. Si le Président de la République s'en est tenu aux grandes lignes, parlant de la nécessité d'un gigantesque renouvellement, peut-être peut-on trouver quelques précisions dans les explications que fournissait quelques jours plus tard au *Courrier de la Nouvelle République*, M. Albin Chalandon, ancien secrétaire général de l'U.N.R., « le plan, a dit M. Chalandon, doit devenir à la fois un organisme de coordination et d'autorité ». Et il s'est attaché à étudier les moyens propres à associer les salariés à la politique économique et sociale. Il estime que cette intégration psychologique et matérielle pourrait se faire à l'échelon national et à l'échelon des professions par la détermination des taux de croissance, de la proportion entre les investissements et la consommation, de l'accroissement minimum des salaires. Des contrats de planification pourraient être créés qui assureraient des avantages aux entreprises respectant les objectifs du Plan en matière de production, de salaires et d'investissements.

Est-ce en fonction de ce Plan qu'il avait été question récemment de rénover le Sénat en lui adjoignant une représentation corporative ? Cette perspective, notons-le, n'a pas eu l'heur de plaire à la haute assemblée. Il ne semble pas qu'elle convienne davantage aux syndicats. La confédération Force Ouvrière la première a déjà fait savoir que « le syndicalisme ne doit pas se substituer à la représentation nationale ».

MARCEL GABILLY

TABLE DU 1er SEMESTRE 1961

N° 1. — JANVIER 1961

Paul REYNAUD. — Notre Budget.

André BILLY. — Hortense Allart.

Pierre GASCAR. — Le Fugitif (III).

Paul NOYELLES. — La France et le Monde.

André DHOTEL. — Une belle Famille.

Pierre LÉPINE. — Des Virus à la Génétique.

José CABANIS. — Carnets de Lecture.

Adrien DANSETTE. — Le Deux Décembre (fin).

Pierre BERTIN. — Au Conservatoire.

Michel BERVEILLER. — Tableaux de Londres.

Denise BOURDET. — Images de Paris.

Thierry MAULNIER. — Une Saison de Tragédie

Pierre AUDIAT. — Napoléon en Russie.

Le Mois à Paris.

N° 2. — FÉVRIER 1961

Robert d'HARCOURT. — Destin d'Adenauer.

Truman CAPOTE. — La Maison des Fleurs.

P. VALLERY-RADOT. — L'Essor de la Médecine.

Marcel PELLENC. — Bilan de la Ve République.

Claude ROGER-MARX. — Le Nouveau Louvre.

Michel PERRIN. — Entretiens imaginaires.

Pierre-Aimé TOUCHARD. — Le Théâtre de Beckett.

Nicolas CHATELAIN. — Un Mandat ambigu.

Pierre GRIMAL. — Le Butin du Hasard.

Pierre GASCAR. — Le Fugitif (fin).

Denise BOURDET. — Henri Thomas.

Thierry MAULNIER. — Théâtre « littéraire ».

Marcel THIÉBAUT. — Mme de Staël et l'Amour.

Le Mois à Paris.

N° 3. — MARS 1961

J. de LACRETELLE. — Images du Japon.

André FONTAINE. — L'U.R.S.S. et la Chine.

Jacques PERRET. — Les Biffins de Gonesse (I).

Jacques CHASTENET. — Villégiatures en Angleterre.

Claude OLLIER. — Le Dédale.

DANIEL-ROPS. — Pharisiens et Saducéens.

Jean CASSOU. — La Poésie de Jorge Guillen.

Roger NATHAN. — Le Sort du Dollar.

Georges PILLEMENT. — Les Fouilles en France.

Pierre de BOISDEFFRE. — Sur les Chemins de Giono.

Jean COTTET. — Le Cholestérol.

Béatrix BECK. — Une Réunion de Catch.

Denise BOURDET. — Michel de Saint-Pierre.

Thierry MAULNIER. — Le Théâtre à Paris.

Pierre AUDIAT. — Les « Charmes » de Richelieu.

Le Mois à Paris.

N° 4. — AVRIL 1961

René HUYGHE. — Le Réalisme en Art.

F. van LANGENHOVE. — Flamands et Wallons.

Honoré de BALZAC. — Lettres inédites (1848).

Ed. GISCARD d'ESTAING. — Variations sur la Monnaie.

Jacques PERRET. — Les Biffins de Gonesse (II).

P. BESSAND-MASSENET. — La Conspiration de Babeuf.

Philippe JULLIAN. — Le Dernier Plaisir.

Philippe CHABANEIX. — Musiques du Temps perdu.

Marcel GABILLY. — Démocratie 1961.

Michel BERVEILLER. — Le Théâtre en Angleterre.

Denise BOURDET. — Max-Pol Fouchet.

Thierry MAULNIER. — Les grands Baroques.

Marcel THIÉBAUT. — Un Siècle passionné.

Le Mois à Paris.

N° 5 — MAI 1961

André MAUROIS. — Le Cinquantenaire de Tolstoi.

Henri MASSIS. — Rencontres avec Salazar.

DANIEL-ROPS. — La Maison au Temps de Jésus.

Jacques PERRET. — Les Biffins de Gonesse (fin).

Robert DELAVIGNETTE. — La nouvelle Afrique noire.

Roger GRENIER. — Les Girouettes.

Bernard VILLARET. — Rapa, Ile oubliée.

Général LE BRETON. — Les Journées de Juin.

Philippe SÉNART. — Littérature de Droite.

Pierre ROUSSEAU. — Les Éclipses de Soleil.

Denise BOURDET. — Philippe Erlanger.

Thierry MAULNIER. — Le Théâtre à Paris.

Pierre AUDIAT. — De Robespierre à La Fayette.

Le Mois à Paris.

N° 6. — JUIN 1961

Vladimir d'ORMESSON. — Le Concile œcuménique.

Paul LÉAUTAUD. — Journal littéraire.

Robert d'HARCOURT. — Eichmann et l'Allemagne.

Marcel JOUHANDEAU. — Dames du Temps jadis.

Christian MURCIAUX. — Yolande d'Aragon.

Robert PASCAL. — Marianne à Venise.

André MILLIEZ. — La Réforme hospitalière.

Idelette de BURE. — Douce Fenella.

Marcel GABILLY. — L'Équipée d'Alger.

GUILLEVIC. — Euclidiennes.

Denise BOURDET. — Robert Debré.

Thierry MAULNIER. — Le Théâtre et son Public.

Marcel THIÉBAUT. — Roger Martin du Gard.

Le Mois à Paris.

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

LE TRÉSOR PUBLIC ET LE MOUVEMENT GÉNÉRAL DES FONDS

par François BLOCH-LAINÉ
et Pierre de VOGÜÉ
(Presses Universitaires de France)

Si l'on peut discuter des avantages ou des inconvénients qu'entraîne la part grandissante que l'Etat a prise dans le fonctionnement économique du pays, il n'est, par contre, ni contestable, ni regrettable, qu'il soit le maître de la monnaie puisqu'il ne fait qu'exercer là une de ses attributions essentielles.

Les mécanismes sont moins obscurs que mal connus, et il faut savoir gré à deux techniciens incontestés, M. François Bloch-Lainé et M. Pierre de Vogüé, d'avoir traité avec objectivité et compétence les divers problèmes que pose la gestion des finances publiques dans leurs rapports avec les finances privées. Parmi tant d'aperçus originaux, on sera particulièrement intéressé par le démontage des circuits monétaires créés par la demande intérieure, mais surtout par les mouvements de capitaux avec l'étranger qui sont appelés à jouer un rôle si curieux dans la tenue des diverses monnaies.

Ce livre est principalement destiné aux financiers, mais tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de l'économie le liront avec autant d'intérêt que de profit.

ED. G. D'E.

NOTES INTER-ARTICLES

La crise des valeurs symbolistes, par Michel DECAUDIN, p. 34. — *La Célestine*, p. 42. — *Histoire de psychologie*, par F. L. MUELLER, p. 53. — *Metz*, par Gabriel HOCQUARD, p. 69. — *L'Inde buissonnière*, par Claudine CANETTI, p. 100.

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, St-Ouen (Seine)
1023-HD32 5-61

Le prix Richelieu
1961

à ROBERT
BOURGET-PAILLERON
pour son roman
LA COLOMBE
DU LUXEMBOURG
Nouvelle édition
aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

HISTOIRE
DU SECOND EMPIRE

LOUIS - NAPOLÉON
A LA CONQUÊTE DU POUVOIR
(1808-1851)
par ADRIEN DANSETTE

De la conspiration au coup d'état :
Louis-Napoléon Bonaparte

HACHETTE

LA VIE QUOTIDIENNE AU DÉBUT DU RÈGNE DE VICTORIA

(1837-1851)

par Jacques CHASTENET

de l'Académie française

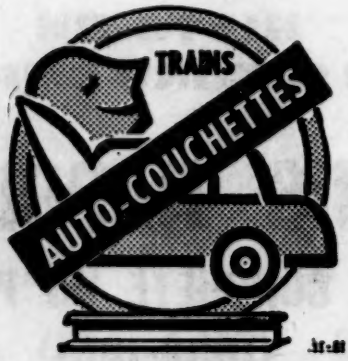
● **" Un esprit raffiné doit sembler ignorer l'existence de tout ce qui n'est pas convenable "**

Charles DICKENS

Un volume 13x20 cm. couverture pelliculée **9 NF**

HACHETTE

DE JUIN A SEPTEMBRE



PARIS-AVIGNON
PARIS-BIARRITZ
PARIS-MILAN

et vice versa

CES TRAINS TRANSPORTENT DANS LA NUIT LES TOURISTES ET LEUR AUTO

COUCHETTES ET WAGONS-LITS

PHILIPPE JULLIAN

MY LORD

... où une certaine aristocratie anglaise est peinte avec un irrésistible humour

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LECTEURS-BIBLIOPHILES...

FRANÇOISE MALLET-JORIS - FRANÇOISE SAGAN - JACQUES BRENNER JEAN-CLAUDE BRISVILLE - JEAN-LOUIS CURTIS - RAYMOND DUMAY - BERNARD FRANK - OLIVIER DE MAGNY MAURICE NADEAU - JEAN-FRANÇOIS REVEL - JEAN-LOUIS BORY secrétaire général.

vous invitent à décerner chaque année le

PRIX INTERNATIONAL DU PREMIER ROMAN

Faites partie du jury, lisez les livres qu'ils choisissent pour vous, demandez le règlement du P.I.P.R.

Secrétariat : P.I.P.R., 34, rue de l'Université - PARIS (7e)

LES ANNALES

Sommaire de Juin 1961

DANIEL-ROPS
de l'Académie Française
Comment on vivait à Jérusalem au temps du Christ

Louis GABRIEL-ROBINET
Rédacteur en Chef du Figaro
Chateaubriand, journaliste

Claude LUSSAN
Avocat à la Cour
En marge de François Mauriac : le procès de Thérèse Desqueyroux

Jeanine MOULIN
Poèmes

Raymond LAS VERGNAS
Énigmes et labyrinthes

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

DOCUMENTS

REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

16e année — Dir. J. du Rivau

Au sommaire du No 2/1961

F.-J. STRAUSS	L'Allemagne et l'OTAN
	Étudiants étrangers en Allemagne
K. PABST	La réforme de l'université
H. GLASER	La mise en condition nationale-socialiste
	Les syndicats est-allemands et les syndicats africains
O. GRITSCHNEDER	Le testament personnel d'Hitler
A. WISS-VERDIER	Allemagne de l'Est 1961
V. HOCHGREBE	Le débat sur la 2e chaîne de télévision (III)
	Les émigrés sont-ils des traîtres?

et les chroniques habituelles économique, culturelle et bibliographique

Le numéro : 2,40 NF (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 6,75 NF - un an 12 NF.
Étranger : 6 mois 7,50 NF - un an 13,50

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e
TEL. TRU 62-13 — C. C. P. Paris 13.253-54

L'ANNUAIRE DES MINISTÈRES

Revue de l'Administration Française

L'ÉDITION 1961 VIENT DE PARAITRE

Elle comprend des renseignements divers sur :

la Présidence de la République, les Cabinets ministériels, les Assemblées parlementaires, les Ministères, les Grands Corps et services de l'État, etc., etc. Plus de 300 pages 24 × 32, 60.000 lignes de textes.

Vient de paraître, également la première Édition du

GUIDE EXPRESS DES MINISTÈRES
(sur feuilles mobiles)

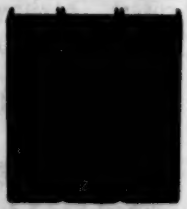
Documentation :
27, rue Jasmin - Paris-16e

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

●

PRIX DU CARTONNAGE

TARIF FRANÇAIS 500 FR OU 5 » NOUVEAUX FRANCS
TARIF ÉTRANGER 500 FR OU 5,00 NOUVEAUX FRANCS

P. BESSAND-MASSENET

ROBESPIERRE

L'objet de ce livre est de rechercher Robespierre en lui-même évidemment, et aussi dans les manifestations et l'humeur de ceux qui furent ses agents, ses créatures, ses disciples, ses successeurs, parce que Robespierre a fixé à tout jamais le type militant du jacobin.

Sous le titre « La conspiration de Babeuf », la Revue de Paris, dans sa livraison du 1er avril, a publié un important fragment inédit de cet ouvrage.

WOLF SCHNEIDER

DE

BABYLONE

A

BRASILIA

L'HISTOIRE DES VILLES ET DES HOMMES

« De Babylone à Brasilia », c'est la confrontation permanente du passé, du présent et de l'avenir. C'est un héritage transmis depuis des milliers d'années et qui nous parvient intact. C'est la preuve tangible du génie des hommes et sans doute la forme matérielle la plus réconfortante et la plus sûre de ce génie.

Collection "D'UN MONDE A L'AUTRE"

plon

ANDRÉ ROUSSEAUX

LITTÉRATURE DU XXe SIÈCLE

TOME 7

7,90 NF

Un large tableau de la littérature contemporaine

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

QUATRE GRANDS DE LA SIDÉRURGIE EUROPÉENNE : DE WENDEL ET Cie — AUGUST THYSSEN — USINOR, PHOENIX RHEINROHR — Les parts des MINES DOMANIALES DE POTASSE D'ALSACE — BLANZY — COMPAGNIE FRANÇAISE DES GRANDS VINS — LES GRANDES FIRMES AUTOMOBILES FRANÇAISES — Éts ÉCONOMIQUES DU CASINO

LA COTE DESFOSSÉS se vend par *ABONNEMENTS :* 6 mois : 87,50 NF. ou par numéro à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS

On peut la consulter aux guichets des banques

Spécimen et documentation gratuits sur demande

Vient de paraître

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt

HORTENSE ET SES AMANTS

CHATEAUBRIAND, SAINTE-BEUVE, etc.

PAUL GUTH

JEANNE LA MINCE A PARIS

LE ROMAN DES ANNÉES FOLLES

Déjà paru :

JEANNE LA MINCE

La vie d'une petite fille de province aux temps heureux
d'avant la Grande Guerre

COLLECTION « VUES CHRÉTIENNES SUR... »

CHANOINE GARAIL

LE MARIAGE

replacé dans son contexte
humain et divin ne se réduit
plus à un contrat

YVES BROSSARD

LE SPORT

comment l'idéal sportif
rejoint finalement
l'idéal chrétien

ANDRÉ RICHARD

LE CRIME

Du crime aux Assises
Du châtiment à la rédemption
Présenté par un guide expert et généreux
un phénomène humain de plus en plus répandu
et qui mérite mieux qu'une simple curiosité

Flammarion

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

Nouveautés :

MILDRED SAVAGE

Un homme ne renonce pas

roman

DARIEL TELFER

Le cercle de feu

roman

EDMUND SHIDDELL

Orages de printemps

roman

WILLIAM SAROYAN

Papa tu es fou

roman

MARK TWAIN

Les aventures de Huckleberry Finn

roman

STELLA ZILLIACUS

Plus loin que l'amour

roman